

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

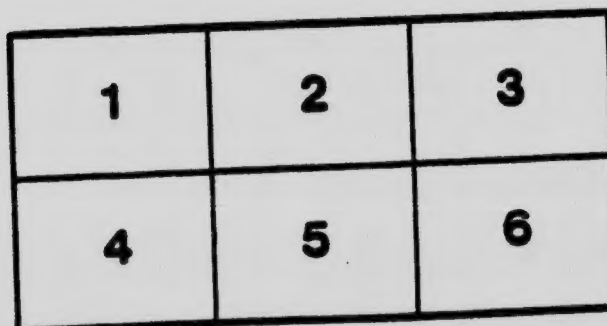
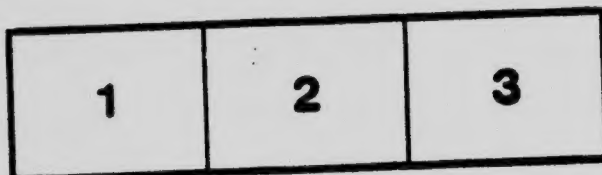
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

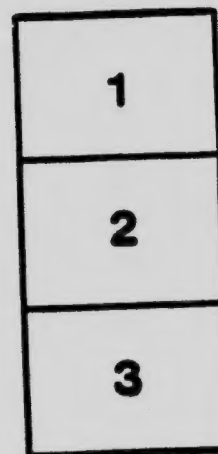
Bibliothèque nationale du Canada

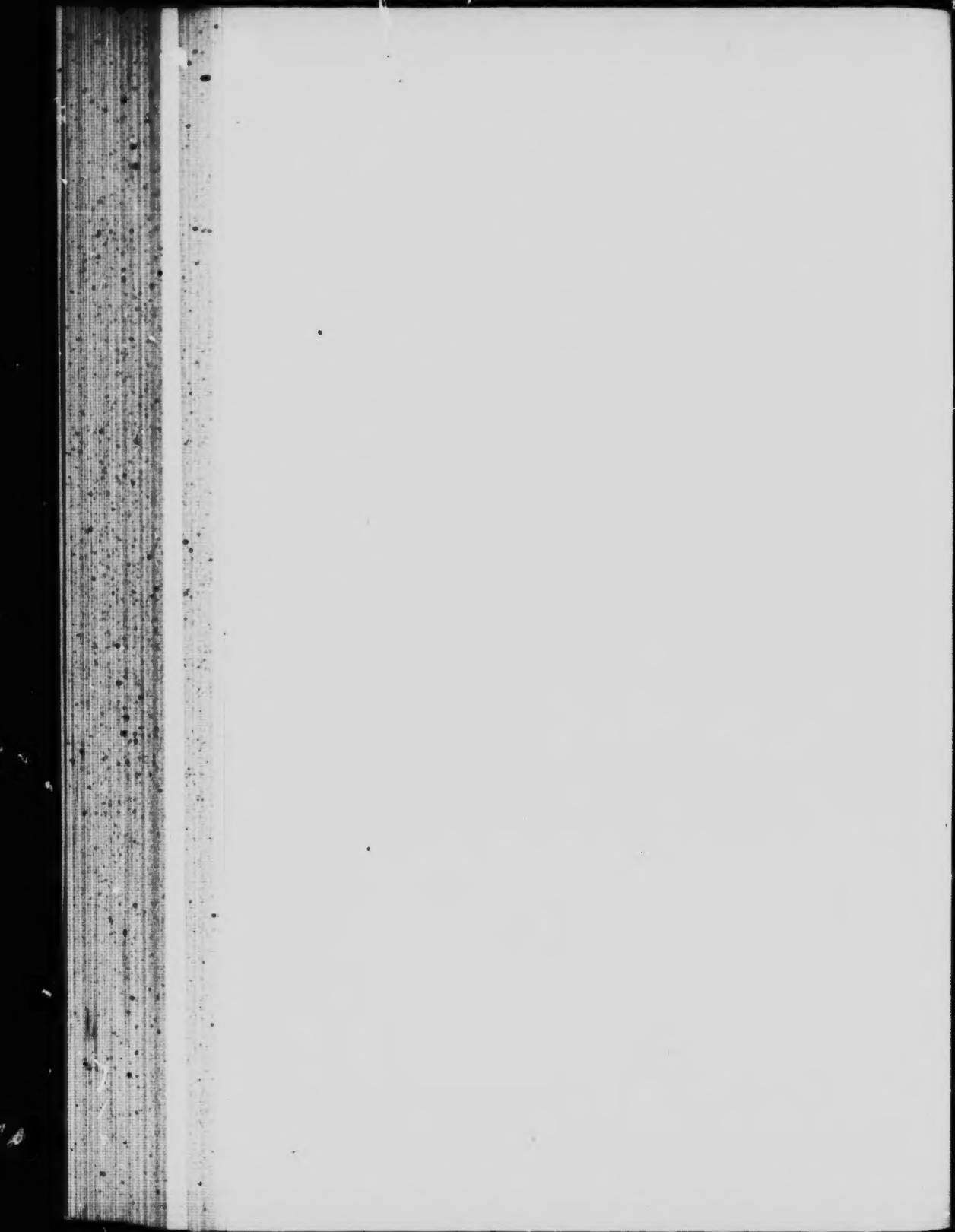
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LA TRÈS SAINTE MESSE



A
MES PRÊTRES

XII



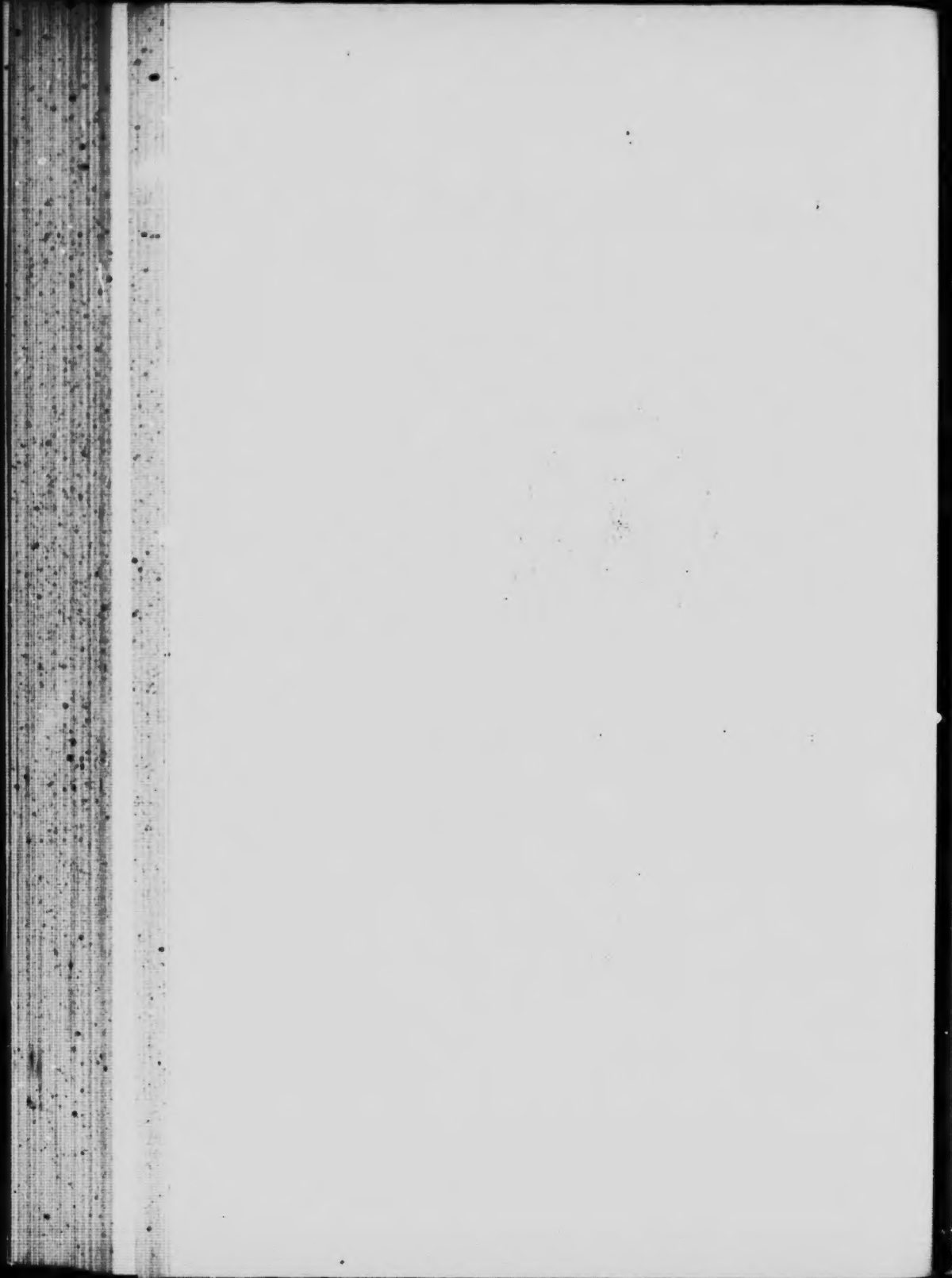
LA TRÈS SAINTE MESSE
OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

LE

REGINA

—
1927



A MES PRÊTRES

BIEN CHERS COLLABORATEURS,

A notre appel, ou plutôt à l'appel du bon Dieu, vous êtes tous venus suivre les exercices de la retraite annuelle. Vous savez le conseil que saint François de Sales donne aux prêtres : " Retirez quelquefois votre esprit dedans votre cœur où, séparés de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de votre âme avec Dieu."

Et pour faire comprendre la sagesse de ce conseil, le grand Saint ajoute : " Il n'y a pas d'horloge pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir ; et puis outre cela, il faut qu'au moins une fois l'année, l'on le démonte de toutes pièces, pour ôter les rouillures qu'il a contractées, redresser les pièces forcées et réparer celles qui sont usées. Ainsi celui qui a un vrai soin de son cher cœur doit le remonter en Dieu au soir et au matin par les exercices marqués et, outre cela, il doit plusieurs fois considérer son état, le redresser et accommoder ; et enfin, au moins une fois l'année, il le doit démonter et regarder par le menu toutes les pièces, c'est-à-dire toutes les affections et passions d'icelui, afin de réparer tous les défauts qui y peuvent être. Cet exercice réparera vos forces abattues par le temps, échauffera votre cœur fera reverdir vos bons propos et refleurir les vertus de votre esprit. "

Nous avons voulu encore une fois, cette année, nous donner le plaisir de vous prouver que nous ne cessons de penser à vous qui vous dépensez sans mesure dans cet immense diocèse naissant, que nous nous intéressons à votre avancement spirituel. Dieu le sait, nous pouvons vous dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : " Non cessamus pro vobis orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus in omni sapientiâ et intellectu spiritali, ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes, in cunctis operibus bono fructificantes. "

Nous avons voulu vous offrir au commencement de la retraite, quelques pages écrites sur l'acte sublime que nous accomplissons chaque jour et qui s'appelle la messe.

"Le très saint sacrifice de la messe, dit saint François de Sales, est, entre les exercices de la religion, ce que le soleil est entre les astres ; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre auquel tous les mystères et toutes les lois de la religion chrétienne se rapportent."

"Aucune offrande, dit saint Laurent Justinien, n'est plus grande, aucuns n'est plus utile, aucune n'est plus agréable aux yeux de la divine Majesté."

L'Eglise triomphante charge le prêtre qui dit la messe de rendre à Dieu par Jésus-Christ ses hommages et ses actions de grâces ; l'Eglise souffrante qui est au purgatoire lui confie sa délivrance, attendant surtout du sacrifice la fin de ses tourments ; L'Eglise militante se repose sur lui de sa religion, de sa reconnaissance, de ses expiations, de ses besoins ; il est son ambassadeur devant le trône de Dieu. C'est à l'autel que Jésus-Christ, par la main du prêtre, dispense ses immenses richesses.

L'illustre archevêque de Milan, saint Charles Borromée, s'adressant à son clergé, lui disait : "Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis dans ma main quand il y a déposé son Fils unique, coéternel, égal à lui ? Il a mis en ma main tous ses trésors, ses sacrements, ses grâces ; il y a placé les âmes qui sont ce qu'il y a de plus cher, qu'il a préférées à Lui-même dans son amour, qu'il a rachetées de son sang. Il a mis en ma main le ciel pour que je puisse l'ouvrir et le fermer aux autres".

La messe, voilà ce qui fait la grandeur du prêtre et l'oblige à mener sur la terre une vie toute céleste. "Les rayons du soleil sont moins purs que ne doit l'être une âme sacerdotale," dit saint Jean Chrysostôme. Et le grand Docteur ajoute : "Il lui faut une telle innocence, une telle perfection de vertus, que s'il était transporté au ciel, au milieu des esprits bienheureux, il n'y parût point déplacé, qu'ayant été préféré aux anges pour ce glorieux ministère, il doit mener une vie plus angélique qu'humaine."

Et pour la mener cette vie angélique, les prêtres n'ont qu'à dire la sainte messe avec toute la perfection dont ils sont capables. Car

à l'autel ils ne prient pas seuls ; c'est Jésus-Christ qui prie avec eux, qui offre à son Père ses humbles supplications, qui les fait valoir et qui au besoin même peut les exaucer. Il est entre leurs mains, il est *id semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Il est toujours exaucé à cause du respect qu'il a pour son Père et à cause du respect qui lui est dû ; il est là pour offrir le sang précieux *cujus una stilla saluum facere...*

Pensons souvent que c'est nous, prêtres de Jésus-Christ, qui opérons chaque jour cet étonnant prodige que toute langue humaine est impuissante à célébrer. Vous savez ce que le Docteur *Thomassin* dit ; " Atteignez en fait de louanges les bornes du possible, jamais vous ne louerez ce mystère comme il mérite d'être loué ; vous en êtes absolument incapables :

*Quantum potes, tantum aude
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis.*

Ah ! si notre foi était plus vive, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles de l'hostie se déchiraient pour faire apparaître à nos regards les réalités qui s'y cachent, comme cela est arrivé dans d'incontestables miracles, quelles indicibles émotions n'éprouverions-nous pas, quelles larmes ne verserions-nous pas à l'autel chaque fois que nous disons la sainte messe !

Durant ces beaux jours de retraite, faisons donc tous un sérieux examen de conscience.

Demandons-nous si nous donnons comme préparation à notre messe de chaque jour la somme de prière nécessaire pour mettre notre âme à l'unisson de la prière par excellence du sacrifice ; si nous rappelons à notre esprit, avant de monter à l'autel que la messe est le sacrifice de la croix représenté à Dieu dans le but de mettre à notre portée, nous enfants du Père et serviteurs du Christ, les fruits de la Rédemption ; si nous nous rappelons suffisamment que ce sacrifice a pour but d'apaiser la juste colère de Dieu contre les pécheurs, nous et les autres, de le rendre favorable, de le disposer à nous accorder les immenses grâces du salut.

Demandons-nous si, dans la célébration de la messe, nous apportons le recueillement intérieur de l'âme, l'attention de l'esprit, la gravité des démarches et la piété du cœur, que réclame l'union

incomparablement étroite où nous sommes appelés avec Jésus, le Souverain Prêtre, pour accomplir avec Lui le rite sacré de son immolation. Notre esprit de foi et notre respect se traduisent-ils dans notre extérieur, notre ton simple mais plein d'émotion, dans notre piété, dans la prononciation des prières ? Et ces prières, les récitons-nous toujours distinctement, sans précipitation, excitant en nous les sentiments qu'elles expriment ?

Voyons comment nous sommes disposés à cette communion à la chair de la Sainte Victime qui engage si nettement à participer à son esprit, à vivre de sa vie.

Et quand nous avons accompli ces grands actes supérieurs à la création des mondes ; quand nous avons été plongés dans les magnificences et dans les tendresses de l'amour porté à sa suprême expansion, que nous avons été enrichis sans mesure des plus précieux trésors de la grâce, que nous portons en nous le Fils du Dieu vivant qui veut vivre en nous-mêmes et nous faire vivre de sa vie, quelle a été notre action de grâces, quels ont été nos sentiments, quelles ont été nos résolutions de reconnaissance, de dépendance et de fidélité ?

Cet examen sérieusement fait aura d'heureuses conséquences. Il empêchera notre pauvre nature d'être humiliée de voir qu'elle se familiarise avec ce mystère tout divin, au point de rester sans émotion vive dans le moment même de sa célébration. Nous comprendrons mieux que jamais comme le Concile de Trente avait raison de dire : " L'homme ne peut pas faire une œuvre plus sainte et plus divine que celle de célébrer le redoutable sacrifice de la messe. "

Vous lirez donc durant la retraite ces pages qui vous parleront de l'acte le plus important de la journée du prêtre, de ce sacrifice de la messe où le cœur de Jésus se révèle à nous indiciblement bon, tendre, miséricordieux. Nous supplions Dieu de combler les trop nombreuses et les trop évidentes lacunes de ce travail. Nous vous demandons de donner un souvenir dans vos prières à celui qui l'a fait avec le désir sincère de plaire à Dieu et de vous faire du bien.

† OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU,
Archevêque de Regina.

PREMIÈRE PARTIE : PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Grandeur du saint sacrifice de la Messe

Quel amour immense, inexprimable Notre-Seigneur nous a témoigné dans l'institution de la Sainte Eucharistie ! Comment la charité ineffable de l'Homme-Dieu aurait-elle pu se manifester d'une manière plus touchante, plus admirable ?

Avant de se plonger dans cet océan d'amertume qui menait à la mort, le Cœur sacré de Jésus laissa briller de tout son éclat son amour incompréhensible dans l'institution du sacrifice et du sacrement de l'Eucharistie, comme le soleil se couche dans les feux ardents du crépuscule. Quelques instants avant sa mort, douloureuse et ignominieuse, dans la nuit où il fut livré, il nous laissa dans le sacrement de l'autel le bien le plus grand et le plus vénérable.

Son heure était venue ; il allait quitter ce monde et introduire son humanité sainte dans la clarté et la magnificence qu'il avait près de son Père avant la création du monde. Bon Pasteur, il avait aimé les siens qui étaient sur cette terre, il les aima jusqu'à la fin d'un éternel amour : "*Quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*" Oui, il aima les siens, les apôtres et tous ceux qui devaient croire à sa parole, jusqu'à la fin, non seulement de sa vie, mais jusqu'à la fin des temps ; car il restera sur l'autel aussi longtemps qu'ils seront pèlerins sur la terre étrangère, loin de la patrie céleste où il les précèdera pour leur préparer des demeures dans la maison de son Père et de leur Père. Il demeurera sous les voiles eucharistiques, Agneau sacré et pain quotidien des âmes pour les enfants de la Rédemption, jusqu'au jour où le festin sacramentel recevra sa consommation dans le royaume de Dieu ; jusqu'au banquet

des délices éternelles où le Seigneur Lui-même se ceindra pour les servir. Il aima les siens jusqu'à la fin, jusqu'aux limites extrêmes du possible au point de ne pouvoir les aimer davantage.

Pouvait-il en effet nous donner quelque chose de mieux ou de plus que le sacrement de son corps et de son sang, Lui-même avec son humanité et sa divinité, ses richesses immenses, toutes les richesses de son amour ? Le Calvaire ne lui suffisait pas ; il tardait trop à venir. Avant de laisser couler son sang par mille blessures, Il voulait déjà le répandre d'une façon mystique dans le calice ; avant que son corps fût consumé sur la croix comme une hostie d'une agréable odeur, Il le rompit et le distribua à la table de la Cène sous les apparences du pain. Et ce sacrifice non sanglant, selon la volonté suprême du Maître, est le testament de son cœur brûlant d'amour et durera jusqu'à la fin du monde.

Toutes les œuvres du Seigneur sont grandes, disait le Prophète *Magna opera Domini* ; toutes sont belles, mais il en est une entre toutes les autres qui est son œuvre par excellence : *exquisita in omnes voluntates ejus* ; et cette œuvre c'est le sacrifice dont il disait en l'instituant : "*Hoc facite in meam commemorationem, faites ceci en mémoire de moi*" ; C'est le sacrifice du pain et du vin qu'il laissait aux siens émus et tremblants pour s'en nourrir, en disant : "*Accipite et manducate, prenez et mangez ; hoc est corpus meum, ceci est mon corps* ; le même qui sera livré pour vous : *quod pro vobis tradetur*. Ce pain offert et mangé voilà son œuvre merveilleuse entre toutes, le mémorial de toutes ses merveilles.

Ce sacrifice eucharistique que saint Bernard, en sa langue extatique, appelle "*le sacrement des sacrements et l'amour des amours*", Jésus le voulut perpétuel ; car il dit à ses Apôtres : "*Ce que je viens de faire, faites-le en mémoire de moi*". " Par là, dit le Concile de Trente, il les ordonna prêtres ; il leur enjoignit à eux et à tous ceux qui leur succéderaient dans les fonctions sacerdotales d'immoler et d'offrir son corps en sacrifice."

La victime de l'autel, c'est la victime de la première messe de la Cène, la victime du grand drame du Calvaire ; l'offrande de la sainte messe, c'est le corps qui a été livré pour nous, c'est

le sang de la nouvelle alliance qui a été répandu pour nous ; c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est sa très sainte humanité, non pas dans la gloire dont elle rayonne au ciel, devant laquelle tremblent les anges, mais à l'état de victime, versant actuellement son sang pour nous bien que d'une manière non douloureuse, condamnée à la prison des espèces sacramentelles, à l'immobilité la plus absolue.

La sainte messe est l'acte religieux le plus digne et le plus parfait ; il procure au Très Haut un hommage et un honneur tels que des milliers de mondes créés ne pourraient le lui fournir.

Le sacrifice eucharistique est de sa nature l'hymne le plus magnifique que l'on puisse chanter à la gloire de Dieu ; il est le résumé de tout le service divin, l'accomplissement de tous les devoirs religieux ; il est l'adoration la plus haute, l'action de grâces la meilleure, l'expiation la plus efficace, la supplication la plus puissante.

Et comme notre culte serait defectueux, si nous n'avions pas le sacrifice de l'autel par lequel le nom du Seigneur est grand et glorifié parmi tous les peuples ! Cette action seule l'emporte infiniment en dignité et en efficacité sur toutes les prières de l'Eglise et des fidèles. Jésus-Christ s'immole par nos mains sur l'autel et nous devenons un avec lui. Par là nos hommages, nos actions de grâces, nos prières et nos expiations acquièrent aux yeux de Dieu toute leur valeur et lui sont agréables. Le lierre abandonné à lui-même ramperait à terre et s'étiolerait misérablement ; appuyé sur un arbre fort, il s'y cramponne et s'élève avec son soutien. De même notre culte resterait sans force et imparfait, il s'élèverait à peine au dessus de la poussière de la terre, si, par son union au culte de Jésus-Christ dans son sacrifice, il ne montait jusqu'à Dieu comme l'odeur d'un parfum délicieux.

Père céleste, lui disons-nous par cette oblation, nous vous devons une adoration infinie à cause de votre majesté infinie, une reconnaissance infinie à cause de vos bienfaits sans nombre, une expiation infinie à cause de nos fautes si multipliées, nos prières les plus humbles à cause de nos besoins et de nos dangers sans cesse renaissants ; mais comme le tribut que nous vous

offrons est misérable et comme nous sommes indignes de paraître devant vous ! Cependant nous nous unissons à Jésus-Christ dans le sacrifice qui vous est offert et qui est infiniment agréable à votre cœur et nous vous supplions de daigner agréer, à cause de Lui, nos hommages si défectueux, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons.

Ne nous est-il pas souvent arrivé, au souvenir des innombrables bienfaits de Dieu, de nous sentir comme écrasés par l'impuissance où nous étions de lui en témoigner notre reconnaissance ? Quel est celui d'entre nous qui n'ait pensé : " le merci d'une pauvre créature telle que moi, qu'est-ce que cela pour reconnaître ces grâces qui se succèdent dans mon existence, semblables aux anneaux d'une chaîne ininterrompue ! Je serais si heureux de pouvoir payer cette dette immense ! Je respirais plus à l'aise me semble-t-il si je pouvais m'acquitter de ce devoir de justice et si j'avais l'assurance qu'aux regards de Dieu, je ne suis pas un ingrat. "

Nous pouvons nous rassurer. Le moyen de nous acquitter de cette dette, nous le tenons entre les mains. Offrons à la sainte messe Jésus à son Père et nous aurons le droit de nous estimer quittes à l'égard de Dieu. " Ce sacrifice, disait Bourdaloue, égale et même surpasse tout ce que nous avons reçu de la libéralité divine. Nous sommes redevables à Dieu de tout, c'est vrai ; mais lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout ? " Et que peut-il au-delà exiger de notre reconnaissance ? "

Un saint religieux écrivait il y a des siècles : Si la charité dont brûlèrent tous les saints sans aucune exception depuis le commencement du monde et dont ils brûleront jusqu'à la fin des temps ; si les mérites d'eux tous et toutes les louanges rendues à Dieu par eux étaient assemblés ; si l'on joignait les tourments des martyrs qui, avec une force héroïque, donnèrent leur sang et leur vie pour le Christ, les vertus des confesseurs, des patriarches, des prophètes, de moines, des ermites et de tous ces saints qui, par une autre sorte de martyre plus long et d'une certaine façon plus difficile, se torturèrent de leurs propres mains et, par les jeûnes, les veilles, les prières, brisèrent leurs

passions rebelles ; enfin si l'on additionnait toutes les adorations rendues à Dieu dans le passé, dans le présent et l'avenir et qui certes furent très agréables à sa Majesté, tout cela ne composerait pas une louange et des honneurs aussi parfaits que ceux que rend à Dieu une seule messe célébrée par le plus humble et le plus pauvre des prêtres. La raison de ceci est que, dans toute messe le Christ est le principal prêtre qui, comme tel, offre le sacrifice. A la messe, c'est le Christ qui rend culte et honneur immenses à son Père pour suppléer à notre insuffisance. Et il est certain que toutes les créatures ensemble ne peuvent rendre autant de gloire à Dieu que lui en rend son propre Fils, de sorte que le sacrifice de la messe, tant de la part de Celui qui offre que du même qui y est offert dépasse excellemment toute religion et tout culte qui pourraient être témoignés à Dieu par n'importe quelle créature ou par toutes les créatures ensemble."

* * *

Et comme tous les Pères de l'Eglise et les Saints ont bien compris cette merveille de l'amour divin qu'est la messe ! Avec quel enthousiasme ils en ont parlé ! Ils l'ont exalté par-dessus toutes choses ; ils l'ont proclamée l'œuvre la plus sainte et la plus agréable à Dieu et cela parce qu'on y offre Jésus-Christ, victime d'une valeur infinie et parce que le principal sacrificateur est ce même Jésus-Christ s'offrant par les mains du prêtre. "Le même Jésus-Christ qui s'offrit autrefois sur l'autel de la croix, dit le Concile de Trente, s'offre ici par le ministère du prêtre."

D'après saint Bonaventure, le Seigneur nous fait dans chaque messe une grâce qui ne le cède en rien à celle qu'il nous fit dans son Incarnation ". Grande est la faveur qu'il nous fit en prenant la nature humaine, dit le saint Docteur, non moins grande, semble-t-il, est la faveur qu'il nous fait en descendant chaque jour sur l'autel."

" Tout ce qu'il y avait d'énergie dans la voix du sang divin coulant sur le Calvaire par les plaies béantes du Dieu crucifié, tout ce qu'il y avait de puissance pour notre salut dans la mé-

diation de ce Dieu acceptant un supplice où l'excès de la confusion s'unissait à l'excès de la souffrance, tout cela, nous dit saint Jean Chrysostôme, se retrouve à la sainte messe : *tantum valet celebratio missæ quantum valet oblatio Christi in cruce.*"

Et ce grand saint de dire encore : " Ce n'est pas la puissance d'un homme qui peut opérer cet amas de merveilles que la foi nous découvre sur l'autel , c'est le Seigneur lui-même qui, comme autrefois à la Cène, sanctifie et change en principe de sanctification pour nous les dons matériels présentés par le sacrifice, *Ipse est qui sanctificat et immolat.* Lors donc que vous voyez le ministre sacré élever vers le ciel l'oblation sainte, ne pensez pas que cet homme soit le prêtre véritable, élevez-vous au-dessus des sens et voyez la main de Jésus-Christ invisiblement étendue ; c'est par Lui que tout est fait. " Et ce grand saint ne craint pas de dire : " Durant la messe, l'autel est entouré d'anges réunis pour honorer Celui qui est immolé. "

Et saint Grégoire affirme la même chose : " Quel fidèle peut douter qu'au moment du sacrifice, le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre et que de nombreux chœurs d'anges ne soient présents à ce mystère ? "

" Le sacrifice de l'autel, dit saint Augustin, n'étant que l'application et le renouvellement du sacrifice de la croix, une messe a la même efficacité que ce dernier sacrifice pour procurer aux hommes toutes sortes de bien et le salut éternel. "

" Dans chaque messe, se retrouvent, dit saint Thomas, tous les mérites acquis par Jésus-Christ mourant sur le Calvaire ; car tout ce que produit la passion de Notre Seigneur, le sacrifice de l'autel le produit également. " Aussi, ajoute le grand Docteur : " Une seule messe vaut autant pour le salut du monde que le sacrifice de la croix. "

Il est donc vrai qu'une seule messe procure plus de gloire à Dieu que n'ont pu lui en procurer, depuis six mille ans, les astres par la régularité de leurs mouvements, le soleil par sa magnificence, l'océan par le soulèvement de ses flots, l'univers par son bel ordre et sa constante harmonie, les anges et les saints par leurs cantiques de louanges et leurs adorations perpétuelles.

Voici comment s'exprime saint Alphonse de Liguori : sur ce

sujet : " Tous les honneurs qu'ont jamais rendus à Dieu les Anges par leurs hommages et les hommes par leurs vertus, leurs contrariétés, leurs martyres et leurs autres saintes œuvres n'ont pu lui procurer autant de gloire qu'une seule messe car tous les honneurs des créatures sont des honneurs finis, tandis que l'honneur qui revient à Dieu du sacrifice de nos autels, lui étant rendu par une personne divine, est un honneur infini. Il faut donc reconnaître que la messe est l'action la plus sainte, la plus agréable à Dieu ; c'est l'œuvre qui peut le plus efficacement apaiser la colère de Dieu contre les pécheurs et abattre les forces de l'enfer, l'œuvre qui procure les grâces les plus abondantes aux hommes sur la terre et les plus grands soulagements aux âmes du purgatoire ; enfin c'est l'œuvre à laquelle est attaché le salut du monde entier.

L'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ résume tous les bienfaits de la messe en disant . Le prêtre qui célèbre la messe **Honorat Deum**, il procure à Dieu la plus grande gloire qui puisse lui être procurée dans ce monde et dans l'autre, dans le temps et dans l'éternité ; il l'honore infiniment selon que le demandent ses infinies perfections.

Angelos Lausificat, il réjouit tout le royaume céleste. " Les anges et les saints triomphent, dit saint Jean Chrysostôme, d'être nommés dans la célébration de ces saints mystères. C'est pour eux un surcroît de bonheur de voir que la terre s'associe d'une manière si digne à leurs hommages, à leur amour, à leur reconnaissance. "

Ecclesiam Edificat. Par le prêtre sacrificateur, l'Eglise reçoit les plus puissants secours pour la rendre victorieuse dans ses combats, pour conserver et animer le zèle de ses pontifes, augmenter et soutenir la vigilance de ses pasteurs, protéger la pureté de ses vierges, sanctifier tous ses enfants.

Vivos Adjuvat. Il aide les vivants par les grâces qu'il obtient de conversions pour les pécheurs, de persévérances pour les justes.

Defunctis Requiem Præstat. Le sang de Jésus-Christ n'est-il pas la rosée la plus rafraîchissante qui puisse tomber sur les âmes affligées du purgatoire, éprouvée par le feu de la justice

du Seigneur ? Oh ! que de chaînes peut briser, que de larmes peut essuyer, que d'heureux peut faire un seul sacrifice saintement célébré !

Messe Omnium Bonorum Participem Facit. Oui. "*Omnium bonorum*", spirituels et temporels, et c'est là que nous sommes remplis de toute bénédiction, de toute grâce céleste.

Du pied de l'autel comme du pied de la croix partent en effet trois fleuves de grâces dont sont inondées les Eglises de la terre, du purgatoire et du ciel.

Pour l'Eglise militante, c'est la source de toutes grâces que la messe ouvre chaque jour, grâces de lumière et de force, grâces de pardon et de paix. Jésus alors est sur son trône de miséricorde et nous crie : "*Qui sitit, veniet ad me, que celui qui a soif vienne à moi. Tout ce que vous allez demander à mon Père en mon nom vous sera accordé*". Et plus il y a de supplicants, plus il y a de nécessités présentées, de requêtes offertes, et plus abondantes sont les grâces que Jésus répand sur les âmes individuelles et sur le monde entier.

Pour obtenir quelque chose de fini, nous offrons à la messe une Victime d'un prix infini. Comment le Dieu très libéral qui a promis une récompense à un verre d'eau donné en son nom, laisserait-il nos supplications sans réponse lorsque nous lui présentons le calice plein du sang de son Fils, de ce sang qui implore grâce et miséricorde pour nous ?

De même qu'après le sacrifice de la croix, le Saint Rédempteur descendit dans les limbes pour y visiter et y consoler les âmes justes, ainsi à la sainte messe il visite les âmes souffrantes du purgatoire ; il les soulage et les délivre. Ces âmes souffrantes doivent accourir à l'autel où s'offre le sang rédempteur dont une seule goutte peut leur rendre la patrie éternelle.

L'Eglise triomphante elle-même trouve à la messe un nouveau triomphe dans les honneurs apportés aux Bienheureux dont la fête est célébrée. Marie, les Anges, les Saints s'inclinent eux aussi vers cet autel d'où leur nom s'élève à la suite de celui de Jésus. Ils sont là comme étaient saint Jean et les saintes femmes au sacrifice du Calvaire.

Le sacrifice de la messe, comme celui de la croix, opère donc

aussi cette merveille de faire descendre le ciel sur la terre, de réunir au pied de l'autel les trois Eglises du ciel, de la terre et du purgatoire.

C'est ce que disent ces paroles du *Pange lingua* :

“ *Terra, pontus, astra, mundus*
Quo lavantur flumine ”

“ Terre, mer, ciel, le monde entier est lavé par le fleuve qui coule sur l'autel ”.

La terre est inondée ; la Victime Divine lui apporte toutes les grâces et toutes les bénédictions dont la misère humaine a besoin.

La mer en est inondée ; les hommes que les vaisseaux portent dans leurs flancs ne sont dépourvus d'aucun des bienfaits surnaturels que nous obtient l'Hostie.

Le ciel resplendit de joie et d'amour à la vue de l'Agneau immolé, et des acclamations infinies remplissent les espaces sans limites. Les anges chantent les grandeurs du Christ ; les Saints les célèbrent avec eux.

En bas, le purgatoire soulagé frémit d'un saint espoir. “ Les âmes du purgatoire, dit saint Jérôme, ne souffrent pas pendant le sacrifice offert à leur intention. ”

Et les pauvres pécheurs bénéficient des propitiations de l'Hostie Sainte, tiennent d'elle leur salut.

CHAPITRE DEUXIÈME

Dignité du Prêtre qui offre le saint sacrifice de la Messe

Qu'elle est grande la dignité du prêtre ! " De toutes les dignités terrestres, la première, dit saint Ignace, martyr, est incontestablement celle du sacerdoce : *omnium apex est sacerdotium* ".

" Grande, immense, infinie, dit aussi saint Ephrem, est la dignité du sacerdoce : *miraculum est stupendum ; magna, immensa, infinita sacerdotii dignitas*."

" Le sacerdoce s'exerce sur la terre. Ce n'en est pas moins une fonction céleste, dit saint Jean Chrysostôme : *sacerdotium in terris peragitur, sed in rerum caelestium ordinem referendum est*."

Aussi saint Augustin affirme que le prêtre est élevé au-dessus de toutes les puissances du ciel et de la terre, qu'il n'est inférieur qu'à Dieu seul. Oui, dit Innocent III, supérieur à l'homme, le prêtre ne voit que Dieu au-dessus de lui. Et saint Ephrem de dire : " La dignité sacerdotale est au-dessus de toute conception."

" Le prêtre, dit le saint curé d'Ars, ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait non de frayeur mais d'amour... Voyez la puissance du prêtre : la langue du prêtre d'un morceau de pain fait un Dieu ! C'est plus que créer le monde ! Quelqu'un disait : sainte Philomène obéit donc au curé d'Ars ? Certes, elle peut bien lui obéir puisque Dieu lui obéit."

Que cela est vrai ! Ce n'est pas sur une simple créature, sur un être dépendant et borné, comme tout ce qui est dans le monde

que le pouvoir du prêtre s'exerce à l'autel. C'est sur une personne divine, sur Dieu Lui-même auprès duquel ce qu'il y a de plus grand dans la création, et la création même tout entière, n'est qu'un néant. Quoi de plus incompréhensible !

Celui que Dieu engendre éternellement de sa propre substance dans les splendeurs des saints, le prêtre l'engendre en quelque sorte et l'immole en même temps dans la mystérieuse obscurité de nos sanctuaires !

Celui qui s'est incarné une fois dans le sein virginal de Marie s'incarne tous les jours dans les mains du prêtre ; la production de Jésus-Christ opérée par le prêtre à l'autel est vraiment la continuation de la génération du Fils de Dieu dans le sein de la Très Sainte Vierge Marie. "*Verè veneranda sacerdotum dignitas, dit saint Augustin, in quorum manibus Dei Filius velut in utero Virginis incarnatur.*"

Et M. Olier a exprimé la même pensée en écrivant ces mots : " Dieu a fait dans son Eglise deux prodiges ressemblants : la Sainte Vierge et le prêtre. Encore semble-t-il qu'à l'autel les miracles de Bethléem soient surpassés. Marie n'a ouvert le ciel qu'une seule fois et a attiré une fois le Verbe de Dieu dans son sein virginal. Le prêtre ouvre le ciel chaque jour et en fait descendre sur l'autel, à chacune des messes, le Verbe Divin. " Marie porta Jésus dans ses bras jusqu'à ce qu'il eut grandi ; le Divin Sauveur prolonge son enfance toute la vie du prêtre. Comment celui-ci pourrait-il penser à tout cela sans être convaincu de la sainteté réclamée par ses redoutables fonctions ?

On ne peut imaginer une autorité plus grande, une puissance plus étonnante que celle de produire ainsi Jésus-Christ à l'autel. A peine la parole sacramentelle est-elle prononcée que Jésus descend et se rend infailliblement présent sous les frères apparences du pain et du vin. Il arrache au pain et au vin leur substance pour n'en laisser subsister que les purs accidents, tout juste ce qui est nécessaire à ses desseins, afin de couvrir sa présence réelle à nos regards mortels, de sorte que les saintes espèces flottent comme un voile léger sur sa personne adorable en son Sacrement. Voilà ce qui défie toute puissance, toute force, toute industrie humaine.

Le prêtre enfante tous les matins le Christ sauveur du monde sur l'autel et, une fois entre ses mains, la Divine Victime y reste entièrement à sa disposition ; plus heureux que les mères, il peut ensuite prendre le fruit de ses lèvres, le mettre dans ses mains comme dans un berceau, le faire reposer sur sa langue comme sur un trône, le faire descendre dans sa poitrine, dans son cœur, le mêler à son amour, à sa vie, à son sang, faire circuler sa vertu divine dans ses veines ; il peut le transporter où il veut ; il peut à son gré le renfermer dans le tabernacle, l'exposer sur l'autel, le porter hors de l'Eglise ; il peut le donner en nourriture aux fidèles. Jésus se laisse faire ; il obéit toujours, sans aucune résistance : "*Ego autem, non contradico.*" (Isaïe, 1, 5)

"Qu'il est grand le pouvoir du prêtre, s'écrie aussi avec admiration saint Laurent Justinien. Par lui, et aussi souvent qu'il le veut, s'opère le mystère de la transsubstantiation ; par lui, le pain devient le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le Verbe incarné descend du ciel et se trouve réellement sur l'autel. Par un choix spécial de Dieu, l'homme devenu prêtre jouit de cet admirable privilège qui n'a jamais été accordé aux anges. Ceux-ci se tiennent en adoration au pied du trône de Dieu ; aux prêtres seuls il est permis de le tenir dans leurs mains et de le donner aux fidèles et de se nourrir eux-mêmes de sa chair divine.

Ouvrons l'Ecriture Sainte, nous y voyons que lorsque Dieu créa le monde, il s'écria : "*Fiat lux, que la lumière soit.*" Et la lumière jaillit dans l'immensité. Le prêtre, nouveau créateur, jette lui aussi son *fiat lux* du haut de l'autel et la lumière jaillit entre ses doigts, non celle qui chasse la nuit terrestre et que la nuit chasse à son tour, mais la lumière immortelle qui illumine tout homme venant en ce monde.

On est frappé d'étonnement lorsque l'on pense qu'au commandement de Josué Dieu arrêta le soleil au milieu de sa course." "Soleil, dit le conducteur du peuple hébreu, je te le commande, arrête ta course, n'avance pas contre le Gabaon". Et le soleil s'arrêta ; mais n'est-ce pas plus grande merveille que Dieu, soleil de justice, obéissant à la voix du prêtre, vienne se placer

réellement entre ses mains, qu'il y vienne partout et autant de fois que ce prêtre le voudra. Et une fois entre les mains du prêtre, la Divine Victime y reste entièrement à sa disposition.

Dieu disait à Job : " As-tu le bras puissant comme moi qui tonne dans le ciel ? " Le prêtre peut dire à Dieu ce que Job n'aurait pu lui répondre : " Oui, Seigneur, j'ai le bras qui fait les miracles ; car mon bras peut aller vous prendre sur votre trône et vous placer sur l'autel ; oui, j'ai la voix plus puissante, puisque je commande au foudre du tonnerre.

Dieu dit au Verbe : " *Ego hodie genui Te, je t'ai engendré aujourd'hui.* " De même le prêtre peut dire à Jésus : Et moi aussi, Seigneur, j'ai cet honneur, cette consolation de vous engendrer chaque matin par cette génération mystique de l'autel admirable et inénarrable, comme votre génération éternelle. *O veneranda sacerdotum dignitas !*

Saint Jean Chrysostôme, avec les lumières et la ferveur de sa foi, cherche à faire comprendre aux chrétiens quelle vénération ils auraient pour le ministère du prêtre, s'ils se faisaient de la messe et de la Divine Victime l'idée qu'il doivent en avoir.

" Quand vous voyez, dit-il, le Sauveur du monde immolé sur l'autel au Saint Sacrifice, le sacrificateur penché sur la Victime et tous les fidèles prosternés à l'entour, les lèvres teintes du sang précieux, vous vous croyez encore sur la terre au milieu des mortels ? Ne vous semble-t-il pas plutôt être transportés au ciel, dans la société des bienheureux et des anges ? Représentez-vous Elie sur le mont du Carmel au jour où il sacrifia publiquement au Seigneur, où il ramena à son Dieu tout un peuple infidèle. Une foule immense l'entourne dans l'attitude la plus religieuse et le silence le plus profond. La victime est étendue sur le bucher. Tout à coup le Prophète élève la voix pour invoquer le Seigneur ; le feu du ciel tombe sur l'holocauste et le peuple s'écrie tout d'une voix : " *Domine ispe est Deus.* " (1) Reg. 18-20). Voilà un prodige assurément, un prodige ineffable qui saisit l'âme tout entière. Mais si vous êtes chrétiens, n'avez-vous pas à admirer dans nos églises un autre prodige mille fois plus étonnant et plus sublime encore. Joignez-vous à vos frères à l'heure des saints Mystères et réveillez votre foi.

Voyez-vous le sacrificateur debout à l'autel, appelant sur la terre, non un feu matériel qu'un souffle peut éteindre, mais l'Esprit du Dieu vivant ? Il prie, non pour qu'une flamme consume son holocauste mais pour que la divine grâce, descendant ici-bas avec la Victime, embrase les cœurs de tous les fidèles. Dieu prête l'oreille à la prière de son ministre, les cieux s'inclinent à sa voix et le mystère de la foi s'accomplit.'

C'est cette pensée qui faisait dire à saint Bernard : " O prêtres, que vous êtes donc grands et que votre dignité est sublime ! Le Seigneur ne vous a pas seulement élevé au-dessus des princes et rois ; il vous a placés dans un rang supérieur à toutes les grandeurs de la terre ; que dis-je ? il vous a mis au-dessus des Anges et des Archange, au-dessus des Trônes et des Dominations. De même que pour opérer la Rédemption, il ne s'est pas uni à la nature angélique mais à la nature humaine, selon la remarque de l'Apôtre, ainsi n'est-ce pas à des anges mais à des hommes, à ses prêtres exclusivement qu'il a confié le pouvoir de consacrer son corps et son sang et de les offrir en sacrifice. "

Le prêtre ne doit donc oublier la grâce singulière que Dieu lui a faite, qu'il n'a pas accordée aux Anges et aux autres hommes. Dans ses mains le pain est transubstantié au corps du Fils unique de Dieu. Les Séraphins eux-mêmes qui, plus que tous les autres Anges, sont approchés de l'auguste Trinité par leur amour et leur élévation, n'ont pas ce glorieux privilège de consacrer le corps et le sang de notre Rédempteur. Tous les chœurs des bienheureux Esprits, quoiqu'ils jouissent de la suprême félicité, sont pleins de respect pour la gloire du prêtre et d'admiration pour sa dignité. Saint Grégoire l'affirme en ces termes : "*Sacerdotium ipsi quoque Angeli venerantur.*"

Les Anges contemplant face à face le Très Haut, mais leurs privilèges quelque divins qu'ils soient le cèdent donc à ceux du prêtre. Ils sont supérieurs au prêtre en nature, mais le prêtre l'emporte sur eux par l'excellence de ses fonctions ; leur puissance est grande ; celle du prêtre est sans limites ; ils portent le monde, comme dit Job, ils courbent leurs ailes sous le poids de la majesté de Dieu des vertus à qui ils servent de trône. Le

prêtre le fait descendre du ciel et le porte sans peine dans ses mains.

Saint François de Sales venait de conférer la prêtrise à un jeune clerc. Celui-ci, sortant du sanctuaire, le saint le vit s'arrêter comme pour céder le pas à quelqu'un. Interrogé sur ce fait assez étrange, le jeune prêtre avoua que le Seigneur avait, depuis quelque temps, daigné le favoriser de la présence, visible à sa droite, de son Ange gardien. Jusqu'à ce jour, l'Ange gardien précédait son protégé ; mais, le voyant revêtu du sacerdoce, il voulut désormais céder le pas au prêtre et se tenir à sa gauche ; de là cet arrêt à la porte, accompagné d'une sainte contestation.

Saint François d'Assise ne craignait pas aussi de dire : " Si je rencontrais un ange et un prêtre, je m'inclinerais d'abord devant le prêtre et ensuite devant l'ange."

Sans doute grand est le prêtre chaque fois qu'il exerce n'importe quelle fonction de son ministère sacré ; il est grand lorsqu'il ouvre le ciel à l'enfant qui vient de naître. Il est grand quand sa parole, douée d'une puissance plus qu'humaine, éclaire les esprits et transforme les âmes. Il est grand lorsqu'il guérit les âmes meurtries dans des chutes profondes et ramène au bercail les brebis égarées. Mais ne l'oublions jamais, rappelons-nous le souvent, il est surtout grand à l'autel. Là il commande à Dieu et Dieu lui obéit ; là il va saisir Dieu dans les hauteurs des cieux et le ramène dans notre exil à l'état de victime ; là, tenant l'Hostie sainte, il a en sa main tous les trésors de Dieu même. De l'autel, il les verse sur tous les assistants dont le cœur est ouvert pour les recevoir. Puis il les dispense à sa famille, à sa paroisse, à toute l'Eglise. Là il s'étend jusqu'aux régions les plus lointaines et fait participants de ses trésors les chrétiens des deux mondes. Il va même hors de l'Eglise chercher des indigents à qui il communique ses inestimables richesses ; il prie pour les hérétiques, pour les infidèles, et il obtient pour eux des grâces de salut. Il fait plus encore ; après tant de largesses, le trésor qu'il a en main n'est pas épuisé. Il sort de cet univers visible, il entre dans un autre monde ; il se place à l'entrée du purgatoire, sur les bords de l'étang du feu ; il incline le calice du salut sur ces flammes. Toutes les âmes accourent à

l'envi et celles qui ont le bonheur d'en recueillir les gouttes précieuses sont soulagées et quelquefois délivrées à l'instant ; elles sortent de cet abîme plus pures, plus lumineuses que le soleil et montent vers le ciel avec la rapidité de l'éclair.

A certains jours solennels, à Rome, sur la place de saint Pierre, quand le Pape jouissait de la liberté, une foule immense semblait ondoyer comme une mer. Là étaient des représentants de toute la terre et l'on croyait voir les nations absentes se lever de toutes les contrées pour regarder de loin ce qui allait s'accomplir. Tout à coup au frontispice de la grande basilique, un homme paraissait, un prêtre, un roi, un père, un vieillard. Son regard s'élevait vers le ciel comme pour convier Dieu à regarder cette fête ; son cœur s'ouvrait dans l'expansion de l'amour, comme pour embrasser toute cette multitude où chacun était son enfant ; sa main s'étendait pour bénir avec elle l'humanité entière prosternée devant lui. Et tandis que des milliers et des milliers d'hommes étaient à genoux comme un seul homme, tandis que le canon faisait entendre au château Saint-Ange ses grondements solennels, que toutes les cloches ébranlées jetaient sur la Ville éternelle leurs joyeuses volées, la voix du Père catholique chantait, et son cœur encore plus que sa voix : Bénédiction à la Cité, bénédiction à l'univers : *Urbi et Orbi*.

Il faut l'avouer, c'était émouvant, c'était sublime ; et celui qui aurait pu contempler ce spectacle sans en être profondément ému, celui-là aurait perdu le sens qui suppose les grandes âmes, le sens de la grandeur. Mais le Pape est-il vraiment au plus haut de sa gloire lorsque, se levant ainsi dans toute la majesté du suprême pontificat, il étend ses mains sur l'univers et bénit la Ville et le monde ?

Non. L'autel ! Voilà son véritable trône et le dernier degré de son élévation. Ni le prêtre, ni l'évêque, ni le Pape ne saurait monter plus haut et des milliers d'hommes ne se prosterneraient pas sous la main d'un vieillard, s'ils ne savaient pas que ce vieillard, ce Moïse descend de la montagne et qu'il apporte de l'autel, dans ses mains sacerdotales, la bénédiction de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME

Sainteté requise chez le Prêtre

Celui qui chaque matin dit la sainte messe ; celui qui sent chaque matin la toute puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles et qui tressaille à ce contact divin ; celui qui est ainsi le sacrificateur de la nouvelle loi et le prêtre de Jésus Eucharistie, est donc revêtu d'une sublime dignité. Mais toute noblesse oblige et la grandeur du sacerdoce nous impose la sainteté. Oui, le continuateur de Jésus-Christ doit reproduire ses perfectionnements en même temps que son ministère. Dieu ne lui permet pas de séparer l'estime de sa grandeur du désir de sa sanctification ; il lui dit la perfection sacerdotale qu'il attend de lui : "*In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum in doctrinâ, in integritate, in gravitate. Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. Nemini dantes ullam offensionem ut non vituperetur ministerium nostrum.*" Quelle sublimité si le prêtre trône sur ces sommets ! Quelle ruine s'il tombe !

"Seigneur, disait le Prophète, qui gravira votre montagne ? Qui pénétrera dans votre sanctuaire ? *Quis ascendet in montem Domini aut quis stabit in loco sancto ejus ?*" Et il répondait : "Celui qui a les mains innocentes, le cœur pur et les lèvres immaculées, *innocens manibus et mundo corde*". Or chaque jour le prêtre gravit la montagne eucharistique ; il s'approche de Dieu autant qu'il est possible de s'en approcher sur la terre, il l'appelle du ciel, il le tient dans ses mains, il fait de son cœur un tabernacle. Si les fidèles brillent comme des étoiles, à lui de resplendir comme un soleil : *vos estis lux mundi*. Et les degrés de l'autel qu'il monte à l'heure du sacrifice, lui rappellent les

vertus éminentes qui doivent le revêtir comme une robe sans tache, *sacerdotes induantur justitiam*. Dans l'ensemble de sa vie, il doit être l'image de Jésus, suivant le vœu qu'exprimait saint Ambroise : "*Lux et imago Christi in operibus nostris et factis et tota ejus species in nobis exprimat*ur."

Le Concile de Trente a donc grandement raison d'exiger des prêtres qu'ils aient à cœur de célébrer la messe avec toute la dévotion et la pureté possibles. Ce même Verbe qui n'a trouvé que deux trônes dignes de lui, selon saint Ambroise, la divinité dans le sein de son Père et la virginité dans le sein de sa mère ; cet arbitre souverain de nos destinées, qui viendra dans tout l'appareil de sa gloire à la fin des temps, juger les nations et les peuples ; ce Dieu si grand, ce Seigneur des armées se met tous les jours entre nos mains. Nous le portons, Lui qui de ses doigts porte le monde. "Quelle intégrité de mœurs, s'écrie saint Jean Chrysostôme, quelle religion profonde n'a-t-on pas le droit d'attendre d'un homme à qui le ciel daigne accorder une si prodigieuse faveur ! Est-ce trop exiger que des membres honorés de ce contact divin égalent en pureté les rayons du soleil ?"

Saint Augustin semble ne pouvoir contenir ses transports quand il parle sur ce sujet : "*O sacrum et cœleste mysterium, dil-il aux prêtres, quod per vos, Pater, Filius et Spiritus Sanctus operatur ! Uno eodemque momento idem Deus qui praesidet in cœlis, in manibus restris est in sacramento altaris. O venerabilis sanctitudo manuum ! O vere mundi gaudium ! Christus tractat Christum, id est, sacerdos Dei Filium. Super hoc tam insigni privilegio stupet cœlum, miratur terra, veretur homo, contremiscit diabolus et veneratur plurimum angelica celsitudo.*"

Nous comprenons la raison de l'extrême sollicitude avec laquelle l'Eglise veille et des précautions qu'elle prend pour n'envoyer à l'autel que des saints, et pour que ses ministres traitent toujours des mystères si vénérables avec tout le respect qui leur est dû. Tantôt par la bouche de ses Docteurs, elle leur dit que l'âme du prêtre doit resplendir de justice comme le soleil resplendit de lumière ; qu'il lui faut une telle innocence, une telle perfection de vertus que s'il était transporté au ciel, au milieu des Esprits bienheureux, il n'y parut point

déplacé ; qu'ayant été préféré aux anges pour ce glorieux ministère, il doit mener une vie plus angélique qu'humaine ; qu'étant chargé de représenter Jésus-Christ, d'agir en son nom et en sa toute puissance, il doit s'approcher de l'autel comme s'il était Jésus-Christ lui-même, s'y tenir dans la modestie et la ferveur d'un de ces purs esprits qui sont au ciel devant son trône, s'y acquitter de tout ce qui est prescrit avec l'exactitude et la piété d'un saint.

Tantôt dans ses assemblées, parlant toujours le même langage, parce que c'est toujours le même esprit qui l'anime, elle déclare au prêtre sacrificateur " qu'il doit porter dans cette fonction sublime tout le soin, toute la diligence, toute la sainteté intérieure dont il est capable. (Conc. de Trente.)

Dans la loi antique, où tout était ombre et figure, Dieu voulait que l'arche, les chandeliers fussent de l'or le plus pur ; les pains sacrés devaient être préparés sur une table d'or, cuits dans un four d'or et conservés sur des tables également d'or ; Dieu avait commandé que, sur la tiare du grand prêtre, on attache une lanière d'or portant cette inscription : *sanctum Domino*, pour signifier qu'il devait être un homme tout divin, complètement consacré tout à Dieu, un homme céleste et pur de la corruption du siècle.

Le Seigneur exigeait même des anciens lévites qu'ils fussent purs et cela seulement parce qu'ils devaient porter les vases sacrés : *Mundamini qui fertis vasa Domini.* " A combien plus forte raison, dit Pierre de Blois exigera-t-il la pureté dans les prêtres de la nouvelle loi qui portent dans leurs mains et reçoivent dans leurs corps Jésus Lui-même ? "

La Bienheureuse Vierge Marie dut être sainte et pure de toute tache parce qu'elle devait porter dans son sein le Verbe Incarné et devenir sa mère. Et d'après cela, s'écrie saint Jean Chrysostôme, " n'est-il pas indispensable qu'elle brille d'une sainteté plus éclatante que le soleil cette main du prêtre qui touche la chair d'un Dieu, cette bouche qui se remplit d'un feu céleste et cette langue qui se rougit du sang de Jésus-Christ ? " Et c'est ce que signifie, remarque un saint auteur, la blancheur de l'aube dont l'Eglise veut que le prêtre se revête et s'enveloppe

de la tête aux pieds, lorsqu'il va célébrer les saints mystères.

" Le prêtre, dit saint François d'Assise, doit donc honorer Dieu par l'innocence de sa vie, puisque Dieu l'a tant honoré Lui-même, en l'élevant au-dessus de tous les autres hommes et en l'établissant son ministre dans ce sublime mystère. "

Et saint Alphonse de Liguori de dire : " Les prêtres doivent être saints parce qu'ils sont les ministres d'un Dieu saint : "*sancti estote, quia ego sanctus sum* ; ils doivent être prêts à donner leur vie pour les âmes, parcequ'ils sont les ministres de Jésus-Christ qui est venu mourir pour nous, ses brebis, ainsi qu'Il l'a déclaré Lui-même : *ego sum Pastor bonus ; bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Ils doivent faire tous leurs efforts pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu sacré de l'amour divin puisqu'ils sont les ministres du Verbe incarné qui est descendu pour cette fin sur la terre, comme il nous l'apprend encore Lui-même : *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi accendatur ?* "

Ah ! si tous les prêtres étaient des saints, si tous traitaient toujours avec la dignité voulue les saints mystères, quel trésor de grâces ils attireraient sur eux et sur tout le peuple chrétien ! Ils répandraient par toute la terre le feu divin ; ils feraient fondre les glaces de l'indifférence et de l'impiété. La foi chrétienne se réveillerait dans tous les cœurs ; avec la foi viendraient toutes les vertus et nous verrions alors les beaux jours de l'Eglise.

CHAPITRE QUATRIÈME

Préparation requise

"Ante orationem præpara animam tuam et noli esse sicut homo qui tentat Deum." (Eccl. XVII, 23)

Ces paroles de l'Esprit Saint dit à celui qui veut prier d'y préparer son âme à l'avance, la prière, quelle qu'elle soit, étant une œuvre de religion, c'est-à-dire un acte du culte à Dieu, une ascension de l'âme vers Lui, une supplication adressée à sa bonté en faveur de notre indigence ; or tout cela semble bien demander que celui qui veut prier laisse ses occupations, se sépare de ce qui pourrait le dissiper et se retourne vers Dieu dans la recherche de sa présence, s'humilie dans le sentiment de son indignité et excite sa confiance par le souvenir de la bonté et de la miséricorde divine. N'eût-on qu'une prière vocale à adresser à Dieu, on devrait encore s'y préparer en réfléchissant sur ce que l'on veut obtenir pour ne rien demander d'indiscret ou d'inutile à sa gloire et au salut final. Spirituellement encore plus qu'extérieurement, il faut pour prier, prendre une attitude religieuse et se mettre en un état favorable à la prière.

Si ce conseil concerne toute forme de prière, il prend une autorité qui confine à la nécessité quand il s'agit de la grande prière du sacrifice de la messe, qui l'emporte sur toutes les autres par son excellence, son objet et son importance, qui est de toutes les œuvres la plus auguste et la plus sainte.

Quel malheur si, nous approchant chaque jour de la source de toutes les grâces, nous méritons le reproche que le Prophète Aggée faisait aux Juifs : "Voici ce que dit le Dieu des armées : appliquez vos cœurs à considérer vos voies. Vous avez semé beaucoup et vous avez recueilli peu ; vous avez mangé et vous

n'avez pas été rassasiés ; vous avez bu et votre soif n'a pas été éteinte ; vous vous êtes couverts d'habits et vous n'avez pas été échauffés et celui qui avait amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé." (Aggée, 1, 5). C'est-à-dire qu'il a déposé le trésor du ciel et de la terre dans un cœur distrait et dissipé.

Il est fort à craindre que pour le prêtre qui n'apporte pas la préparation voulue à la célébration de la sainte messe, malgré l'état de grâce dont il est revêtu, malgré même l'attitude pieuse qu'il y garde, le saint sacrifice ne soit qu'une fonction surtout extérieure où l'âme ait peu de part active, où la ferveur des intentions soit appesantie par le poids de la tiédeur, où le regard de l'attention soit certainement détourné par le passage presque ininterrompu des distractions les plus futiles, où la liberté du cœur elle-même soit troublée par des souvenirs et des désirs importuns, sinon dangereux. Il descendra alors de l'autel aussi faible qu'avant d'y monter. Ce ne sera pas la faute de la nourriture qu'il y aura prise, puisqu'il suffit de s'en nourrir une seule fois, comme le disait sainte Marie Madeleine de Pazzi, pour devenir saint ; cela viendra du peu de préparation apportée à la célébration de la messe : "*Defectus non in cibo est, dit aussi le cardinal Bona, sed in edentis dispositione.*"

Il a beaucoup semé et il n'a rien recueilli ; quelle riche moisson devait lui procurer la célébration de tant de sacrifices et quel fruit en a-t-il retiré ? Il a mangé le pain des anges et il n'a pas rassasié sa faim ; il lui a fallu d'autres délices. Il a bu au torrent des pures et éternelles voluptés sans qu'elles aient éteint sa soif. Il a mis dans son sein le feu sacré qui dans tous les temps a embrasé le cœur des bons prêtres et le sien est resté froid, languissant. Quelle est la cause de cela ? L'Esprit Saint nous la fait connaître : "*Quia domus mea est deserta* : "La maison du Seigneur est déserte ; l'âme du prêtre qui ne se prépare pas à la célébration de la sainte messe, est comme une terre abandonnée, ouverte à tous les passants ; elle n'est ni recueillie, ni purifiée, ni ornée convenablement pour être la demeure du Dieu trois fois saint et pour mériter ses faveurs.

Lorsque David prenait des mesures pour bâtir un temple au Seigneur : "C'est un grand ouvrage, disait-il ; car il ne s'agit

pas de préparer une demeure à un homme mais à Dieu. " On peut dire avec bien plus de raison la même chose quand on se dispose à dire la messe et à recevoir la sainte communion ; car jamais le Seigneur n'a habité dans le temple de Jérusalem d'une manière comparable à celle dont il habite dans nos cœurs.

" Si nous avons tant de soin, dit saint Jean Chrysostôme, que les vases sacrés soient nets, précieux et luisants, il est encore bien plus nécessaire que nos âmes soient pures et parées de tous leurs ornements qui sont les vertus ; car ces vases ne sont que comme le chemin par où le Sauveur passe pour venir chez nous, mais nos cœurs sont le palais et le temple où il vient faire sa demeure. "

Si l'on fait tant de préparatifs pour recevoir les rois de la terre, quand on n'attendrait d'eux aucune faveur, ne serait-ce pas une chose indigne que d'aller étourdiement et sans nulle préparation recevoir le roi du ciel, Lui qui vient dans nos âmes pour les combler de ses grâces.

Tous les saints Pères nous affirment que les effets produits par la messe dans les âmes de ceux qui la disent, par l'Eucharistie dans les âmes de ceux qui la reçoivent, sont en rapport avec les dispositions de ceux qui font ces sublimes actions.

Jésus-Christ, disent-ils, est comme le soleil qui verse continuellement les rayons de la lumière et de la chaleur et qui donne toujours avec une libéralité dont il ne mesure jamais l'étendue. Mais les rayons se versent suivant les dispositions des corps qui les reçoivent. Voyez une substance limpide et transparente. Le rayon du soleil semble s'y baigner avec amour ; il se joue à travers le cristal en produisant les plus doux reflets. Que ce même rayon vienne à tomber sur une substance opaque, il est comme obligé de se replier sur lui-même, sans avoir pu pénétrer. Ainsi en est-il de la Sainte Hostie qui remplira de lumière et de chaleur le cœur pur, rempli d'amour pour Jésus, mais qui ne pourra pénétrer dans le cœur froid et indifférent.

Jésus-Christ, disent-ils encore, est comme une pluie douce et chaude qui tombe la nuit sur un terrain parfaitement préparé. Dès le lendemain, les germes sortent de terre et se montrent avec un aspect verdoyant. Que cette même pluie vienne à

tomber sur un rocher nu et dépouillé, elle ne pénètre pas, elle se dessèche presque en tombant et il n'en reste aucun vestige.

Ou bien, ils comparent Jésus-Christ à l'océan dont les eaux se précipitent et inondent la plage. Supposés sur le rivage une succession de vases d'inégale grandeur. La mer d'un seul bond les remplit tous et avec la même facilité, mais elle donne beaucoup plus aux vaisseaux plus larges. De même la grâce de Dieu qui est infinie et qui est disposé à se livrer aux âmes. C'est en quelque sorte la capacité de chaque âme qui la limite.

Il faut d'abord une *préparation éloignée* qui remplisse toute la vie et qui s'étende ainsi d'une messe à l'autre. L'artiste ne pense-t-il à la statue qu'il rêve qu'au moment où il prend le pinceau ? L'écrivain n'attend pas pour se recueillir le moment où il entre dans son cabinet et s'apprête à écrire ; dès longtemps il vit avec l'œuvre qu'il projette dans un commerce de toutes les heures. Le prêtre ne doit pas faire moins pour l'œuvre incomparable qu'il accomplit chaque matin ; il ne doit pas la traiter moins bien que les artistes et les écrivains pour des œuvres d'un prix borné et d'une caducité irrémédiable. Il doit vivre dans la pensée de sa messe quotidienne.

Quels sont les prêtres qui trouvent leur bonheur au saint autel ou au pied du tabernacle ? qui ne cessent de remercier Dieu de leur vocation, qui sont persuadés qu'il a plus fait pour eux en mettant entre leurs mains le sang de son Fils qu'en leur donnant l'empire de l'univers et tous les trésors du monde, qui ont peine à terminer leur action de grâces après le saint sacrifice ou plutôt qui ne la terminent jamais parce qu'ils gardent toute la journée le souvenir le l'Agneau divin qu'ils ont offert à l'autel, qui sentent leur esprit trop faible et leur cœur trop petit pour comprendre et goûter la grâce que Dieu leur fait dans la célébration des divins mystères ? Ne sont-ce pas les prêtres fervents, les saints prêtres appliqués à l'oraison, habitués au recueillement, les prêtres qui mènent toujours une vie pure et vertueuse ?

Ne sont-ce pas les prêtres qui se tiennent le plus possible unis à Dieu et occupés de Dieu, qui aiment à contempler les grands objets que supposent les divins mystères, la présence réelle du

Sauveur, sa vie intime au saint tabernacle, l'amour dont il brûle pour son Père et pour les âmes, l'offrande incessante qu'il lui fait de sa personne et de tout ce qu'il possède, la joie qu'il éprouve de s'anéantir à chaque instant pour sa gloire, le désir qui le presse, quand il descend en nous, d'unir notre cœur au sien et de l'embraser de sa charité ?

A force de prier, de méditer, de contempler, ces prêtres voient comme les saints, le jour se lever parmi toutes ces ombres. Tous ces mystères se dégagent de leur obscurité et s'éclairent les uns les autres. Et alors ces vrais amis de Dieu, conscients de leur devoir ont assez de lumière, ils sentent assez d'amour pour mettre leur sacerdoce et le bonheur qu'ils ont d'offrir le saint sacrifice infiniment au-dessus de toutes les gloires du monde, pour se croire plus honorés au saint autel que Moïse ne l'était sur le Sinaï, que saint Pierre ne le fut au Thabor, enfin pour n'avoir plus au cœur qu'un seul désir, mais un désir incessant, insatiable, toujours croissant, celui d'offrir dignement à la Majesté Suprême, avec une pureté de plus en plus grande et un amour de plus en plus parfait, l'Hostie trois fois sainte, la Victime adorable que le prêtre tient entre les mains et devant laquelle la création tout entière disparaît comme un néant.

Quel admirable modèle nous est saint Martin ? L'Eglise dit de lui dans son office : " Il avait toujours les yeux et les mains levés vers le ciel et il ne relâchait jamais de la prière son esprit invincible. " Cette oraison continuelle, cette attention à marcher constamment en la présence de Dieu atteignaient leur plus haut point dans la célébration de la sainte messe. Il s'y préparait soigneusement dans une sacristie réservée pour lui ; quand il en sortait et marchait à l'autel, il ressemblait à un ange, tant il était absorbé par sa ferveur et brûlant de charité. Un jour, pendant le sacrifice, lorsqu'il éleva les mains, elles parurent rayonnantes d'une lumière divine et semblaient ornées de bijoux étincelants. Une autre fois, sa tête fut entourée de flammes comme si son esprit s'élançait vers les cieux.

Ceux qui ont tant de dévotion pour les saints mystères et qui sont si bien disposés pour les célébrer sont moins enclins que les autres à omettre la *préparation prochaine*. Loin de les

porter à s'en dispenser, leur ferveur habituelle fait qu'ils s'y portent avec plus d'attrait. Le temps qu'ils y consacrent ne leur semble jamais long. On peut remarquer dans les vies de saint Charles, de saint François de Sales et de bien d'autres, qu'avant de monter à l'autel ils avaient coutume de se prosterner et de prier longtemps. Ces saints prêtres croyaient en cela imiter l'exemple que Notre-Seigneur nous a donné.

L'Ecriture Sainte nous dit qu'il consacrait des jours entiers à l'oraison et quelquefois des nuits mêmes : "*exiit in montem orare et erat pernoctans in oratione Dei*". Il faisait précéder par la méditation les actes principaux de sa vie : l'élection de ses apôtres, sa transfiguration sur le Thabor, sa passion au jardin des oliviers.

Pierre de Bérulle s'était préparé par une retraite de quarante jours à son ordination sacerdotale ; il est évident que les messes qui suivirent furent préparées aussi avec le recueillement le plus profond et la plus fervente piété.

Rappelons-nous nous-mêmes à nous-mêmes : "*Attendite ad petram undè excisi estis*", disait Isaïe. Retournons donc à cette carrière d'où nous avons été tirés ; remontons le cours des années révolues et rappelons-nous notre première messe. Comment nous y sommes-nous préparés ? Avec quel recueillement, avec quelle crainte adoucie par la confiance et par l'amour, avec quelle joie grave ne nous apprêtions-nous pas à gravir les marches de l'autel !

Des années et des années peut-être ont déjà passé sur ce jour à jamais béni où pour la première fois nous exerçons ce pouvoir divin de célébrer le saint sacrifice de la messe, où pour la première fois nous sommes montés à l'autel et nous avons accompli notre premier miracle. Jamais fête n'a été plus douce à nos cœurs que celle du jour de notre première messe. Comme nous étions heureux ce jour-là ! Comme tout le monde nous semblait heureux autour de nous ! Nous avons versé des larmes avant ce moment : larmes du regret de nos péchés, larmes de reconnaissance envers Dieu, larmes de saint désir de sa gloire et du salut des âmes ; mais les larmes qui inondaient notre visage durant cette première messe ne ressemblaient à aucune de ces

larmes. Au ciel, on doit pleurer ainsi. Les larmes qui mouillent les yeux des saints, c'est l'extase de l'amour qui les fait couler. Ce jour-là était bien le jour du Seigneur : "*hæc est dies quem fecit Dominus.*" (Ps 117)

Depuis lors bien des choses ont changé en nous et en dehors de nous. Autour de nous peut-être cherchons-nous en vain ceux qui au jour de notre première messe entouraient l'autel. Mais l'autel est toujours debout ; Dieu n'a pas changé ; le sacrifice eucharistique garde son immuable sainteté ; nos devoirs envers Dieu n'ont pas changé non plus. Comme alors nous ne devions aborder l'autel qu'après une préparation sérieuse, peut-être même dans un certain sens, nous y sommes tenus plus qu'alors. Aux premiers jours de notre sacerdoce, nous sortions à peine de la solitude ; la messe que nous allions célébrer était, si l'on peut dire, dans sa fraîche et majestueuse nouveauté. Depuis lors nous l'avons dite bien des fois ; et, nous le savons, la répétition des mêmes paroles, des mêmes rites, en émousse l'impression qui au début était si vive. Et puis, il a fallu entrer dans l'arène, affronter la lutte, s'exposer au tourbillon. Les âmes nous ont apporté leurs confidences, les affaires nous ont enlacés dans des liens qui sont parfois difficiles à rompre, de là souvent des préoccupations, des inquiétudes qui nous suivent à l'autel et assiègent notre esprit aux moments les plus redoutables, si nous ne faisons pas chaque matin un effort sérieux pour nous réveiller avant de monter à l'autel.

Proportionnons donc la préparation à l'excellence et à la valeur de l'acte à accomplir. Comment ne nous arrêterons-nous pas avant de monter à l'autel dans la réflexion laborieuse mais féconde de l'oraison pour nous pénétrer de l'incomparable importance de la messe que nous allons dire ? Comment ne nous laisserons-nous pas saisir jusqu'à l'étonnement et à la stupeur par cette vérité que, malgré notre indigence, notre impuissance et notre indignité, nous allons agir comme les délégués de l'Eglise et même du monde tout entier auprès de Dieu, traiter avec lui des plus graves affaires, des intérêts les plus précieux, des destinées éternelles de l'humanité rachetée ? Nous allons monter à l'autel pour rendre à Dieu l'hommage de l'adoration

de toutes les créatures, lui décerner la louange de reconnaissance que méritent les innombrables bienfaits dont il les comble sans cesse ; nous allons lui offrir les expiations que réclament tous les péchés du monde depuis qu'il existe ; faire monter vers lui les supplications les plus ardentes pour qu'il daigne accorder à tous les pécheurs qui courent vers leur perte éternelle, le pardon de leurs fautes, la délivrance de leurs chaînes, la grâce de persévérer dans le bien ; nous allons lui présenter les épreuves, les peines et les souffrances de tous les affligés et implorer pour eux le secours et la consolation ; pour chacun des fidèles sur la terre, nous allons demander la grâce et l'amitié de Dieu, l'accroissement de toutes les vertus, les biens spirituels et la part des biens temporels qui peuvent aider à leur salut.

Représentants de l'Eglise qui souffre, nous allons prier pour le soulagement et la délivrance des âmes qui se consomment dans les flammes terribles du purgatoire. Nous allons accomplir la plus noble fonction de notre sacerdoce, la médiation solennelle entre les hommes et la Majesté divine en la propre personne de Jésus-Christ et renouveler le sacrifice qu'il offrit sur le Calvaire.

Enfin nous allons produire ce miraculeux changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, merveille qui exige plus de puissance que la création des mondes et qui ne peut être faite, dit saint Thomas, que par Dieu même.

Nous n'aurons jamais la témérité de nous porter à l'accomplissement d'une telle œuvre sans recueillir toutes nos forces spirituelles, sans nous pénétrer de sa grandeur et de notre faiblesse, sans implorer longuement le secours divin pour en être moins indignes et moins incapables. Nous n'oserons jamais passer sans délai, comme sans transition morale, du lit à l'autel, l'âme engourdie et les yeux appesantis par la somnolence, ou de conversations plus ou moins longues, souvent inutiles et oiseuses, mais toujours contraires au recueillement ; nous craindrons de passer, sans la préparation apaisante de l'oraison, au divin et redoutable entretien avec Dieu où nos lèvres ont à prononcer les paroles les plus augustes qui soient sorties des lèvres du Verbe incarné, toutes tremblantes de religion et d'amour : "*Hoc est corpus meum.*"

Si donc nous voulons célébrer le saint sacrifice de chaque jour avec des dispositions convenables de cœur et d'esprit, en union avec les sentiments parfaits de Jésus-Christ dont nous sommes à l'autel les collaborateurs infiniment honorés, avec l'intelligence de l'œuvre immense que nous opérons pour la gloire de Dieu et le salut du monde, avec l'espoir fondé d'être les heureux bénéficiaires de ses fruits aussi précieux qu'abondants, adonnons-nous à l'oraison, sanctifions-nous par l'oraison, revenons sans cesse à la fidélité à l'oraison, afin que cette prière nous prépare, nous adapte et nous harmonise à la sublime prière du très saint sacrifice.

Si chaque matin, on n'a pas fait l'oraison, comment portera-t-on au saint autel ce recueillement profond, cette foi vive, ce cœur brûlant d'amour que demande un si auguste ministère ? Au lieu de ces dispositions, on n'y portera que froideur, négligence, distractions, pensées inutiles et tous les fantômes d'une imagination en désordre. Quelle différence entre un prêtre qui fait l'oraison et celui qui la néglige. L'un est tout respect, tout amour ; il goutte toutes les paroles que sa langue profère ; il apprécie toute la grandeur des fonctions qu'il remplit, tout en lui est pieux, exemplaire, également propre à toucher le cœur de Dieu et à édifier les fidèles, parce que le matin il a allumé le feu dans son cœur : "*in meditatione mea exardescet ignis.*" L'autre, au contraire, est distrait, et tandis que les anges brûlent d'amour et tremblent de respect autour de lui, il est insensible comme la pierre et il laisse couler sur une langue froide et languissante les plus sublimes paroles de la liturgie ou les expressions les plus embrasées du saint Roi-Propète ; il s'excuse et se tranquillise, appuyé sur la fragilité humaine, mais vaine excuse ; en négligeant et en faisant mal l'oraison, il pose la cause des distractions et froideurs qui lui arrivent ; par conséquent il en est responsable devant Dieu.

Ce n'est pas assez pour le prêtre d'avoir fait sa méditation ; il convient qu'avant de célébrer il se recueille toujours au moins quelques instants et considère bien ce qu'il va faire ; il doit laisser de côté toute autre pensée, oublier entièrement les choses auxquelles il s'est appliqué, mettre de côté toutes celles dont il

aura bientôt à s'occuper, pour ne penser qu'à la grande action qu'il va faire. S'il a une foi vive et une juste idée de la majesté de Dieu, le respect du divin mystère produira naturellement cet effet. Comme l'éclat du soleil dissipe les nuages et fait disparaître les étoiles, ainsi la vue du Sauveur prêt à descendre sur l'autel doit faire évanouir toute image profane et toute idée des créatures.

Il est dit dans l'Apocalypse qu'au lever du septième sceau, lorsqu'apparut à saint Jean l'autel d'or devant lequel Dieu a son trône, et que les anges firent fumer en présence de la Majesté divine l'encens de toutes les prières qui s'élèvent des cœurs des saints, le respect, le saisissement, l'admiration furent tels qu'il se fit dans le ciel un silence prolongé d'une demi heure : "*et factum est silencium in celo quasi media hora.*" (Apoc. VIII, 1)

N'est-ce pas l'effet que doit produire sur l'âme du prêtre la vue de l'autel où le Fils de Dieu va s'immoler par ses mains et offrir à son Père avec son corps et son sang les hommages, les adorations, les prières et la vie même de tous ses membres. "Je ne sais rien, dit saint Jean d'Avila qui soit plus capable de toucher un prêtre, de le faire rentrer en lui-même et de le pénétrer d'une profonde religion que cette prière : "Je vais consacrer le Fils de Dieu ; c'est un Dieu que je tiendrai tout à l'heure dans mes mains, que je recevrai sur mes lèvres, avec qui je m'entretiendrai cœur à cœur." "Ah ! s'écrie le Psalmiste, tout mon être s'anéantit devant votre grandeur ; toutes mes puissances intérieures et extérieures tremblent de respect et d'admiration en votre présence " (Ps 88).

Que si certains souvenirs ou certaines préoccupations cherchaient à troubler notre recueillement, il faudrait, suivant l'avis de saint Bernard, imiter l'exemple d'Abraham allant offrir au Seigneur sur le mont Moria le sacrifice de son fils en figure de l'Homme-Dieu que le Père Eternel devait immoler un jour pour la Rédemption du monde. Ses serviteurs l'avaient accompagné jusqu'au pied de la montagne sans connaître ses desseins ; mais, à ce moment, il les arrête, leur remet sa monture, et prenant avec lui les seules choses dont il a besoin : la hache, le glaive de l'immolation et le bois pour le bucher : "hâtez ici,

dit-il à ceux qui le suivaient et attendez en ce lieu ; laissez-nous monter jusqu'au sommet et offrir en paix notre sacrifice. Nous descendrons ensuite et nous vous reprendrons au retour. ”

Il faudrait dire aux soucis, aux préoccupations, aux idées terrestres qui voudraient nous suivre à l'autel : arrêtez-vous ici ; n'entrez pas dans le sanctuaire ; je ne vous retrouverai que trop tôt, dès que j'aurai terminé la grande action qu'il m'est donné d'accomplir. Nous ne devons prendre avec nous que nos pensées les plus saintes et nos affections les plus pures pour les offrir au Seigneur : “ *intentiones, cogitationes, affectiones et omnia interiora mea, venite, ascendamus ad montem ubi Dominus videt et videtur.* ” (Saint Bernard.)

“ Il faudrait, dit saint François de Sales, vider son cœur de toutes choses afin que Notre Seigneur le remplisse tout de lui-même. . . Il vient en nous, ce Bien-Aimé de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins de désirs, d'affections et de petites volontés ; ce n'est pas là ce qu'il cherche ; car il les veut trouver vides pour s'en rendre le Maître et le Gouverneur. Alors il accomplira de son côté la promesse qu'il a faite de nous transformer en lui, élevant notre bassesse jusqu'à nous unir à sa grandeur. ”

C'est ce que faisait ce grand saint. Aussi écrivait-il à sainte Jeanne de Chantal : “ Quand je me retourne vers l'autel pour commencer la messe, je perds de vue toutes les choses de la terre. ”

Au moment d'offrir le saint sacrifice, laissons toujours de côté toutes les pensées du monde ; songeons que nous allons appeler du ciel sur la terre le Verbe fait homme, pour nous entretenir familièrement avec lui, pour l'offrir de nouveau au Père Eternel et pour nous nourrir de sa chair sacrée.

Disons donc à Dieu : je veux vous offrir cet auguste sacrifice pour les fins qu'avait Jésus-Christ en l'instituant. Je veux l'offrir pour vous honorer infiniment par Jésus-Christ, au nom de l'Eglise et de toutes les créatures ; pour vous remercier de ce que vous avez été si libéral envers la Sainte Humanité du sauveur, envers l'auguste Mère de Dieu, envers tous vos saints et toutes les créatures. — Je veux l'offrir pour apaiser votre

justice irritée par le péché ; — je désire obtenir la conversion de tous les pécheurs, la rémission de tous les péchés et de toutes les peines dues aux péchés des hommes ; — je veux l'offrir pour obtenir l'augmentation de votre gloire dans tout l'univers, l'exaltation du nom adorable de Jésus, la propagation de la foi, la persévérance des justes, les secours spirituels ou autres dont toutes vos créatures ont besoin.

Disons-nous à nous-mêmes : je vais converser avec Jésus, je vais recevoir dans mon cœur Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attachait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient ; Celui qui disait et dit encore ; " venez tous à moi, O vous qui souffrez et je vous soulagerai " ; Celui qui, par son amour, pour moi a consenti aux humiliations eucharistiques ; Celui qui voila sa gloire pour me laisser auprès de Lui un accès plus facile ; Celui qui dans le ciel fait la joie, le bonheur, l'ivresse des saints.

Dites cela ; croyez-le énergiquement et vous brûlerez des plus vives flammes de la charité.

CHAPITRE CINQUIÈME

Noblesse du rite de cette haute fonction

Le prêtre a médité sur la responsabilité dont le charge l'Eglise, sur la mission qu'elle lui confie en l'envoyant à l'autel, sur les infinies perfections de celui à qui le ciel, la terre et le purgatoire vont présenter par lui les hommages de la louange et les supplications de la prière ; il est bien convaincu des conséquences que peut avoir une seule messe pour le monde entier et pour lui-même. Ainsi préparé, le cœur rempli des plus beaux sentiments et, selon l'expression de saint Bonaventure, devenu déjà tout divin, ne voyant et ne sentant que Dieu, il va offrir le saint sacrifice.

Revêtu du linge blanc qu'il vient de poser sur sa tête et qui représente le voile dont les soldats couvrirent la face de Jésus pendant qu'ils le frappaient ; de la longue tunique blanche, symbole du vêtement dont Hérode affubla le Seigneur, du cordon qui le ceint comme les liens qui attachèrent le corps adorable de Notre Divin Sauveur, du manipule qu'il porte à son bras comme les cordes qui attachèrent les mains du libérateur du monde, de la chasuble qui le couvre comme le vêtement de pourpre que les soldats jetèrent sur les épaules meurtries du Maître du ciel et de la terre, il va renouveler le sacrifice qui sauve le genre humain. C'est Moïse qui va sur la montagne s'entretenir avec Dieu comme un ami qui parle à son ami. Avec quel recueillement il s'avance alors vers l'autel ! Avec quelle gravité modeste il en monte les degrés ! On voit qu'il est sous l'action de l'Esprit Saint, qu'il lui a déjà dit : "*emitte lucem tuam*" et qu'il a été exaucé. Cette lumière d'en haut lui donnera l'intelligence de tout ce qu'il va dire, de tout ce qu'il va faire.

Avant de monter à l'autel, il a entendu le Souverain Prêtre

lui dire : O mon élu, ô mon bien-aimé en qui je demeure qui demeure en moi, monte à l'autel ; donnons satisfaction et gloire à mon Père ; pourvoyons au salut du monde ; l'Eglise de la terre attend le renouvellement des trésors de la grâce ; l'Eglise souffrante soupire après le soulagement et la délivrance ; l'Eglise du ciel appelle un accroissement de gloire et de joie. Servons efficacement tous ces intérêts. Rapproche-toi de moi dans une même pensée, unis-toi plus étroitement à moi dans un même amour ; n'ayons qu'un dessein ; faisons la même œuvre en disant ensemble les mêmes paroles toutes puissantes : *"Hoc est enim corpus meum ; hic est enim calix."*

Avant de monter à l'autel il a dit à Dieu : Père tout-puissant, je vais dire la sainte messe pour votre gloire, pour la joie des anges et des saints, pour la rémission de mes péchés, pour le soulagement des âmes du purgatoire, pour le bien spirituel et temporel de toute l'Eglise. Aidez-moi à bien célébrer, je vous en conjure, ô Jésus, Fils de Dieu ; vous qui êtes la vie, vivifiez-moi par votre grâce ; vous qui êtes la lumière, éclairez-moi ; vous qui êtes un feu ardent, enflammez-moi ; vous qui êtes la pureté, purifiez-moi.

Avant de monter à l'autel, il s'est dit : comme je suis pécheur. imparfait, tiède dans le service de Dieu, moi qui ose offrir la Victime adorable ! Quelle est la grandeur inestimable, quel est le prix de cet Agneau divin qui va reposer dans mes mains et dans mon cœur ! Quelle est la majesté incomparable du Très-Haut que je vais glorifier par l'immolation de ce sacrifice ! Quel est le nombre, quelle est la gravité des besoins de l'Eglise et de ses enfants, besoins auxquels il faut subvenir par le sacrifice eucharistique ! Ces pensées ont porté son âme à l'amour et à la dévotion.

Ces sentiments se manifestent par le respect, par la gravité avec laquelle il accomplit les cérémonies prescrites par l'Eglise. Tout dans ses actes et ses paroles est digne de l'Esprit Saint qui, par l'intermédiaire de l'Eglise, a réglé le rite extérieur de la messe.

A la cour des rois et des princes, il existe des codes de politesse qu'on ne violerait pas impunément. Il ne saurait être interdit

à l'Eglise qui reçoit les inspirations de l'Esprit Saint d'instituer un cérémonial appelé à régler nos rapports avec Dieu et à nous enseigner de quelle façon nous devons nous comporter à son service. Nous avons souci d'user toujours vis-à-vis des grands de la terre d'une correction parfaite, et dans nos rapports avec eux, de ne point commettre la moindre infraction aux règles de la bienséance. Combien plus soucieux nous devons être avec un Dieu si grand de nous conformer scrupuleusement aux règles que l'Eglise nous a tracées ? Quoi de plus important qu'une génuflexion par laquelle nous témoignons à Dieu de notre dépendance et lui rendons le culte de l'adoration ? Quoi de plus sublime que ces signes de croix que nous traçons sur l'hostie et sur le calice qui abritent la présence d'un Dieu ? Quoi de plus excellent que la prière qui monte vers Dieu au nom de toute l'Eglise ? Quoi de plus merveilleux que l'acte d'un homme qui touche de ses mains l'hostie dans laquelle un Dieu est présent, qui brise cette hostie et la change de place à son gré ? Celui qui accomplit de tels actes avec précipitation, d'une façon distraite, inconsiderée, donne bien lieu de craindre que la lumière de la foi ne soit pas chez lui voilée sous le nuage d'une légèreté coupable et d'une étourderie sans excuse.

Lorsqu'Esther entra chez Assuérus, " la reine, dit la Sainte Ecriture, chancela ; elle pâlit et s'affaissa dans les bras de sa servante " Et nous, en présence de Dieu, en présence du Roi des rois, nous ne fléchirions pas respectueusement le genoux, nous n'aurions pas l'ombre d'un sentiment de crainte ! Quelle perfection d'attention, quel sentiment de tristesse vraie, sincère, dans la prière que la reine adressait à Assuérus pour sauver le peuple juif : "*Mon Seigneur, qui êtes notre seul roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque vous êtes le seul qui puissiez me secourir.*" Et nous, quelle attention, quelle sincérité ne devons-nous pas apporter dans les prières où ce n'est pas seulement le salut temporel de tous les fidèles qui est en question mais aussi leur salut éternel ! Saint Jean Baptiste ne touchait pas le corps de Jésus ; il ne faisait que verser l'eau sur sa tête ; et cependant il s'arrêtait hésitant et, d'une voix tremblante, s'écriait : "*C'est moi qui dois être baptisé par vous et c'est vous*

qui venez à moi ! " N'est-ce pas aussi avec un saint tremblement, avec une respectueuse hésitation que nos mains devraient toucher l'Hostie qui contient le Christ lui-même ? Nous qui ne sommes que petitesse, nous nous approchons de la grandeur ; nous qui ne sommes que ténèbres, nous nous approchons de la lumière ; nous qui ne sommes que faiblesse, que péché, nous nous approchons de la puissance et de la sainteté ! Pauvres créatures, nous nous approchons d'un Dieu créateur !

L'Eglise nous fait une loi de cette exacte connaissance de nous-mêmes lorsqu'elle nous ordonne de dire avant la communion, non pas une fois, non deux fois, mais trois fois : *Seigneur je ne suis pas digne*, etc. Indignes de recevoir notre Dieu, nous le sommes vraiment trois fois ; notre indignité sous ce rapport est complète ; elle est absolue ; indignes parce que nous l'avons offensé et que nous avons violé sa loi sainte ; indignes parce que nous ne l'aimions jamais pleinement de tout notre cœur ; indignes parce que nous ne sommes que poussière, tandis que lui est un Dieu tout-puissant, un maître d'une sagesse infinie, un Rédempteur d'une sainteté consommée.

Nous nous approchons du Père commun des anges et des hommes, respectons un tel Père ; nous nous approchons du maître de tout ce qui existe, respectons un tel Maître ; nous nous approchons de celui que les Dominations adorent, devant qui les Puissances tremblent, devant qui les Séraphins si purs " *se voilent de leurs ailes, ne pouvant supporter l'éclat de sa face*, (Job IX, 24) traitons-le avec respect, recevons-le avec le repentir dans le cœur.

Célébrons donc toujours la messe avec la piété convenable ; faisons toujours les cérémonies d'une manière édifiante.

Donnons toujours le temps voulu à ce saint sacrifice. Se pourrait-il que le prêtre accomplît la plus sublime de ses fonctions avec précipitation, comme en courant, comme pour s'acquitter le plus promptement possible d'une obligation pénible et onéreuse ? Serait-il possible qu'il parût regretter le peu d'instant que cette fonction exige et laisser croire que sa principale préoccupation en montant à l'autel semble celle d'en descendre au plus tôt ?

Saint Alphonse de Liguori, dans ses écrits sur le saint sacrifice, affirme que ce défaut existait de son temps : " En voyant avec quelle attention ces prêtres disent parfois la messe, on pourrait bien leur faire le reproche que Clément d'Alexandrie adressait aux prêtres païens : qu'ils faisaient du ciel un théâtre et de Dieu le sujet de leur comédie." " Comme les cérémonies, ajoutait-il, expriment le respect, de même quand elles sont mal faites, elles sont une marque d'irrévérence qui, en matière grave, est un péché grave ".

Le Concile de Trente nous enseigne que c'est une faute grave de dire la messe avec trop de précipitation. " Les cérémonies de la messe, dit-il, ont été instituées par l'Eglise afin d'inspirer aux fidèles une haute idée de cet auguste sacrifice et toute la vénération qu'on doit avoir pour les sublimes mystères qu'il renferme. Mais ces cérémonies, quand on les précipite, n'inspire plus au peuple aucune vénération ; elles lui font plutôt perdre le respect que mérite un mystère aussi saint." Une messe célébrée avec dévotion inspire la dévotion à ceux qui y assistent ; au contraire, une messe célébrée sans dévotion fait perdre la dévotion aux assistants.

Si les fidèles voient le prêtre s'avancer bruyamment et à pas pressés vers le sanctuaire, monter avec rapidité les marches de l'autel, arpenter à grands pas les gradins supérieurs, regarder à droite et à gauche, prononcer les prières avec une telle précipitation qu'ils ne peuvent savoir où il en est ni comment il est arrivé si vite, fléchir le genou et le relever avec une telle hâte qu'il semble craindre d'être surpris dans une attitude d'adoration et de prière, se tourner vers le peuple, lever et mouvoir les bras, bénir les fidèles ou leur donner la Sainte Hostie avec des mouvements si prompts ou si brusques qu'on a peine à lui supposer une pensée de foi ou un sentiment de dévotion, comment ces fidèles ne se diraient-ils pas à cette vue : qu'est-ce donc qui le préoccupe ou qui le presse à ce point ? A-t-il à faire quelque chose de meilleur que ce qu'il fait ?

Saint Jean d'Avila assistait un jour à une de ces messes dites avec trop de précipitation. Il fut pénétré d'une si vive douleur que, ne pouvant souffrir ces irrévérences, il se leva de sa place

et, s'approchant doucement de l'autel, comme pour y arranger quelque chose, il se tourna vers le célébrant et lui dit : d'une voix basse : " Ne traitez pas si mal Celui qui est entre vos mains, il ne le mérite pas. "

Quand à la messe nous sommes en rapport direct avec la Majesté divine, quand nous l'approchons d'aussi près que les anges, que nous prononçons des lèvres les prières les plus touchantes ; quand le Sauveur multiplie les prodiges pour descendre jusqu'à nous, qu'il renverse toutes les lois pour se mettre entre nos mains pour se faire notre victime et notre aliment, nous devons lui témoigner nos plus grands égards pour sa grandeur, notre vive gratitude pour son amour.

" Jamais je n'oublierai la messe du Père Lacordaire, dit un religieux qui l'avait vu souvent à l'autel. Il la disait chaque jour comme au lendemain de son ordination. Dès son arrivée à l'autel, il semblait n'être plus de ce monde et appartenir à Dieu sans partage. Quelle lenteur mesurée par le tact du respect ! Quelle lecture simple, intelligente pénétrée des Epîtres, de l'Evangile, du Credo ! Quel recueillement au Sanctus ! Rien d'affecté, rien de négligé, rien de trop hâté. La routine, dans une action qu'il renouvelait tous les jours, n'eut jamais prise sur lui ". C'est que le Père Lacordaire fut avant tout un véritable religieux, un prêtre de foi, de prière, de recueillement.

Personne ne fut plus admirable que saint François de Sales à l'autel toujours parfaitement recueilli, il prononçait, dit sainte Jeanne de Chantal, toutes les paroles de la messe d'une voix grave, douce, posée, sans jamais se presser, quelque affaire qu'il eut. Il sortait de la sacristie tout enflammé d'amour s'approchait de l'autel, commençait, poursuivait et achevait le saint sacrifice avec tant d'auguste et humble majesté jusqu'aux moindres cérémonies, avec une si intime attention, avec une si profonde soumission intérieure, avec une si sublime, sérieuse et modeste gravité avec une si naïve, pieuse et vénérable sérénité, tranquillité, douceur en tous ses gestes, mouvements et actions, avec tant de zèle, ferveur d'esprit et de corps, qu'on voyait rejaillir au visage et en tout ce Bienheureux une je ne

sais quelle splendeur toute singulière qu'il ressemblait plus à un séraphin céleste qu'à un homme terrestre, il semblait que tout son cœur était près de sortir par sa bouche lors même qu'il ne disait mot. "

Le grand saint disait lui-même : " Jamais je ne me presse. La précipitation étouffe la dévotion. Assez tôt, si assez bien. "

Avec quel soin le Bienheureux Perboire se préparait à dire la messe. Chaque matin il disait à Dieu : " Voici, O mon Divin Sauveur, que malgré mon indignité, je vais vous offrir à l'autel et vous donner dans votre sacrement une existence nouvelle. Par votre bonté et votre miséricorde, je vous prie et vous conjure d'opérer en moi une merveille qui réponde à celle que j'opérerai en vous. Tandis que je dirai : ceci est mon corps, et que, en vertu du pouvoir que vous m'avez donné, le pain sera changé en votre chair adorable, faites que je sois moi-même changé et transformé en vous. . . Détruisez en moi par votre toute-puissance tout ce qui n'est pas de vous. Faites que je vive plus qu'en vous et pour vous et que je puisse dire avec vérité comme l'apôtre : " *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* " "

On conçoit avec quelle piété un prêtre si fervent disait la sainte messe et aussi comme il exhortait ceux qu'il dirigeait à bien offrir le saint sacrifice.

" Efforcez-vous, disait-il, d'avoir toujours l'idée la plus haute des divins mystères. Figurez-vous, en allant à l'autel, que vous êtes le seul prêtre sur la terre, chargé d'intercéder pour tous vos frères et que, de tous côtés, ceux qui sont intéressés à cette grande action accourent pour vous prier de recommander à Dieu leurs suppliques ; pensez que ces suppliques sont en si grand nombre qu'elles s'élèvent de la terre jusqu'au ciel. Ce sont des milliers de justes qui demandent des milliers de grâces. C'est un plus grand nombre de pécheurs de tout âge, de toute condition, de tout pays. Ce sont les anges même et les saints du ciel, les anges gardiens et surtout les saints patrons qui sollicitent en faveur de ceux dont ils sont les protecteurs. Ajoutez à ces recommandations les gémissements lamentables de tant de défunts qui, retenus en purgatoire, s'attendent à recueillir

quelque avantage de votre sacrifice. Quelle impression de telles pensées ne doivent-elles pas faire sur votre cœur ! Est-il possible que vous vous laissiez aller à la négligence à la distraction quand vous pensez que, par une messe dite, vous pouvez contribuer au bien spirituel de tant d'âmes et leur obtenir des grâces précieuses. ”

S'entretenant avec un ecclésiastique qui avait sa confiance, le saint curé d'Ars s'écria : “ Pour dire la messe, il faudrait être un séraphin ”. Et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il reprit, après un moment de silence : “ Ah ! voyez-vous, mon ami, je le porte à droite, il reste à droite ; je le porte à gauche, il reste à gauche. . . Si on savait ce que c'est que la messe, on mourrait. On ne comprendra le bonheur de dire la messe que dans le ciel. . . Mon ami, la cause du relâchement du prêtre, c'est qu'on ne fait pas assez d'attention à la messe. Hélas ! mon Dieu, qu'un prêtre est à plaindre qui fait cela comme une chose ordinaire ! ”

Qu'une foi vive nous accompagne toujours à l'autel ; elle tiendra nos yeux tellement ouverts au monde surnaturel que le monde terrestre et visible disparaîtra à nos regards. La grandeur et la sainteté de Dieu à qui nous nous adressons, la dignité de la victime dont nous lui faisons l'offrande, la multitude des esprits célestes attentifs à notre sacrifice, la gravité des intérêts dont nous sommes chargés, l'importance infinie des grâces que nous sollicitons, voilà de quoi nous serons frappés et qui absorbera toute notre attention. Le recueillement de notre âme se peindra sur notre visage et sur tout notre extérieur. On ne pourra nous regarder sans constater que notre esprit est au ciel et que nous n'avons d'intelligence, d'activité et de vie que pour Dieu. On dira de nous comme de Moïse : “ *invisibilem tanquam videns sustinuit.* ” Nous n'aurons pas besoin de fermer les yeux ou de détourner les regards pour éviter les distractions ; elles ne se présenteront même pas à notre pensée. Nous ne serons troublés par aucune impression, si forte ou si inattendue qu'elle soit. C'est ce qu'éprouvait saint François de Sales. “ Une fois à l'autel, disait-il, j'y suis tout entier ; rien ne me distrait ; je perds de vue toutes les choses du monde ”. Ce

qui l'occupait était trop grand et trop sublime pour qu'il fit attention à des objets si futiles.

Durant la messe, on doit faire des efforts pour ne prononcer aucune parole sans y appliquer son esprit, sans se pénétrer des pensées et des sentiments qu'elle exprime ; on doit s'appliquer à réciter toutes les prières avec attention et piété, de manière qu'elles sortent de nos lèvres non comme des formules officielles et des paroles de commande, mais comme autant d'aspirations naturelles et spontanées. C'est la pratique que l'Eglise suggère quand elle nous fait dire : *Oremus, sursum corda*. C'est aussi ce que conseillent les maîtres les plus sages et les plus expérimentés. Plusieurs recommandent même de lire des yeux dans le missel toutes les paroles qu'on prononce. Ils voient dans cette observance un secours de plus pour soutenir l'attention et une précaution pour ne pas tomber dans l'embarras où l'on se trouverait si, après une distraction un peu longue, on restait indécis sur les prières qu'on a dites et sur celles qui restent à dire.

Rien n'inspire aux fidèles plus de vénération pour l'auguste sacrifice que la vue d'un prêtre anéanti à l'autel devant la Majesté divine et s'appliquant de toute son âme à lui témoigner sa religion et son amour. Ce spectacle est pour eux la plus efficace des prédications. A cette vue, ils se recueillent, ils s'agenouillent, ils prient ; ils se disent comme Jacob à Bethel : " Le Seigneur est vraiment ici ; c'est la maison de Dieu et la porte du ciel." (Gen. 28).

Mais que l'impression est différente si le prêtre ne paraît être à l'autel que de corps, ne prier que des lèvres, si ses mains, si ses bras, si ses yeux, au lieu d'obéir aux inspirations de son cœur ne semblent que céder à la routine ou accomplir un mouvement convenu. Au lieu de prier Dieu avec lui, on se laissera aller comme lui à des idées de tout genre et chacun trouvera dans la négligence dont il est témoin une excuse à son indévotion personnelle.

Le meilleur moyen de dire la sainte messe avec toute la piété voulue, c'est d'avoir tout présent à l'esprit que la messe c'est la *Passion de Notre-Seigneur renouvelée*. Les sentiments qui

doivent nous animer à la messe, ce sont ceux que nous aurions eus au pied de la croix si nous avions assisté au drame sanglant, ceux qu'y portèrent saint Jean, l'apôtre de l'amour, sainte Madeleine, la pécheresse repentante. Ah ! pendant qu'autour d'eux les uns blasphémaient, branlaient la tête et se moquaient du Sauveur, que d'autres restaient indifférents, se tenaient à distance, se contentant de regarder sans prendre part au sacrifice, les groupes des amis, des fidèles, des convertis et, parmi eux, Marie, saint Jean, Madeleine et le bon larron, le centurion romain qui se frappait la poitrine, étaient là debout au pied de la croix, *stabant justa crucem*, suivant du regard la scène qui se déroulait sous leurs yeux et en ressentant le contre-coup au plus profond de leur cœur.

L'amour, le repentir, ces dispositions qu'ils personnifiaient, nous avons à les porter à l'autel ; les sentiments qu'ils éprouvaient sur le Calvaire, la compassion, la contrition, l'abandon à la sainte providence, la foi, l'espérance, la charité, nous les devons éprouver à l'autel.

Ah ! si nous avions été les témoins de l'agonie de notre bon Sauveur, si nous avions vu sa tête douloureuse penchée, son regard voilé par le sang et les larmes, ses membres meurtris, son côté percé par la lance du soldat, nous aurions été saisis par une respectueuse douleur en présence de ce Dieu mourant pour nous. Eh bien ! à l'autel, ce spectacle nous est offert. L'impression qu'il nous produira, si nous le considérons avec foi et avec amour, sera celle d'une profonde et respectueuse compassion, d'une vive et pénétrante émotion ; notre cœur sera embrasé d'amour, de repentir, de reconnaissance.

Quel bien produira sur nous la sainte messe que nous célébrons, si nous savons y voir la réitération de la Passion de Notre Sauveur. " Si le prêtre qui dit la messe, dit le Concile de Trente, si le peuple qui l'entend, ont présents à leur souvenir la Passion et la mort douloureuse du Sauveur, leurs prières seront infailliblement exaucées. "

Et l'Imitation de Jésus-Christ nous dit : " Lorsque vous célébrez le divin sacrifice, il doit vous paraître aussi grand, aussi digne d'amour que si, ce jour là même, Jésus-Christ.

descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme, ou que, suspendu à la croix, il souffrit et mourut pour le salut des hommes.

Que l'amour de Jésus sur l'autel appelle notre amour, mais que sa Majesté crée en nous la crainte et le respect. Sous l'empire de ce terrible sentiment d'amour, de crainte, de respect, nous traiterons dignement les divins mystères et nous recueillerons tout le fruit attaché à l'oblation d'un sacrifice si efficace. Jésus-Christ nous dévoilera dans une vision secrète, intime, mystérieuse, non point l'éclat de sa face et de ses vêtements, mais les richesses de son cœur, et l'autel sera pour nous la vraie montagne de la Transfiguration, le Thabor ou le parvis du ciel.

DEUXIÈME PARTIE : LA SAINTE MESSE

CHAPITRE PREMIER

Préparation au Sacrifice

Le prêtre est au pied de l'autel. Pour accomplir les augustes mystères ; fidèle au précepte de l'Apôtre, il s'est jugé sévèrement lui-même. Comme il s'est lavé les mains pour les rendre sans tâches, il a discuté sa conscience pour la rendre sans souillure ; ses fautes, s'il en avait, ont disparu consumées par les flammes d'un repentir mêlé d'amour ou effacées par les eaux de la pénitence tout récemment encore épanchées sur son âme. A l'intégrité du cœur, il joint et l'ardeur d'une piété céleste et le calme du recueillement le plus profond et le religieux tremblement de la foi la plus vive ; en un mot, il a réuni tout ce qu'il a pu de dispositions saintes et pris les précautions les plus attentives pour que, dans le sacrifice qu'il s'apprête à consommer, rien dans le pontife ne soit trop indigne de la victime et ne s'oppose à ce que le sang de l'Agneau divin jaillisse avec honneur sur le ministre qui doit l'immoler.

Il a dit à Dieu : " O mon Dieu, je veux vous offrir cet auguste sacrifice pour les fins qu'avait Jésus-Christ en l'instituant. Je veux l'offrir pour vous honorer infiniment par Jésus-Christ au nom de l'Eglise et de toutes les créatures, pour vous remercier de ce que vous avez été si libéral envers la sainte humanité du Sauveur, envers l'auguste Mère de Dieu, envers tous les saints et toutes les créatures. Je veux l'offrir pour apaiser votre justice irritée par le péché. Je désire obtenir la conversion de tous les pécheurs, la rémission de tous les péchés et de toutes les peines dues aux péchés des hommes. Je veux l'offrir pour obtenir l'augmentation de votre gloire dans tout l'univers

l'exaltation du nom adorable de Jésus, la propagation de la foi, la persévérance des justes, les secours spirituels et autres dont toutes vos créatures ont besoin."

Quelle belle prière disait saint Thomas d'Aquin avant de monter à l'autel ! " Dieu tout-puissant et souverainement bon, disait-il, je viens près de vous pour recueillir les grâces dont j'ai besoin, par la vertu de votre divin sacrement et de votre auguste sacrifice ; je viens comme un malade vers son médecin, comme un pécheur à la source de la miséricorde, comme un aveugle au foyer de la lumière, comme un indigent au riche possesseur du ciel et de la terre. Répandez sur moi, ô mon Dieu, les dons de votre munificence, guérissez mes infirmités, lavez mes plaies, dissipez mes ténèbres, enrichissez ma pauvreté. Je le demande également pour mes frères, pour mes amis, pour mes ennemis, afin que, purifiés et sanctifiés, notre vie, semblable à celle de votre Divin Fils, vous rende désormais un hommage parfait d'adoration et d'action de grâces, qu'elle nous mérite le pardon de nos fautes et la grâce insigne du salut éternel."

Après avoir fait la génuflexion qui est un acte extérieur d'adoration, le prêtre fait le signe de la croix. Ce signe est admirablement placé d'abord parce que c'est par lui qu'il convient de commencer toute action chrétienne, ensuite parce que la messe est la continuation du sacrifice du Calvaire. " Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ", dit en même temps le prêtre. Il exprime par ces paroles qu'il va célébrer la sainte messe *au nom* c'est-à-dire, avec toute la puissance et le secours des trois personnes de la Sainte Trinité et, en même temps, pour leur gloire ; il va offrir ce sacrifice au nom du Père qui a donné son Fils pour être sacrifié — au nom du Fils qui s'est livré lui-même comme victime — au nom du Saint Esprit qui a déterminé le Sauveur à instituer l'Eucharistie et à mourir sur la croix. Au nom de la Sainte Trinité, il approche de l'autel, plus grand que les prophètes de l'ancienne loi entrant dans le Saint des saints, grand comme Jésus même allant au Calvaire ou pénétrant au ciel.

Le prêtre dit : "*Introibo ad altare Dei* ", j'irai à la montagne du Seigneur. Ces paroles expriment les sentiments dont son

âme est pénétrée. Il se sent puissamment attiré vers l'autel, il aspire à y monter pour y remplir ses fonctions sublimes ; il désire s'approcher de Dieu, s'unir à Celui qui va renouveler dans son âme la joyeuse vigueur de sa jeunesse spirituelle : "*ad Deum qui latificat juventutem meam.*"

Puis le prêtre récite le psaume : "*Judica me, Deus, Jugez-moi, ô Dieu,*" composé par David fuyant la persécution de Saül et obligé de vivre en exil, mais s'animant par l'espérance de revenir un jour à Jérusalem et de pouvoir y offrir des sacrifices au Seigneur. C'est le souvenir d'un exilé désireux de revoir la sainte montagne de Sion avec son tabernacle.

Deux sentiments principaux dominant dans ce psaume : a) le sentiment de crainte. Saisi d'effroi par le redoutable sacrifice qu'il va offrir, le prêtre se soumet humblement au jugement de Dieu ; il le supplie, Lui qui scrute les plus intimes replis des âmes, de le juger miséricordieusement en lui inspirant les sentiments de contrition qui purifieront son âme. "*Jugez-moi, mon Dieu, Judica me, Deus ;* je suis devant vous comme un coupable qui attend sa sentence ; cependant, ajoute-t-il, discernez-moi de la nation qui n'est pas sainte, *discerne causam meam de gente non sancta*, en considérant que je vous appartiens par la foi par le baptême et l'honneur que vous m'avez fait de m'associer à votre sacerdoce. b) Sentiment de confiance *spera in Deo*, espère en Dieu et en sa miséricorde ; par conséquent pas de raison d'être inquiet et de dire : *quare tristes es* pourquoi es-tu triste, ô mon âme ?

L'accent dominant du psaume est celui de l'allégresse et du bonheur en Dieu. A la fin, l'assurance du salut, la foi et l'espoir l'emportent sur la tristesse et le prêtre récite comme en triomphe le *Gloria Patri*, "*Gloire au Père*" il est la source d'où procèdent tous les biens que j'attends du Saint Sacrifice : "*Gloire au Fils*". Il me les a-mérités par sa Passion et il va s'immoler de nouveau pour que je les obtienne. "*Gloire au Saint-Esprit*". Il est mon Hôte divin, c'est lui qui excite en moi ces sentiments de désir et de confiance.

Et cette confiance, le prêtre dit alors où il va la puiser : "*Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la*

terre : *adjutorium nostrum in nomine Domini qui fecit cælum et terram* ; il la puise en Dieu qui est sa force : *tu es fortitudo mea*. Il fait le signe de la croix pour témoigner sa confiance dans les mérites du Sauveur crucifié.

Moïse eut un frémissement lorsque, appelé à gravir le mont Horel, qualifié de " mont de Dieu ", la Divinité se manifesta à lui au milieu d'un buisson ardent. Dans son ascension le célébrant éprouve quelque chose de cette impression sainte.

Il a mis sa confiance en Dieu : *adjutorium nostrum in nomine Domini*. Mais monter à l'autel, à l'autel où Dieu habite, où s'accomplit un prodige céleste et se trouver face à face avec le Seigneur, quelle entrevue ! Le sentiment de sa misère le pénètre à la pensée de ce qu'il est et de ce qu'il devrait être en un tel lieu et pour une telle action. Il se rappelle que le premier sacrifice qu'il faut offrir à Dieu est celui d'un cœur contrit et humilié et il fait une confession générale et publique de ses fautes. S'inclinant profondément, comme Notre Seigneur au jardin de Gethsémani lorsqu'il se vit chargé des péchés des hommes, il récite le *Confiteor* ; il se présente à Dieu comme un coupable ; car il est le porte-voix des fidèles.

Il dit : "*Confiteor Deo omnipotenti, je me confesse à Dieu tout puissant, à celui qui a créé mon âme et qui seul peut la purifier, à celui qui a donné sa vie pour expier mes fautes et qui sera mon juge.*"

A la *Bienheureuse Marie toujours Vierge*, la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, notre médiatrice, notre avocate, notre espérance ; celle qui implore pour nous la pitié de Dieu auprès du trône de grâce de son Fils, celle qui accorde le salut à ses serviteurs.

A *saint Michel Archange*, le chef de la Légion céleste, le protecteur de l'Eglise comme il le fut autrefois du peuple de Dieu.

A *saint Jean Baptiste*, qui a été sanctifié dès le sein de sa mère, qui prêcha l'Evangile pour la rémission des péchés et prépara la voie à Celui qui tout à l'heure va venir sur l'autel.

Aux *saints Apôtres Pierre et Paul*, à saint Pierre, à celui qui est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, qui est revêtu de la

dignité suprême, du pouvoir de paître les brebis et les agneaux du Seigneur, de leur ouvrir les fontaines sacrées ; à saint Paul qui fut l'instrument choisi par Jésus-Christ pour répandre l'Evangile, instruire les peuples et être l'idéal de l'apostolat dans ses actions et ses souffrances. Il faut les unir dans la prière ; ils sont inséparables ; ils sont inséparables après la mort comme ils le furent pendant leur vie.

A tous les saints, à ces amis qui brûlent dans le paradis d'une charité si pure, à ces amis qui se réjouissent au ciel quand un pécheur fait pénitence et cherche à se faire pardonner par Dieu.

Et à vous, mes frères, qui m'êtes témoins que je n'oublie rien pour obtenir une entière pureté.

Que j'ai grandement péché par pensées, par paroles et par actions. C'est-à-dire, des trois manières qu'on peut offenser Dieu. Il n'entre pas dans le détail de ses transgressions, parce que ce n'est pas une confession sacramentelle, mais par trois fois, il se frappe la poitrine, en disant : *c'est par ma faute, c'est par ma faute, c'est par ma très grande faute.* Que d'humilité dans ce *mea culpa* trois fois répété ! Le célébrant semble dire en se frappant ainsi la poitrine que dans la contrition où il est de ses péchés, il voudrait comme briser son cœur, afin que Dieu en fit un nouveau capable de mieux lui plaire.

Il fait l'aveu de ses offenses non seulement devant Dieu, mais encore devant les anges, les saints, les fidèles afin de les déterminer à unir leurs voix dans une intercession commune pour lui.

Après avoir fait sa confession, le prêtre conjure la Sainte Vierge, les Saints et tous ses frères les fidèles, de prier pour lui et de lui obtenir miséricorde. Ceux-ci par l'organe du servant demandent grâce à Dieu pour lui en disant : "*Misereatur tui, Que le Dieu tout puissant ait pitié de vous et que, vous ayant pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle*". *Amen, Ainsi-soit-il,* dit le prêtre.

Les fidèles à leur tour font la même confession et le prêtre fait pour eux la même prière qu'ils ont faite pour lui, en disant aussi le *Misereatur* ; puis il appelle sur son peuple et sur lui-même la miséricorde et le pardon du ciel, en disant : "*Indul-*

gentiam, Que le Seigneur tout puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution, la rémission de nos péchés. Ainsi soit-il."

Les brebis ont prié pour leur pasteur ; le pasteur a prié pour les brebis. Aussi ils disent à Dieu avec confiance : "*Seigneur vous vous tournerez vers nous et vous nous donnerez la vie ; Deus, tu conversus, vivificabis nos et plebs tua lætabitur in te. Montres-nous, Seigneur, votre miséricorde ; donnez-nous votre salut ; écoutez notre prière et que nos cris s'élèvent jusqu'à vous. Ostende nobis misericordiam tuam et salutare da nobis ; Domine, exaudi orationem meam et clamor meus ad veniat.*"

Le prêtre alors va se séparer du peuple, comme autrefois Moïse pour gravir la montagne sainte, pour monter à l'autel en qualité de sacrificateur.

Avant de quitter les fidèles, il leur adresse un salut, un souhait aimable et gracieux qui reviendra sept fois dans le courant de la messe : *Dominus vobiscum*, que le Seigneur soit avec vous, leur dit-il. Et les fidèles lui répondent : "*Et avec votre esprit, et cum spiritu tuo*". Pourrait-il leur souhaiter quelque chose de mieux ? Là où le Seigneur se trouve, il est avec sa vérité, sa grâce, son amour et sa miséricorde. En souhaitant que le Seigneur soit avec les fidèles, le prêtre ne peut pas ne pas éprouver le désir de recevoir le Seigneur, son Créateur, son Rédempteur, son sacrificateur, le Souverain bien, le Saint des saints.

Quand le prêtre monte à l'autel, il le sait, Dieu veut que son cœur soit à Lui tout entier, qu'il n'y ait aucune souillure dans son âme : "*Omnis qui habuerit maculam, non accedet offerre hostias Domino Deo suo*," disait-il à la tribu de Lévi. Pourquoi exigeait-il si rigoureusement des sacrificateurs de la loi ancienne l'exemption de toute souillure légale ? N'était-ce pas surtout pour enseigner aux prêtres de la loi nouvelle quelle doit être la pureté de leur vie et avec quels soins ils doivent tenir leur âme exempte des taches les plus légères ?

Aussi le prêtre continue-t-il à demander à Dieu une grande pureté de cœur qui le rende digne des fonctions qu'il a à remplir. "*Eloignez de nous, nous vous en prions, Seigneur, nos iniquités, afin que nous méritions d'entrer dans le Saint des saints*

avec une âme pure, par le Christ notre Seigneur. *Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire, per Christum Dominum nostrum.* ”

Et pour obtenir une complète purification, le célébrant a recours aux mérites des saints. Ils ont tant souffert ! Dieu devra user d'indulgence pour lui, en considération de tout ce qu'ils ont enduré pour sa gloire. Il s'incline profondément comme un suppliant ; il baise l'autel qui est la représentation de Jésus-Christ ; il aspire, pour ainsi dire, le Seigneur afin de le communiquer aux fidèles ; il baise l'autel à l'endroit où se trouvent les reliques des martyrs dont il implore la protection en disant : “ *Nous vous prions Seigneur, par les mérites de vos saints dont les reliques sont ici, et de tous les saints, qu'il vous plaise de nous pardonner tous nos péchés. Oramus Te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquæ hic sunt et omnium sanctorum ut indulgere digneris omnia peccata nostra. Amen.* ”

CHAPITRE DEUXIÈME

Messe des Catéchumènes

Le prêtre va alors réciter l'*Introit* qui exprime ordinairement et avec un étonnant relief l'objet et le but de la fête, le trait saillant du saint. Il fait naturellement penser aux cris et aux soupirs des anciens patriarches qui attendaient la venue du Messie. Nous sommes plus heureux que les justes de l'ancienne loi ; à chaque messe le Messie descend pour nous sur l'autel et il renouvelle le sacrifice qui nous a rachetés.

On donne le nom d'*Introit* à cette prière parce qu'elle est le commencement, le début, l'ouverture des prières proprement dites de la messe dont le psaume *Judica*, le *confiteor* et l'*aufer a nobis* ne sont en quelque sorte que la préface.

Avant de dire le *Gloria in excelsis* qui est le chant sublime du triomphe et de la Rédemption, le célébrant dit le *Kyrie*, la prière la plus expressive et la plus touchante ; neuf fois, il expose sa misère, neuf fois il fait encore appel à la miséricorde infinie du Très Haut, neuf fois il fait monter au ciel ce cri de détresse et de souffrances : *Ayez pitié de nous*. On peut reconnaître dans cette répétition le langage d'un cœur qui désire vivement et qui espère ce qu'il désire.

Ayez pitié de nous. L'aveugle criait ces mots de toutes ses forces au bord du chemin de Jéricho où passait Jésus, Fils de David. Les dix lépreux les répétaient aussi pour implorer la bonté du Sauveur. La chananéenne s'en servait pour obtenir la guérison de sa fille. Il n'y a pas de supplication qui aille plus sûrement au cœur de Celui qui met la miséricorde au premier rang de ses attributs : *cujus proprium est misereri semper*

et parcere, il n'en est pas de plus brève, ni qui traduise plus vivement la véhémence de nos désirs et notre absolue dépendance devant Dieu.

Kyrie eleison, ayez pitié de nous, dit trois fois le célébrant à Dieu le Père ; vous êtes notre Créateur ; ayez pitié de l'ouvrage de vos mains. Vous êtes notre providence, veillez sur nos personnes et sur nos biens. Vous êtes le rémunérateur des bonnes et des mauvaises œuvres, ne nous condamnez pas pour nos péchés.

Christe eleison, ayez pitié de nous, dit-il trois fois à Dieu le Fils. Vous nous avez rachetés sur la croix, ne laissez pas périr ceux qui vous ont coûté le tout sang de vos veines. Vous continuez d'être notre prêtre à l'autel et vous voulez nous y associer, n'ayez pas égard à notre indignité.

Kyrie eleison, ayez pitié de nous, dit-il au Saint Esprit. Vous êtes notre sanctificateur ; consommez dans notre âme tout ce qui en dépare la sainteté ; vous êtes la lumière, dissipez les ténèbres de notre esprit ; vous êtes notre force, venez au service de notre faiblesse.

Aussi longtemps que nous serons dans cette vallée de larmes il n'est pas pour nous de prière plus nécessaire et plus naturelle que le *Kyrie eleison*, ce cri du cœur, cette demande de pardon au Dieu trois fois saint, plein de tendresse et rempli de miséricorde.

Cette formule : " ayez pitié de nous, Seigneur ", est très fréquente dans la Sainte Ecriture ; elle doit être pour nous comme de ces simples mais ardentes prières qui comme des flèches montent droit au cœur du Très Haut.

Cette prière est aussi une excellente introduction au *Gloria* qui la suit. La pensée de la générosité de Dieu à notre égard nous excite à lui exprimer notre reconnaissance, à bénir son saint nom, à faire éclater notre joie par le beau cantique dont les premiers mots appartiennent aux célestes concerts.

Jésus va renouveler à l'autel l'immolation du Calvaire. Ah ! Dieu si beau, si grand et infiniment au-dessus de nous ; on ne peut plus dire qu'il est au-dessus de toute louange, *major omni laude*. Il n'est pas au-dessus de l'hommage qui va monter vers

lui du fond d'un calice plein du sang de Jésus. Cet hommage est celui d'un Dieu qui s'adresse à son égal.

Le prêtre a donc raison, au commencement de la messe, de dire : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Oui, cet autel, c'est de la gloire ; ce calice, c'est de la gloire pour Dieu ; mais c'est aussi de la paix pour la terre. *O Salutaris Hostia.*

Ce chant de louange à Dieu a retenti dans les airs au-dessus de l'étable de Bethléem. Cette bonne nouvelle que les ministres célestes annonçaient aux hommes, pendant que, sur la paille de la crèche vagissait l'Enfant-Dieu qui venait pacifier par son sang tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre (Col. 1, 23), le prêtre, ambassadeur de Dieu le redit aux hommes après les supplications du *Kyrie*.

Laudamus Te, nous vous louons, nous proclamons à haute voix votre puissance et votre majesté sans limites, votre miséricorde éternelle, votre incommensurable sainteté.

Benedicimus Te, nous vous bénissons, vous qui êtes la source de tous les biens et de toutes les grâces que nous recevons du ciel. Nous vous présentons l'action de grâces qui vous est due pour vos bienfaits.

Adoramus Te, nous vous adorons avec les esprits bienheureux dont nous empruntons le langage et bientôt nous vous adorons avec votre Divin Fils incarné et sacrifié, votre seul digne adorateur.

Glorificamus Te, nous vous glorifions et nous désirons procurer à tout prix votre gloire.

Aussi *nous vous rendons grâces, gratias agimus tibi,* nous vous remercions surtout de nous avoir donné votre Divin Fils, puisque en lui et par lui vous nous donné tous les biens.

Et vous, ô Seigneur, qui êtes assis à la droite du Père, qui *sedes ad dexteram Patris*, vos grandeurs ne vous font pas oublier votre bonté compatissante, vous pensez à nous au milieu de vos splendeurs et votre infinie béatitude ne vous rend pas insensible à nos misères. Aussi nous vous supplions d'avoir pitié de nous, vous qui êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très Haut avec le Saint Esprit dans la gloire de Dieu le Père. *Suscipe*

deprecationem nostram, Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jezu Chryste, cum Spiritu sancto, in gloria Dei Patris.

Qu'il est beau ce cantique des anges dans sa noble simplicité ! Tout y respire la joie, l'admiration, l'espérance et le plus ardent amour. Ces dernières paroles principalement : *Tu solus Sanctus, Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus, Jezu Chryste*, ne semblent-elles pas sortir de la bouche du prêtre comme les étincelles du feu divin dont son cœur est embrasé ?

La prière suit naturellement la louange. Après avoir ainsi offert à Dieu le tribut de nos hommages, nous l'avons disposé à bien accueillir nos demandes. Aussi nous les lui présentons. *Prions, oremus* dit le prêtre aux assistants ; c'est à lui, en sa qualité de médiateur d'exprimer les vœux des fidèles et de les présenter au Seigneur ; il recueille en quelque sorte leurs désirs, leurs demandes, et les dépose devant la face de Dieu, au pied du trône de l'Eternelle miséricorde. C'est pour cela que cette prière de la messe s'appelle *collecte, vota populi colligit*.

Cette oraison, placée avant l'épître, renferme les demandes les plus importantes, comme la somme et la quintessence de tout ce que nous désirons obtenir de Dieu à l'occasion de la fête qui est célébrée en ce jour.

Et ces grâces, nous les demandons à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. C'est pourquoi cette prière de la messe se termine toujours ainsi : "*Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui avec vous vit et règne dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.*" Cette fin des collectes est une louange admirable de la Sainte Trinité. Comme ces paroles sont solennelles ; de quelle confiance ne nous remplissent-elles pas ? Nous unissons nos prières et nos supplications à l'intercession de Jésus-Christ ; soutenues par ses mérites, elles seront certainement exaucées plus tôt et plus complètement.

Saint Alphonse de Liguori dit que Dieu exauce plus facilement les prières du prêtre à la sainte messe que celles faites autrement. Sans doute, en tout temps il accorde ses grâces, lorsqu'on les demande par les mérites de Jésus-Christ, mais à la messe, il les distribue avec plus d'abondance. Le temps de la sainte

même, est, d'après le Concile de Trente, précisément celui où il est assis sur le trône de la grâce et où nous devons nous approcher de lui, suivant l'avis de l'Apôtre, pour obtenir miséricorde et secours dans tous nos besoins. Les anges eux-mêmes, au dire de saint Jean Chrysostôme, attendent le moment de la messe pour présenter leurs demandes pour nous avec plus de force et d'efficacité.

Pendant la récitation des collectes le prêtre tient les mains ouvertes et élevées vers le ciel. Cette position est très propre à accroître la piété du célébrant et l'édification des assistants ; elle est en même temps si naturelle qu'elle a été mise en pratique par tous les peuples. Ainsi Moïse priait sur la montagne, lorsque le peuple d'Israël combattait dans la plaine contre Amalec ; il arrivait même que, s'il laissait tomber les mains, Amalec l'emportait (Ex. IX, 6). Ainsi Salomon se plaçait devant l'autel du Seigneur en présence de tout le peuple et il étendait ses mains vers le ciel. (III. Reg. VIII, 22). Ainsi les premiers chrétiens, dociles aux recommandations de saint Paul priaient en élevant vers le ciel leurs mains pures." (I Tim, II, 8). Ainsi priait Notre Divin Sauveur, les mains étendues sur la croix, quand il mourait pour le salut du monde. " Lorsque l'homme étend ses mains, dit saint Ambroise, il représente la figure de la croix ; nous devons donc prier de cette façon, afin de confesser par le maintien de notre corps la Passion du Sauveur. Notre prière sera plus facilement exaucée si notre corps représente Jésus-Christ que notre cœur confesse." Par l'extension des mains, le prêtre semble vouloir embrasser tous les vœux et tous les besoins des fidèles ; leur élévation indique et réveille en même temps l'élévation du cœur vers Dieu, l'essor de l'âme au-dessus des choses de la terre, vers Celui qui règne dans les hauteurs. Jésus-Christ qui s'est élevé au ciel les bras étendus.

Il n'y a qu'à lire avec attention ces collectes de la messe pour voir que ce sont autant de petits chefs d'œuvre qui n'ont rien de comparable dans le langage humain ; beauté de style, beauté de pensées et de sentiments, rien n'y manque. Simples et précises, elles renferment un sens profond ; nobles et touchantes,

elles respirent la foi la plus vive, la plus ferme confiance et la plus ardente charité ; on y sent un parfum de grâce et de piété toute céleste ; on voit que l'Esprit Saint a passé par là.

Le prêtre a chanté les louanges de Dieu en récitant le *Gloria* : il lui a demandé ses grâces ; il l'a supplié de lui aider à accomplir sa sainte volonté en disant la collecte. Dieu va maintenant lui faire connaître sa volonté dans l'Épître et l'Évangile de la messe. " C'est lui qui nous parle, dit saint Augustin, quand nous lisons ou entendons lire les Écritures sacrées, comme c'est nous qui lui parlons dans la prière. Écoutons-le si nous voulons qu'il nous écoute. "

L'Eglise semble nous avertir que si nous voulons que Dieu nous écoute, il ne faut pas nous contenter de lui parler, mais que nous devons aussi prêter l'oreille à ses enseignements et pratiquer sa loi. Comme les Prophètes ont précédé et prédit Notre-Seigneur, comme les Apôtres marchaient devant lui dans la Judée pour l'annoncer et préparer les esprits à profiter de sa parole, la lecture de l'épître a toujours précédé celle de l'évangile dont elle est l'annonce et la préparation naturelle. Cette lecture, on doit la faire avec respect, honorant Dieu dans sa parole et regardant les instructions des écrivains sacrés comme autant d'oracles qui nous sont envoyés du ciel pour nous sanctifier.

Pour converser avec Dieu, pour l'adorer, le remercier, pour faire résonner les accents de notre joie ou la plainte de notre cœur, nous ne saurions trouver des paroles plus convenables que celles que lui-même a mises sur nos lèvres et inspirées par son Esprit Saint qui prie alors en nous avec des soupirs inénarrables. Et les écrits inspirés par lui sont d'une profondeur insondable ; ils sont pleins de force, de lumière et de vie ; ils nous enseignent la science des saints et nous montrent le royaume de Dieu ; ils nous offrent des motifs puissants pour croître dans la grâce et la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

L'Épître est prise dans n'importe quelle partie de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf dans les psaumes et les quatre évangiles. Le prêtre doit la lire à " voix intelligible, " de manière

à être entendue au moins de ceux qui se trouvent près de l'autel puisqu'il s'agit de leur instruction. Il touche le livre pour marquer l'acquiescement de son esprit et de son cœur. Et à la fin, tous répondent : *Deo gratias !* Grâces à Dieu pour nous avoir appelés à la connaissance de sa sainte loi de préférence à tant d'autres et pour les enseignements qu'il vient de nous donner.

Le Graduel suit l'Épître comme le répons suit la leçon au bréviaire. Il a pour but de nous faire réfléchir sur l'instruction contenue dans l'épître, de nous porter à louer Dieu des vertus des saints, à demander pardon de nos défauts, à ranimer notre confiance et nos saints désirs.

Avant de lire l'Évangile qui est la bonne nouvelle de Dieu, la parole du Maître, le prêtre, profondément incliné devant le tabernacle, au milieu de l'autel et les mains jointes, demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres. *"Purifiez mon cœur et mes lèvres, Dieu Tout-Puissant, qui avez purifié les lèvres du Prophète Isaïe avec un charbon ardent. Daignez me purifier ainsi par votre pure miséricorde, afin que je puisse annoncer dignement votre Saint Évangile."* Il implore ensuite la bénédiction du Seigneur sans laquelle la parole évangélique elle-même n'est qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante. *"De grâce, Seigneur, bénissez-moi. Que le Seigneur soit dans mon cœur et sur mes lèvres afin que j'annonce dignement son Évangile."*

Alors il trace avec le pouce de la main droite un signe de croix sur le commencement du texte, pour montrer que c'est l'évangile d'un Dieu crucifié pour notre salut ; puis sur son front pour montrer qu'il n'en rougit pas, pour obtenir que, par les mérites de la croix, son esprit soit éclairé des rayons de lumière qui étincellent à chaque mot dans ce Livre des livres ; sur sa bouche pour marquer qu'il est prêt à confesser hautement la vérité évangélique devant les hommes par sa parole et sa conduite ; enfin sur son cœur pour marquer qu'il aime cette vérité et veut en faire la règle de ses affections comme de ses pensées.

Jésus-Christ nous enseigne la science du salut et nous indique la route de la vie d'une part par ses leçons et ses exemples contenus dans le saint évangile ; de l'autre, par la grâce inté-

rieure qui agit sur nos âmes avec force et douceur. Animés par une vive reconnaissance pour la vérité et la grâce qu'ils viennent de recevoir, les fidèles, par l'organe des servants de messe ou des ministres sacrés, laissent éclater leurs sentiments et glorifient le Seigneur en disant : " Louange soit à vous Ô Christ, *Laus tibi, Christe.* "

On comprend facilement la raison d' baiser que le prêtre alors donne au Livre saint. Il a goûté dans l'Evangile comme le Seigneur est doux, combien sa doctrine est immaculée, combien ses consolations et ses promesses sont bienfaisantes. Son cœur déborde d'une sainte joie ; il baise le livre de la vie éternelle et manifeste ainsi sa vénération et son amour enthousiaste pour ses dons.

Pour comprendre avec quel respect et quelle attention doivent se lire l'Epître et l'Evangile, on n'a qu'à se rappeler ce que disait saint Augustin : " Vous devez avoir le même respect pour les moindres syllabes de la Sainte Ecriture que pour les parcelles de la Sainte Eucharistie, parce qu'elles sont comme des enveloppes, des écorces et des sacrements qui contiennent le Saint Esprit. "

Nous devons dire à Dieu :

" Nous recevons avec un cœur docile
Les vérités que contient l'Evangile,
Et nous voulons, Seigneur. jusqu'au dernier moment
Faire ce qu'il ordonne et fuir ce qu'il défend. "

Après avoir entendu les oracles divins dans l'Epître d'abord, puis dans l'Evangile, rien n'est plus naturel que de protester solennellement qu'on y croit et qu'on veut y demeurer fidèle. C'est la raison du *credo* qui est une introduction excellente au sacrifice puisqu'il est une profession de foi au Divin Rédempteur, Prêtre et Victime.

Cette profession de foi, récitée pendant le saint sacrifice doit sortir d'un cœur généreux et reconnaissant. La grâce de la foi catholique est un bien inestimable. " O Dieu, s'écrie saint François de Sales, dans une de ses lettres à sainte Jeanne de Chantal, la beauté de notre sainte foi me paraît si belle que j'en

meurs d'amour ; ce m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait dans un cœur tout parfumé de dévotion. Ma très chère fille, remerciez cette souveraine clarté qui répand si miséricordieusement ses rayons dans ce cœur qu'à mesure que je suis parmi ceux qui n'en ont pas, je vois plus clairement et illustrement sa grandeur et sa désirable suavité. "

Quel bien inestimable, en effet, est la foi ! Elle offre à l'homme consolations, enseignements, confiance, résignation dans son voyage à travers la vie ; elle est un astre étincelant, l'étoile polaire fixe qui le dirige à travers les écueils dans son passage à l'éternelle patrie ; elle est un ange qui le porte dans ses mains, une forte protection, un asile dans tous ses dangers.

Le don si précieux d'une foi vive et pénétrante, nous devons le demander à Dieu en récitant le *Credo* ; c'est par la foi que nous participerons abondamment aux fruits des mystères du Sauveur.

Cette profession de foi, il faut toujours la réciter avec attention, avec foi, avec piété ; nous devons dire sincèrement à Dieu :

" Avec respect et d'une foi soumise
Nous écoutons ce qu'enseigne l'Eglise ;
Par elle vous parlez, suprême Vérité,
Notre raison se rend à votre autorité. "

Et pendant que nous confessons les mystères renfermés dans le symbole, nous devons exciter en nous les affections de remerciement, d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu qui les a opérés pour notre salut.

CHAPITRE TROISIÈME

Messe des Fidèles

Article 1. — *L'Oblation*

La messe dites des Catéchumènes est ici terminée. Le prêtre baise l'autel, se retourne vers le peuple et dit : *Dominus vobiscum*, Que le Seigneur soit avec vous. " Les assistants répondent : Et avec votre esprit, *et cum spiritu tuo*. " Le prêtre et les assistants expriment ainsi leur désir mutuel d'être soutenus par la grâce divine. Le prêtre veut célébrer le Saint Sacrifice, les assistants veulent y assister avec une foi vive et des sentiments conformes à ceux de Jésus-Christ ; tous veulent s'offrir à Dieu en union avec la Victime adorable. Plus le moment auguste s'approche, plus ils sentent le besoin du secours d'en haut.

Le célébrant dit alors : "*Oremus, prions*." Il invite tous les assistants à s'unir à lui avec recueillement et piété, à redoubler d'attention et de ferveur, à prier et à sacrifier avec lui.

Il commence par les rites qui suivent le récit sacré de la dernière Cène : "*Jésus prit le pain, accepit Jesus panem*." Comme le Maître, il le reçoit dans ses mains que l'ordination a faites saintes et vénérables ; il l'élève, c'est-à-dire, qu'il l'offre à Dieu qui habite dans les hauteurs ; il la lui met sous les yeux, comme fit Notre-Seigneur avant la consécration et aussi avant de multiplier les pains dans le désert ; il le prie de daigner l'accepter. Il semble dire à Dieu : la voilà cette Victime préparée ; regardez-la favorablement ; il baisse les yeux, car il se rappelle ses fautes et il va s'avouer pécheur dans la prière qu'il va dire, prière aussi remarquable par sa concision que par sa richesse et sa profondeur.

Suscipe, sancte Pater omnipotens aterne Deus, hanc immaculatam hostiam quam ego indignus famulus tuus offero tibi, Deo meo vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentis meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis, vivis et defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam aeternam ". Acceptez, Père saint, tout-puissant et éternel, cette Hostie sans tache que moi, votre indigne serviteur, je vous offre à vous, mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre et pour tous les assistants ; je vous l'offre aussi pour tous les fidèles chrétiens, vivants et morts, afin qu'elle profite à leur salut et au mien pour la vie éternelle. Ainsi soit-il. "

Cette hostie, le prêtre l'offre à Dieu le Père afin de s'unir au Sauveur qui s'immole lui-même sur l'autel à son Père céleste. Il l'appelle le Dieu éternel et tout-puissant ; il a donc droit au respect le plus profond et à la soumission la plus humble ; à lui seul appartient le pouvoir de remettre nos péchés et d'opérer les miracles qui vont bientôt fixer sur ce sanctuaire les regards étonnés de toute la cour céleste. L'Hostie offerte est sans tache comme dans l'ancienne loi ; elle va devenir la seule victime immaculée et sans défaut qui est Jésus-Christ ; elle seule peut plaire à Dieu et l'apaiser.

Et devant ce Dieu si grand, le prêtre est pénétré de son indignité. En considérant sa misère, sa faiblesse et ses fautes, il se sent indigne d'exercer un ministère si honorable et si sublime. Il supplie ce Dieu *vivant et véritable* de ne pas refuser aux mérites d'une hostie si pure, le pardon de ses innombrables *péchés, offenses ou négligences et omissions* coupables ; il sait que l'hostie est sans tache ; il n'y a donc que des mains pures qui puissent la toucher.

Il prie ensuite pour tous les assistants, pour tous ceux qui entendent la messe avec piété et offrent avec lui la divine hostie.

Il sait que l'Eglise, mère tendre et pleine de sollicitude, n'oublie aucun de ses enfants ; aussi il prie pour tous les fidèles, unis par la communion des saints, pour tous ceux qui ont besoin de secours, pour ceux qui luttent sur la terre et ceux qui

souffrent dans le purgatoire ; il demande que le sang de cette Victime immaculée ne soit pas par sa faute une semence stérile, mais qu'elle produise en lui et dans ses frères des fruits de grâces et de salut, qu'elle soit pour tous le principe et le gage de cette vie qui consiste à connaître et à aimer Dieu éternellement : "*ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam aeternam.*"

Quelle belle prière ! Que de demandes elle recèle ! Comme elle doit être toute-puissante dans la bouche et le cœur de celui qui la récite uni au Christ ! En la récitant que le prêtre dise donc à Dieu : Faites, ô Seigneur, que comme le pain que je vous offre va se changer en votre corps adorable, mon cœur et celui de tous les fidèles se transforment en vous, afin que cette parole de l'Apôtre s'accomplisse : "*Vivo ego ; jam non ego ; vivit vero in me Christus.*"

Puis le prêtre dépose sur le corporal le pain qu'il vient d'offrir et qui sera dans un instant le corps de Jésus-Christ. Cette cérémonie si petite en apparence et qui passe inaperçue pour le prêtre qui a peu d'esprit intérieur, est capable de toucher jusqu'aux larmes celui qui a reçu de Dieu ces yeux éclairés du cœur que saint Paul désirait si vivement à ses disciples. Il croit voir le Divin Agneau s'étendant sur l'autel de son immolation, Jésus se livrant à ses bourreaux pour être sacrifié. Quel beau moment pour nous offrir à Dieu sans réserve, en union avec le Sauveur, nous et tout ce qui nous appartient, notre corps, notre vie, nos biens, pour n'en faire usage que selon sa sainte volonté ; notre âme et toutes ses facultés, afin qu'il nous dirige par son esprit et nous transforme en la ressemblance de son divin Fils, comme il va changer le pain et le vin au corps et au sang de ce Fils bien-aimé !

Le prêtre alors purifie le calice avant d'y verser le vin qui y sera changé au sang de Jésus-Christ. Il doit alors penser à un autre vase, à un calice vivant, celui de son propre cœur destiné lui aussi à contenir le sang divin. Puis il met dans le calice le vin auquel il mêle un peu d'eau, afin de représenter l'union personnelle du Verbe avec son humanité sainte : le vin représente particulièrement la nature divine et l'eau la nature humaine.

Ce mélange nous rappelle aussi notre union au Fils de Dieu dans ce sacrifice. De cette union au Christ par la grâce sanctifiante, union qui nous défie en quelque sorte, résulte la formation du corps mystique dont l'Homme-Dieu est la tête et les fidèles les membres. C'est ainsi que depuis son Incarnation Jésus est, d'une certaine manière, plus à nous ; il est le réservoir universel des grâces qui sont siennes et qu'il a reçues de son Père pour les déverser sur nous ; il est la vigne, nous sommes les branches ; il est en même temps la sève qui nourrit ; il est réellement la tête, nous sommes réellement les membres de ce grand corps qui est l'Eglise et dans lequel celui là seul vit en qui vit et demeure la grâce du chef.

Le prêtre ne bénit pas le vin qui représente Jésus-Christ, mais il bénit l'eau qui est l'image des chrétiens ; ils ont toujours besoin de la grâce et retirent les plus grands avantages de leur union avec le Divin Sauveur. Et constatant que l'eau perd en quelque sorte ses propriétés naturelles pour prendre celles du vin, le prêtre demande qu'ainsi son âme, dépouillée en Jésus-Christ de tout ce qu'elle peut avoir d'imperfection, soit changée en une âme toute divine et que, comme le Verbe a participé à notre humanité, nous participions tous à sa divinité.

" Dieu, dit-il, qui avez merveilleusement établi la dignité de la nature humaine et l'avez plus merveilleusement encore rétablie, donnez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin, de participer à la divinité de Celui qui a daigné se faire participant de notre humanité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. . . *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti, da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes qui humanitatis nostræ fieri dignatus es particeps, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster, Qui tecum vivit et regnat, etc.*

Le prêtre élève alors le calice du salut pour le présenter à Dieu. Il ne dit pas " offero ", il dit " offerimus, nous offrons ". Il sait qu'il est l'ambassadeur de l'Eglise et il offre le calice au nom de tous ceux qu'il représente. Il l'offre pour son salut et pour le salut de tout le monde, *pro nostrâ et totius mundi salute* "

La messe est d'abord et immédiatement un moyen de salut pour les enfants de l'Eglise ; c'est à eux que parviennent les fruits les plus abondants du sacrifice. Mais ceux qui sont en dehors de sa communion ne sont pas totalement exclus de ces bienfaits ; l'Eglise prie et sacrifie, afin qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité.

Le prêtre sent combien il est éloigné de la sainteté qu'exigerait la fonction céleste qu'il remplit. Dans un sentiment d'humilité et de contrition, il s'incline, et les mains jointes, posées sur l'autel il dit à Dieu, au nom de tous les fidèles qui sacrifient avec lui : *" Dans un esprit d'humilité et avec un cœur contrit, puissions-nous être reçus par vous, Seigneur, et que notre sacrifice s'accomplisse de telle sorte en votre présence aujourd'hui, qu'il vous soit agréable, Seigneur, notre Dieu. In spiritu humilitatis et in animo contrito, suscipiamur a te, Domine, et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus. "*

La Divine Victime ne peut manquer d'être agréée de Dieu, mais l'oblation que nous en faisons, la manière dont nous l'aimons, l'union sacramentelle que nous contractons avec elle, pourraient avoir des défauts à ses yeux. Nous avons donc raison de lui demander que dans un sacrifice si saint, il n'y ait rien qui lui déplaie.

Après s'être humilié, le prêtre croit pouvoir s'approcher avec confiance du trône de l'Infinie Majesté. Il lève les yeux et les mains vers le ciel d'où il attend son secours ; il invoque l'Esprit sanctificateur, cet esprit de feu qui consumait quelquefois visiblement les anciens holocaustes ; il le prie de bénir ce sacrifice préparé à la gloire de son nom : *" Veni, sanctificator, æterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto nomini præparatum. "*

* * *

Plus l'action sacrée s'avance, plus le moment redoutable s'approche, et plus le prêtre sent vivement en lui-même son indignité, plus croît son désir d'une pureté parfaite. Pour

manifeste ce besoin de son cœur, il lave ses mains comme au commencement de la messe il a purifié son âme par l'aveu complet de ses péchés au pied de l'autel.

" L'ablution des mains pendant la célébration de la messe, dit saint Thomas d'Aquin, se fait par respect pour les saints mystères. Et cela, pour deux raisons : d'abord, c'est la coutume de ne pas toucher les objets précieux sans se laver les mains. Et quoi de plus précieux que le Très-Saint-Sacrement ! En second lieu, cette cérémonie a une signification mystérieuse. L'ablution des extrémités, dit saint Denis, signifie la purification des fautes légères. Et c'est une purification de ce genre qui est requise du célébrant. "

La netteté de ses mains, dit saint Jean Chrysostôme, devrait égaler celle des rayons du soleil pour être dignes de leur office et aussi pour avoir comme celles de Marie la vertu d'apaiser la colère du Seigneur et d'assurer la victoire à son peuple. "

Les versets du Psalmiste, récités par le prêtre pendant qu'il lave ses mains, expriment clairement le sens profond de cette cérémonie et renferment un exposé complet des dispositions où il faudrait être pour mériter d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils : pureté de conscience aussi complète que possible, horreur de toute faute, patience dans les épreuves, zèle pour la maison de Dieu, fidélité à recevoir le Seigneur, application à devenir chaque jour plus pur et plus parfait.

Après le lavement des mains, le prêtre revient au milieu de l'autel. Plein de confiance, il élève les yeux vers le crucifix et il les baisse aussitôt. Puis il s'incline avec respect et humilité et il récite cette prière d'une signification profonde.

" Recevez, ô Trinité Sainte, dit-il, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur. " La victime que le prêtre va offrir est celle qui a été immolée sur le Calvaire, reçue dans le sein du Père après sa Résurrection et introduite dans la gloire par son Ascension. Le sacrifice de l'autel implique ces trois mystères et nous en communique les fruits. "*Nos mors Christi vivificavit, nos Resurrectio erexit, nos Ascensio consecravit,*" (saint Augustin). Comme ils sont pour nous la

source des plus grandes grâces, il est juste d'en remercier Dieu.

Le prêtre continue le *Suscipe* en disant : " Nous vous offrons cette oblation, ô Trinité Sainte. . . en l'honneur de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, de saint Jean-Baptiste, des Apôtres Pierre et Paul, de ceux-ci (dont les reliques sont ici et de ceux aussi dont nous faisons aujourd'hui la fête) et de tous les saints, afin qu'elle serve à leur honneur et à notre salut et que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le ciel. "

Ce n'est pas aux Saints que le prêtre offre le sacrifice, quoiqu'il sacrifie en leur mémoire ; c'est à Dieu qu'il s'adresse. Mais quelle gloire pour eux ! A chaque messe les Saints ont l'honneur d'être présentés à Dieu comme victimes avec Jésus-Christ, son Divin Fils. Il ne faut pas oublier cette doctrine : la messe est le sacrifice universel, le sacrifice de toute l'Eglise, du chef et des membres. La messe glorifie les Saints ; c'est leur grande joie dans le ciel de s'unir à Jésus-Christ pour s'immoler en action de grâces. Ils se sentent comblés de tant de bienfaits !

Sans doute nous ne pouvons pas augmenter la béatitude essentielle des Saints. Elle consiste dans la vision intuitive et diffère selon le degré de sainteté acquis par chaque élu. La mesure en est fixée et ne saurait ni s'accroître ni diminuer jamais. Mais il n'en est pas de même pour la béatitude accidentelle. Celle-là consiste dans les honneurs spéciaux qui leur sont rendus où dans la joie qu'ils éprouvent à la vue de la glorification de Dieu par ses créatures.

Les saints ont donc une part à l'honneur rendu à Jésus-Christ, leur Chef. Nous célébrons leur mémoire ; nous favorisons leur culte ; les hommages que nous leur adressons les portent à s'intéresser à nous, à s'employer pour nous auprès de Dieu. Nous leur disons : Vous qui êtes si puissants auprès de Dieu, tandis que nous offrons le sacrifice en action de grâces de la gloire où il vous a élevés, ne refusez pas d'intercéder pour nous afin qu'après avoir été sur la terre les imitateurs de vos vertus nous puissions être dans le ciel les compagnons de votre félicité et adorer éternellement avec vous le Roi de la terre et du ciel.

. . .

L'action devient de plus en plus solennelle ; bientôt la transsubstantiation va s'opérer ; la Victime va être immolée. Le prêtre sent le besoin de se plonger dans la grandeur divine ; il va entrer dans le Saint des saints. Jusqu'ici il a toujours été en relation et comme en conversation avec les fidèles, leur adressant des souhaits, des instructions, mêlant sa pensée à la leur. Il va, en quelque sorte prendre congé d'eux et s'enfermer dans le secret du sanctuaire, comme autrefois le grand prêtre dans le Saint des saints, ou comme Moïse se séparant du peuple pour gravir la redoutable montagne et aller s'entretenir avec Dieu, au milieu d'un nuage qui le dérobaît à la vue de tous. Il ne se tournera plus vers les fidèles jusqu'à ce qu'il ait consommé le sacrifice.

Dans un moment si redoutable, il se souvient qu'il porte en lui les faiblesses de l'homme et qu'il a besoin d'une assistance toute spéciale de la part du ciel. Il prend congé des fidèles vers lesquels il se tourne, en ouvrant les bras de sa charité ; il les invite à redoubler d'attention et de ferveur, à s'unir à lui dans la prière : *"Orale fratres, priez, mes frères ; je vais communiquer plus intimement avec le Seigneur ; priez pour que ce sacrifice qui est le vôtre comme le mien soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant."* Il fait cela à l'exemple de Notre-Seigneur interrompant sa prière à Gethsémani pour aller trouver les Apôtres et leur recommander de veiller, de prier de plus en plus, à mesure que l'heure du sacrifice approche. Le peuple répond par l'organe du servant de messe ou des ministres sacrés : *"Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice en l'honneur et à la gloire de son nom, pour votre utilité et celle de toute l'Eglise."*

Amen, Ainsi soit-il, dit le prêtre. Il est rassuré ; les assistants sont unis à lui ; ils vont prier avec lui. Il se renferme dans le silence des oraisons secrètes. Presque toutes ces oraisons demandent à Dieu qu'il reçoive favorablement les dons qui sont à l'autel et que, par sa grâce, il nous mette en état de lui être nous-mêmes présentés comme des hosties qui lui soient agréables.

Article 2. — *L'Action du sacrifice*

La Préface est un hymne admirable et grandiose qui défie toute description. Elle est une introduction solennelle à la partie la plus sacrée de la messe ; elle annonce et prépare la consécration. Aux grands édifices il faut une façade imposante ; à un acte d'une telle portée, l'Eglise a voulu donner une introduction majestueuse.

Le prêtre sort du mystérieux silence de la Secrète comme d'une sorte d'extase qu'il veut faire partager à ses frères. J'ai présenté vos demandes au Seigneur, leur dit-il. Amen, Ainsi-soit-il, répondent les fidèles ; tout ce que vous avez demandé, nous le demandons avec vous, nous ratifions tout ce que vous avez dit.

Dominus vobiscum, que le Seigneur soit avec vous, dit le prêtre. Comme ce souhait vient ici à propos ! C'est le moment pour les fidèles de donner à leur piété une nouvelle ardeur, de supplier Dieu d'être plus intimement présent en eux.

Et cum spiritu tuo, répond l'assistance ; elle demande au Seigneur qu'il daigne animer l'esprit et le cœur de celui qui est son mandataire à l'autel.

Sursum corda, en haut les cœurs, dit le prêtre aux assistants. Détachez-vous complètement des biens terrestres pour vous consacrer exclusivement à Dieu et aux choses divines ; fermez votre âme aux pensées étrangères et dirigez toutes vos facultés, toute votre attention aux pensées éternelles. Quand la lumière d'en haut illuminera votre esprit, votre cœur sera plus accessible aux ardeurs de la dévotion, il s'enflammera d'un saint amour de Dieu, il s'arrachera à sa langueur, à sa tiédeur, il se jettera avec un élan irrésistible vers le ciel.

Et les assistants répondent : *Nos pensées, nos affections ne sont plus sur la terre, mais sont pour Dieu.*

Puisqu'il en est ainsi, ajoute le prêtre, puisque vos cœurs sont vraiment vers Dieu, rendons-lui, tous ensemble, de solennelles actions de grâces pour les bienfaits dont il nous a comblés et pour ceux dont il s'apprête à nous combler. *Gratias agamus Domino Deo nostro.* Et les fidèles, dans un transport

de reconnaissance et d'amour, répondent : *dignum et justum est, c'est digne et juste* ce que vous demandez là.

Alors finit cet admirable et émouvant dialogue. Assuré des bonnes dispositions des assistants, le prêtre se fait leur interprète ; il enchérit en quelque sorte sur leurs expressions. Oui, ingrats s'ils restaient froids en face de tant de bienfaits reçus ; *cela est juste, justum est* ; nous devons notre gratitude à un tel bienfaiteur ; de plus *cela est équitable, æquum est*. Comment considérer l'immensité de la bonté de Dieu et l'abondance de ses miséricordes chaque jour répandues sur nous, sans sentir notre cœur déborder d'amour et de reconnaissance, sans vouloir que notre bouche proclame les merveilles de sa divine bonté qui nous accompagne partout ? C'est aussi *salutaire* de remercier Dieu, *salutare*. Notre avantage temporel et spirituel le demande ; car l'action de grâces enrichit l'âme des bénédictions les plus grandes et les plus précieuses ; elle nous assure les trésors de la libéralité divine ; elle nous vaut des grâces nouvelles et plus considérables. Dieu aime le cœur reconnaissant ; il ne le laissera manquer de rien ; au contraire, l'ingratitude est un vent desséché qui fait tarir la source de la bonté et dissipe la rosée des miséricordes célestes.

Il est donc digne, juste, équitable et salutaire de pratiquer notre reconnaissance envers Dieu, le Père tout-puissant, *Domine sancte Pater omnipotens* ; cette vertu doit être pratiquée *toujours et partout, semper et ubique*. Mais comment pouvons-nous, pauvres et misérables créatures que nous sommes, remercier convenablement le Dieu saint, tout-puissant, éternel ? Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit le prêtre à la Préface, *per Christum Dominum nostrum*. Si nous faisons cela en notre nom, il y aurait l'infini entre Dieu et nous et notre action de grâces ne monterait pas jusqu'à lui ; tandis que par Jésus-Christ, elle monte directement et s'en va pénétrer jusqu'au centre même de la divinité.

Non seulement nous voulons passer par Notre-Seigneur pour témoigner à Dieu notre reconnaissance, mais nous voulons, pour adorer l'Eternel et chanter sa gloire, nous unir au chœur des anges et faire notre partie dans le concert céleste ; nous

voulons présenter nos louanges à son infinie grandeur de concert avec l'innombrable multitude des intelligences célestes. Oui, nous demandons la permission de joindre nos faibles voix à ces grandes voix angéliques pour chanter sur la terre ces cantiques sacrés dont ils font retentir les cieux : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth.*

Le trisagion ou le Sanctus se compose de deux parties. La première est une hymne que la terre emprunte au ciel. Isaïe, ravi en esprit, entendit les séraphins se renvoyer alternativement le cantique : *sanctus, sanctus, sanctus* ; et saint Jean, transporté en esprit dans le ciel a vu et entendu les anges qui entourent l'Eternel ; ils chantaient ce même cantique.

Nous disons trois fois le mot *sanctus* en l'honneur des trois personnes divines et puis cette répétition, cette insistance est pour nous la meilleure manière d'exprimer que nous n'avons pas d'expression capable de rendre la sainteté infinie de Dieu. Nous voulons dire que Dieu est infiniment, éternellement saint.

A la louange de la Très Sainte Trinité succède la seconde partie du Trisagion commençant par le mot *Benedictus* ; elle est un hommage spécial rendu à Dieu le Fils, au Christ Rédempteur qui, dans la plénitude de la miséricorde, va bientôt paraître sur l'autel. Cette partie se compose des propres paroles que proférait la foule acclamant son Sauveur le jour de son entrée triomphante à Jérusalem : *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur.*

Oui, qu'il soit béni le Sauveur qui nous permet de louer son Père avec lui, qui veut bien se mettre à notre tête pour que nous puissions le louer dignement. Qu'il soit béni Celui qui va descendre bientôt par nous, qui sera tout à l'heure sur l'autel pour briser nos chaînes, consoler nos douleurs, guérir tous nos maux, nous apporter tous les biens. Qu'il soit béni Celui qui remplit le ciel et la terre de sa gloire : *pleni sunt caeli et terra gloria tua.*

Toutes les parties de la messe sont vénérables, mais celle qui va commencer et qu'on appelle *Le Canon*, en étant le point central et l'âme, mérite un respect particulier ; il exige une parfaite attention, un grand respect, une fervente piété.

C'est secrètement, à voix basse, de manière à s'entendre lui-même mais à n'être pas entendu des assistants que le prêtre doit dire les prières du Canon. Ce silence est bien motivé. Il exprime le silence gardé par Notre-Seigneur durant sa Passion il exprime aussi le respect, le saintissement avec lesquels l'Eglise accomplit le redoutable sacrifice. Et la vue du prêtre occupé seul avec Dieu dans un silence profond est un excellent moyen d'exciter le recueillement, le respect des choses saintes, les dispositions avec lesquelles ils doivent prendre part au sacrifice grand et sublime de l'autel.

Après avoir rendu à Dieu les actions de grâces et les hommages qui lui sont dus, après que les fidèles ont remis leurs vœux entre ses mains, le célébrant croit pouvoir commencer le mystère de la très sainte action. Pour exprimer l'élan de son âme vers Dieu, pour exprimer qu'il s'adresse au Père dans les cieux et qu'il implore son assistance, il élève les yeux et les mains, il les abaisse aussitôt. Il multiplie les témoignages de respect pour un autel qui va servir de trône au Roi de l'univers ; il le baise avec amour et s'inclinant, de cœur encore plus que de corps, il prie, il supplie humblement — *supplices rogamus et petimus* — le Père de Jésus et le nôtre, Celui qui est la source de tous les biens, de bénir l'offrande qui est là sous ses yeux : *hæc dona, hæc numera*. Il lui demande au nom de Jésus-Christ *per Jesum Christum*, de vouloir bien agréer cette offrande, *ut, accepta habeas*, que nous lui faisons au nom de son Divin Fils sur les mérites de qui repose seule toute l'efficacité de nos prières.

Ce sacrifice eucharistique, cette offrande, le prêtre l'offre avant tout pour l'Eglise, l'épouse immaculée de Jésus-Christ : *in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia*. Dieu est en effet le Maître de l'Eglise ; elle est sa propriété ; il l'a acquise par le Sang précieux de son Fils. Elle est sainte, *sancta*, à cause de son fondateur, de sa doctrine, de l'éminente sainteté d'un grand nombre de ses enfants ; elle est catholique, *catholica*, c'est-à-dire universelle ; elle s'étend dans le monde entier ; elle s'épanouit et agit dans tous les siècles et ne finira que lorsque le temps se perdra dans l'éternité.

Nous demandons à Dieu de protéger son Eglise contre tous

les efforts de Satan, de la délivrer de la persécution des tyrans, des troubles, des divisions, des désordres qui l'affligent, *quiescere* ; de la conserver, de la soutenir, contre la malice, la fureur des hérétiques, contre tous ses ennemis visibles ou invisibles, *custodire* ; de la préserver des schismes, de réunir tous ses enfants en les maintenant dans une parfaite unité de sentiment et d'affection, *adunare* ; de la conduire et de la gouverner par toute la terre, en lui donnant de bons pasteurs ayant le zèle, la lumière, la sagesse nécessaires pour faire marcher leurs brebis dans la voie de la vérité et en inspirant à tous les fidèles une entière soumission à ceux que le Saint Esprit a établis pour gouverner, *Rogere*.

" N'oublions pas de prier pour l'Eglise, disait un saint religieux du dix-septième siècle, prions de tout notre cœur pour celle qui ne cesse de prier pour nous, pour laquelle Jésus-Christ a tant prié ; demandons que cette Eglise qui est son royaume ne cesse pas de croître et d'étendre ses conquêtes, que les infidèles et les incrédules ouvrent les yeux à la lumière de la foi, que les schismatiques cesse de déchirer la robe sans couture du Sauveur, que les hérésies prennent fin et que la divine grâce forme partout des chrétiens fervents et des saints pour la consolider et la soutenir. "

Mais ces biens supposent la cohésion de tous les membres de de l'Eglise dans l'unité d'un même corps. Aussi le célébrant prie pour le Pape, le vicair de Jésus-Christ, le docteur infailible, le pasteur suprême des fidèles, le centre de l'unité catholique. Il prie aussi pour l'évêque du diocèse qui personnifie toute l'autorité ecclésiastique de son diocèse. On peut même dire que l'évêque, comme un père de famille, résume en sa personne tout son troupeau, que le recommander, citer son nom, c'est recommander du même coup tous ses fils spirituels.

Après avoir ainsi prié pour l'Eglise en général, pour le Pape, pour l'évêque et pour tous ceux qui professent la même foi, le prêtre prie en particulier pour ceux qu'il a des raisons personnelles de recommander à Dieu. Il lui recommande d'abord la personne qui l'a prié de dire la messe pour elle ; puis ceux qui lui ont témoigné le désir qu'il fit mention d'eux à l'autel, pour

les bienfaiteurs et les bienfaitrices de la paroisse, pour ceux à qui il est plus étroitement attaché par les liens de la justice, de la reconnaissance et du sang.

Enfin il dit à Dieu : Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes dont vous connaissez la foi et la piété, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange. C'est leur foi qui leur a fait quitter toutes choses afin de venir se grouper autour de l'autel et ainsi ils ont un droit à une part toute spéciale du sacrifice.

Et que demande-t-il pour tous ? " Que le sacrifice serve à la rémission de leurs péchés et au salut de leurs âmes.

Comme le temps passé au pied des autels pendant le Saint Sacrifice est un temps de grâces et de salut ! Alors tous les trésors de la munificence divine sont ouverts et nous pouvons y puiser tous les biens.

* * *

Le sentiment de son indignité pour une fonction redoutable aux Anges mêmes devient encore plus profond dans le cœur du prêtre à mesure qu'il approche du moment où va s'opérer le grand mystère. Ce sentiment lui inspire la volonté de s'adjoindre à ce que le ciel a de plus éminent en gloire et en sainteté. Après avoir intercédé pour l'Eglise militante et ceux qui en forment partie, le prêtre s'efforce de donner plus de puissance à sa prière, en invoquant les Saints qui, après avoir été voyageurs comme lui sur la terre et arrivés au terme du bonheur, ne font cependant toujours qu'un même corps avec nous. Il les invite à offrir le sacrifice avec lui.

En premier lieu, *in primis*, il implore la Très Sainte Vierge qu'il appelle *glorieuse, gloriosa* ; en effet, dit saint Ephrem, " elle est plus sainte que les chérubins, plus sainte que les séraphins, et plus glorieuse sans comparaison que toutes les légions des armées célestes." Puis cette reine toujours vierge est la mère de Celui qui va être immolé de nouveau sur l'autel. Ce titre lui donne droit à une mention toute particulière.

Il mentionne ensuite les douze Apôtres, les colonnes de l'E-

glise, les premiers sacrificateurs de la nouvelle alliance. Ils ont droit d'être nommés à la messe. Ils assistèrent, en effet, à la Cène, à l'institution de la Sainte Eucharistie, à la première communion, à la première messe. C'est à eux que furent adressées les paroles mystérieuses redites par le prêtre à la consécration. Longtemps faibles dans la foi, dans l'amour, ils se transfigurèrent en apôtres, en martyrs. La liturgie les chante dans ses hymnes ; ses *saeculorum judices et vera mundi lumina*. Ils méritent d'être invoqués, d'être présents partout où on prie pour les vivants et les morts.

Il mentionne aussi douze martyrs illustres qui ont donné à Jésus-Christ sang pour sang, vie pour vie. Enfin il s'unit à toute la multitude des Bienheureux, et *omnium sanctorum*.

Avec de tels associés, le prêtre peut avoir la ferme confiance que sa prière sera exaucée, qu'en considération des mérites de la Très Sainte Vierge et des Saints, son offrande sera favorablement reçue. "*Hanc igitur oblationem quaesumus, Domine, ut placatus accipias*, qu'étant en communion avec ceux que Dieu entoure de son affection, étant par conséquent moins indigne de sa bienveillance paternelle, il sera bien reçu par celui dont il veut la gloire, dont il demande les grâces pour lui et pour ceux dont il est le mandataire, *sed et cuncta familiae tuae*.

Et comprenant que dans un pareil moment il peut tout obtenir, il ose tout demander : "*Diesque nostros in tua pace disponas*. Il demande à Dieu de lui donner, de donner à tous ceux qui lui sont unis, la paix, non pas celle du monde qui n'a jamais fait un heureux, mais la paix de Dieu, *in tua pace*, la paix qui fait le bonheur de ceux qui servent Dieu tous les jours de leur vie dans la justice et la sainteté.

Il lui demande la paix pour la vie présente et pour la vie future ; il lui demande la préservation du plus grand de tous les maux, la mort éternelle : *ab aeterna damnatione nos eripi*, et l'acquisition du plus grand de tous les biens : la vie éternelle, le ciel, l'heureux sort des élus : *et in electorum tuorum jubeas gregem numerari*. Il lui demande ces grâces par son Fils, *per Christum*, qui dans un instant sera sur l'autel en état d'immolation pour obtenir que nous persévérions jusqu'à la fin.

Quam oblationem tu Deus. C'est le moment redoutable ; pour la dernière fois, le prêtre prie sur les dons matériels. Il supplie le Seigneur de regarder d'un oeil favorable cette offrande et de la bénir : *benedictam* ; de l'accepter : *acceptam* ; de la ratifier, *ratam* ; de sorte qu'elle soit une oblation digne et agréable aux yeux divins.

Le prêtre cesse de parler comme ministre de l'Eglise et délégué des fidèles ; il est le représentant de Jésus-Christ, sa parole devient celle de Jésus-Christ lui-même ; elle en a la puissance et l'efficacité. Il ne fait que redire les paroles et refaire les actions du Sauveur à la dernière Cène, paroles et actions qui produisent les mêmes effets.

Jésus-Christ prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, *accepit panem*. Lui aussi prend l'hostie dans ses mains qui ont été consacrées par le sacrement de l'ordre, qui doivent être saintes et vénérables aussi par la pratique des bonnes œuvres par la bonne odeur d'une vie pieuse et parfaite.

Jésus élève les yeux vers le ciel et rend des actions de grâces à son Père ; il le remercie de tout le bien qu'il a daigné faire aux hommes depuis la création jusqu'à ce jour où leur ayant donné son Fils pour rançon, il va leur donner la chair de ce Fils bien-aimé pour nourriture et son sang pour breuvage : *et elevatis oculis in cælum ad Te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens*. Le prêtre aussi élève les yeux et se rappelant qu'il est l'organe de la reconnaissance universelle, qu'il a une large part aux bienfaits divins, il remercie avec Jésus.

Le prêtre séparé en quelque sorte du monde par le silence solennel qui l'entoure, humblement incliné sur autel, prononce avec l'attention la plus profonde, avec piété et respect, nettement et distinctement, les cinq paroles créatrices : *hoc est enim corpus meum, ceci est mon corps*. Il ne dit pas : *ceci est le corps du Seigneur*, mais *mon corps*, tant il est vrai que l'homme s'efface et que c'est bien Jésus-Christ qui consacre par le ministère du prêtre.

Tout les Pères, tous les Docteurs de l'Eglise et tous les théologiens sont unanimes à affirmer cette vérité et tous le font à peu près dans les mêmes termes. Ils disent avec saint Jean

Chrysostôme : " Quand vous voyez un prêtre offrant le Saint sacrifice, ne pensez pas que ce soit un prêtre, mais c'est la main de Jésus-Christ qui agit, bien qu'invisible. " Le Concile de Trente fait de cette vérité un article de foi : " Celui qui s'offre ici par le ministère du prêtre est le même qui s'est offert sur la croix. "

Le prêtre a dit la parole que les Apôtres entendirent, la parole qui transforma le pain tenu par le Christ et qui transforme le pain tenu par le prêtre en vertu de l'assurance formelle contenue dans cette phrase immortelle : *Hæc quotiescumque feceritis in mei memoriam facietis.* "

Le miracle de la transsubstantiation est produit ; ce qui était tout à l'heure du pain s'est changé en la Chair sacrée de Jésus-Christ et il ne reste que les apparences du pain. C'est le temps de dire : "*præstet fides supplementum sensuum defectui, que la foi vienne suppléer à ce que manque nos sens*". La vue, le tact, le goût, nous tromperaient dans cet impénétrable mystère, mais il y a une chose qui ne saurait nous tromper : c'est la parole de Dieu, cette parole est simple, claire, formelle ; toutes les arguties du monde, tous les nuages de l'hérésie ne pourront jamais obscurcir : *Ceci est mon Corps*, réellement mon Corps, non un simple signe, un simple symbole de mon Corps. C'est la parole divine qui a opéré ce prodige ; elle est toute puissante : *Il a dit et tout a été fait* " (Ps. 32). C'est un jeu pour Dieu de tirer du néant des milliers de mondes ; quoi d'étonnant à ce que sa même puissance opère ce changement d'une substance à une autre substance ?

Sous les espèces sacramentelles, le Corps de Jésus-Christ est là véritablement présent ; il est là caché avec sa nature divine. Celui qui a caché les mondes dans les espaces, qui a peuplé les océans, qui a créé la lumière, qui a brodé ces mille fleurs dont nos jardins sont parés, qui, de son ciseau mystérieux a sculpté la belle statue humaine en l'animant de son souffle, est là silencieux sous les langes eucharistiques. Ce même Homme-Dieu qui vit et règne avec une majesté et une beauté que nulle langue créée ne saurait dépeindre, est là d'une façon mystérieuse, accompagné de milices angéliques, il est descendu sur l'autel. Le

prêtre le tient dans ses mains, lui, son Seigneur et son Dieu. Aussi il tombe à genoux avec une joie mêlée d'une sainte frayeur et il l'adore avec les Anges prosternés autour de lui. Il l'offre au Père éternel comme la rançon du genre humain et la victime de nos péchés.

Simili modo. La même puissance qui a changé le pain au Corps de Jésus-Christ va changer le vin en son sang. Comme le Sauveur, le prêtre prend dans ses mains le calice excellent, *hunc praeclarum calicem* ; il le bénit et il dit : *hic est enim calix sanguinis mei, c'est le calice de mon Sang.* Le vase alors contient le Sang du Seigneur, le Sang de la nouvelle alliance en même temps appelée *éternelle, novi et aeterni testamenti*, pour le distinguer de l'ancienne alliance qui ne devait durer que jusqu'à la venue du Divin Sauveur.

Les portes du ciel se sont ouvertes ; le Fils de Dieu est descendu sur l'autel pour renouveler le mystère de la Rédemption. Jésus est là et il prie pour nous. Il montre à son Père les douleurs qu'il a endurées sur la croix, son agonie inexprimable, les frayeurs qui le bouleversèrent, ses membres disloqués, le coup de lance qui lui transperça le cœur. Il offre tous ces mérites pour le salut du monde, particulièrement pour celui qui dit la messe et pour ceux qui y assistent. Quelle prière efface ! Comme l'odeur de l'encens, elle s'élève vers le Père céleste. Au Calvaire le Seigneur avait apaisé le courroux de son Père et lui avait réconcilié le monde : à l'autel, il touche encore ce cœur paternel en notre faveur et poursuit ainsi l'œuvre de notre salut.

Sainte Mechtilde a eu le bonheur d'apprendre de la divine bouche de Jésus en quelle manière il vient à nous. Le Christ un jour lui dit : " Je viens avec une telle *humilité* qu'il n'est pas une seule âme, si méprisable soit-elle, vers laquelle je ne m'abaisse, pourvu qu'elle le veuille. Je viens avec une telle *patience* que je supporte mes ennemis les plus cruels, que je me réconcilie avec eux et leur remet toutes leurs dettes s'ils en expriment le désir. Je viens avec un tel *amour* qu'il n'y a pas de cœur si dur que je ne touche, s'il me laisse faire. Je viens avec une telle *libéralité* que le plus pauvre peut s'enrichir des trésors de ma grâce. Je viens avec une *nourriture* si excellente

qu'il n'y a point d'âme si affamée si altérée qui n'en soit pas réconfortée. Je viens avec une lumière assez éclatante pour éclairer les consciences les plus illusionnées et les plus aveugles. Enfin je viens avec une plénitude de grâces et de sainteté suffisante pour réveiller de leur sommeil les âmes les plus paresseuses et les plus insouciantes. "

Saint Bonaventure invite le prêtre et les fidèles à dire au Père céleste au moment de l'élévation : " Voyez, ô Père éternel, votre Fils unique ; Celui que le monde entier ne peut contenir est devenu notre prisonnier. Nous ne laisserons pas aller que vous nous ayez accordé ce que nous vous demandons en son nom avec tant d'instances : le pardon de nos péchés, l'augmentation de la grâce, la richesse des vertus et la joie de la vie éternelle. "

" Lorsque vous voyez le Seigneur immolé et étendu sur l'autel, dit saint Jean Chrysostôme, vous imaginez-vous être sur la terre parmi les hommes ? N'êtes-vous pas plutôt au ciel, dépouillé de toute pensée humaine, l'âme tout entière au spectacle que nous offre le séjour de bienheureux ? De fait, c'est le ciel même qui est présent devant nous. Ce n'est pas seulement lorsqu'il est descendu dans le sein de Marie par l'Incarnation, c'est chaque fois qu'il descend sur la terre avec sa divinité et son humanité que les Anges le suivent pour l'adorer.

Ah ! si notre foi était assez vive, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles de l'Hostie se déchiraient pour faire apparaître à nos regards les réalités qui s'y cachent, comme cela est arrivé tant de fois dans d'incontestables miracles, quelle indicible émotion n'éprouverions-nous pas, quelles larmes ne verserions-nous pas, chaque fois que nous célébrons ou que nous assistons à un si merveilleux sacrifice !

C'est le désir de l'Eglise, désir trop méconnu en un grand nombre d'endroits, que les assistants à la messe dirigent leurs regards vers l'autel et les arrêtent au moins un instant sur la Divine Hostie avec foi et amour. N'est-ce pas pour l'offrir à leur regard que le prêtre l'élève ? Jésus-Christ a révélé à sainte Gertrude combien cette pratique est utile à l'âme. " Toutes les fois, écrit-elle, qu'on regarde avec dévotion le Corps de Notre-

Seigneur Jésus-Christ caché dans le Sacrement, on augmente le degré de son mérite pour le ciel, et le plaisir de la vie éternelle répondra à celui que l'on aura eu à regarder dévotement ce précieux corps sur la terre. "

C'est pour ramener les fidèles à cette pratique que Notre Saint Père le Pape Pie X accorde une indulgence de sept ans et de sept quarantaines à ceux qui, avant de s'incliner ou même après s'être inclinés pour adorer Jésus rendu présent dans la Sainte Hostie, la regarde lorsque le prêtre l'élève et disent les paroles de l'Apôtre : " Mon Seigneur et mon Dieu. "

* * *

Les paroles de la consécration ont été prononcées. Le célébrant a répété la formule authentique de ses pouvoirs : " *Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.* " Jésus-Christ a ordonné à ses prêtres d'offrir à la Divine Majesté le sacrifice de son Corps et de son Sang en mémoire de lui.

Unde, c'est pourquoi, ils lui obéissent. L'Agneau de Dieu immolé repose sur l'autel ; ils offrent au Père céleste ces dons d'un prix infini. *Nos servi tui*, nous prêtres, consacrés à votre service nous apprécions le grand honneur auquel nous avons été appelés par une pure miséricorde et une faveur spéciale, nous vous offrons cette victime d'un prix infini.

A nous se joignent tous les fidèles régénérés par le baptême ; ils sont le peuple de Dieu, *plebs tua* ; ils sont la propriété de Dieu qui se les a acquis au prix de tout le Sang de Jésus-Christ qui les a appelés des ténèbres de l'erreur à la lumière admirable de la grâce et de la vérité céleste.

Et l'Hostie qui est offerte à Dieu est une Hostie pure, *puram*, puisqu'elle a été formée par l'opération du Saint Esprit dans les chastes entrailles de Marie ; elle est la source de toute pureté. Elle est sainte, *hostiam sanctam*, puisqu'elle est substantiellement unie à la Divinité qui est la sainteté même. Elle est immaculée, sans taches, *immaculatam*, puisqu'elle n'a jamais pu contracter aucune souillure ; elle est un pain sacré, un délicieux breuvage qui donne la vie éternelle, *panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ*.

Et nous offrons cette Hostie à la Majesté excellente, incomparable du Père Céleste, avec la plus grande confiance, *offerimus præclaram majestati tuæ*, parce que nous nous rappelons la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ si douloureuse pour lui, si heureuse pour nous, *tam beatæ passionis* ; nous nous rappelons sa Résurrection où tous les attributs divins ont brillé d'un si vif éclat ; nous nous rappelons surtout sa glorieuse Ascension dans les cieux. Oui, celui qui est là sur l'autel, est le Ressuscité du tombeau ; c'est celui qui, montant dans les cieux, est allé s'asseoir à la droite de son Père prendre possession de son royaume et recevoir la dernière récompense qui était due au plus sublime comme au plus généreux de tous les dévouements.

Dieu pourrait-il ne pas regarder d'un œil propice, ne pas contempler avec amour, ne pas recevoir avec une complaisance infinie une victime aussi grande, aussi sainte que lui-même ? " O Seigneur, dit le célébrant, vous avez eu pour agréable le sacrifice d'Abel qui vous offrait les prémices de son troupeau, le sacrifice d'Abraham qui consentait à l'immolation de son fils pour vous obéir, le sacrifice de Melchisédech vous offrant des hosties qui n'étaient que l'ombre et la figure de celle qui est sur l'autel. Je vous offre votre Fils unique qui vous est infiniment plus précieux que toutes les créatures ensemble ; faites que je fasse cette offrande avec la piété qui animait Abel, Abraham et Melchisédech.

La vue de l'hostie éblouissante de blancheur, du calice salutaire ; la pensée de l'inexprimable sainteté des présents dont la consécration l'a rendu possesseur, raniment dans le prêtre le sentiment de son indignité. Il prend alors la posture d'un suppliant, *supplices Te rogamus*, Il s'incline profondément ; il conjure le Dieu tout-puissant de faire transporter ces dons devant sa face par les mains de son saint Ange, *per manus sancti angeli tui*, par l'Ange du grand conseil, par Jésus-Christ lui-même, qui est venu au milieu de nous afin de réparer sa gloire et nous sauver. Ainsi présentés, ils ne peuvent que lui plaire au plus haut degré et sous tous les rapports. Rien alors ne mettra obstacle aux fruits abondants que nous espérons retirer

du sacrifice de la messe et notre oblation méritera ainsi la bienveillance divine.

* * *

L'Eglise, avec sa sollicitude maternelle, pense à tous ses enfants. Comment pourrait-elle oublier, dans un moment où elle peut essuyer tant de larmes, ceux qui pleurent dans les flammes du purgatoire, privés pour un temps de la présence de Dieu ? Elle veut que nous priions pour ceux qui nous ont précédés sur le chemin de la vie, qui sont morts dans la foi, qui en ont pratiqué les avertissements et qui dorment du sommeil de la paix, mais qui ont besoin de se purifier encore avant d'être admis dans ce royaume de gloire où rien de souillé ne peut entrer. Elle veut que nous fassions descendre sur eux la rosée de sa miséricorde.

Et nous, comment pourrions-nous oublier des infortunés qui souffrent et qui ont été nos frères, des âmes peut-être que nous avons bien connues, tendrement aimées. Ces parents, ces amis, nous avons arrosé de nos larmes la terre qui recouvre leurs chères dépouilles. Leur souvenir a souvent écarté pendant la nuit le sommeil de nos paupières humides et, durant le jour, il nous a plongés dans une tristesse que le temps et les distractions n'ont pu dissiper. Nous pouvons continuer de pleurer, mais disons à Dieu, à ce Memento, dans la modestie d'une sainte résignation : Mon Dieu, je pleurs, mais je vous aime, et pour prix de cet amour, je vous demande une grâce : acceptez le prix de mes souffrances et de celles qu'à endurées votre Divin Fils qui est là sur l'autel, pour le soulagement des âmes qui m'étaient unies autrefois par les liens de l'amitié ou de parenté ; allez leur dire que, fidèle à leur souvenir, je n'ai qu'un désir : alléger leur douleur et leur ouvrir les portes du ciel.

Disons alors à Dieu avec amour et avec confiance :

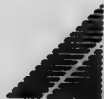
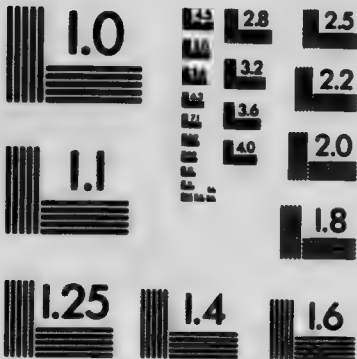
Dans les brasiers, un peuple saint soupire ;
Daignez, Seigneur, finir un tel martyr ;
Descendez au plus tôt dans ce sombre séjour,
Tarissez-y les pleurs, montrez-y votre amour.

Et comme cette prière faite pour les âmes du purgatoire doit



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1853 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - phone
(716) 288-5000 - fax

être agréable à Dieu qui châtie ces âmes en père et qui les aime tendrement ! Comment n'écouterait-il pas nos prières qui sont alors mêlées à la voix de son Fils ?

Le célébrant doit ici rappeler nommément et expressément quelques défunts et s'acquitter des devoirs que la justice, la charité, la reconnaissance lui imposent envers eux et, avec les fidèles, il prie pour tous ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui reposent dans le Seigneur, *omnibus in Christo quiescentibus*. Il ne se célèbre donc pas une seule messe en ce monde qu'on n'y prie pour tout chrétien mort en état de grâce et qui achève dans le purgatoire l'expiation de ses péchés.

Et que demande-t-on pour ces âmes ? *Un lieu de rafraîchissement, locum refrigerii*, car dans le purgatoire elles sont consumées à la fois par les flammes du désir de Dieu, par le feu des tourments et le tourment du feu ; elles soupirent après le soulagement contre les ardeurs de ce brasier. *Un lieu de lumière, locum lucis*, le royaume céleste où leurs regards contempleront à jamais l'éternelle lumière. *Un lieu de paix, locum pacis*, où elles savoureront à longs traits les douceurs de la société de Dieu, des Anges et des Saints.

A ce moment de la messe, le purgatoire reçoit la rosée bien-faisante du Sang divin avec les transports de reconnaissance, d'espérance et d'amour.

Disons donc alors à Dieu avec autant de confiance que d'amour : O mon Sauveur, qui avez bien voulu vous charger de mes péchés et payer au prix de votre sang précieux les peines qu'ils méritent si justement, daignez offrir à votre Père les douloureux tourments de votre passion en échange de ceux que souffrent les Ames qui sont dans le Purgatoire. Je vous supplie en particulier d'abréger, et même de finir, s'il se peut, les peines qu'endurent celles pour lesquelles en particulier je crois devoir prier. C'est de tout mon cœur que je leur cède la satisfaction que vous auriez la bonté de m'appliquer en vertu du sacrifice que je présente avec vous. Puisque je ne puis rien pour vous, car de quoi avez vous besoin ? Je me tiens heureux de contribuer en quelque chose au soulagement de vos amis. Saintes âmes qui ressentent si vivement les ardeurs de ce feu dévorant.

et celles du désir passionné de voir Dieu, que j'ai de joie de pouvoir vous délivrer de vos maux ! et avancer votre bonheur ! J'espère que lorsque vous posséderez ce beau royaume qui vous est préparé, vous agirez auprès de Dieu pour m'en assurer la possession.

* * *

Avant la consécration, le prêtre a prié Dieu d'admettre un jour au ciel, en participation des joies de l'Eglise triomphante, l'Eglise militante. Après la consécration, il a fait la même demande pour l'Eglise souffrante ; il a demandé à Dieu d'accorder aux Ames du Purgatoire la fin de tous leurs maux et leur entrée dans le ciel... Mais ce ciel, il est convenable qu'il le demande pour lui et pour les assistants à la Sainte Messe. C'est vrai, il est pécheur, il le reconnaît, il se frappe la poitrine comme le publicain du temple et il dit à Dieu ; sur un ton un peu élevé pour réveiller l'attention des fidèles et les avertir de s'unir à lui : *Nobis quoque peccatoribus* ; nous aussi, pécheurs, nous comptons sur la multitude et l'étendue de votre miséricorde, *de multitudine miserationum tuarum sperantibus*, donnez-nous quelque part et société avec les saints Apôtres et Martyrs : *partem et societatem donare digneris cum tuis sanctis Apostolis et martyribus*. Cette part, c'est la part du ciel et la part de la grâce nécessaire pour le posséder et qui nous vient principalement de l'Eucharistie. Et afin d'enflammer notre courage et de nous inspirer une légitime confiance, l'Eglise a soin de nous faire nommer alors les noms de saints et de martyrs pris dans toutes les classes et dans tous les états de l'ordre social. Ces Saints, ces Martyrs ont été ce que nous sommes, pécheurs comme nous ; ils ont été soumis aux mêmes épreuves, aux mêmes dangers ; ils ont partagé nos travaux, nos difficultés, nos afflictions ; ils ont semé comme nous d'abondantes larmes, et aujourd'hui ils moissonnent dans la joie. Nous n'avons qu'à suivre leur exemple et un jour nous prendrons part à leur félicité.

Alors le prêtre prononce des paroles qui sont le digne couronnement des prières du canon. Il reconnaît que Dieu nous donne

par Jésus-Christ la Sainte Eucharistie, ces dons sanctifiés vivifiés, et bénits, comme la rançon et la nourriture de nos âmes, comme notre bien le plus élevé et plus excellent. *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedixis et præstas nobis.*

Il reconnaît aussi que c'est par la croix, par Jésus crucifié, *per Ipsum*, avec lui, *cum Ipso*, en lui, *in ipso*, que toute gloire est rendue à Dieu, le Père tout-puissant, en unité du Saint Esprit, dans les siècles des siècles.

C'est par lui, *per Ipsum*, en effet, par sa médiation, que nous avons accès auprès de Dieu. Il est le Verbe incarné, le chef de tous les enfants de Dieu, le principe de toute vie surnaturelle, et tout ce que nous pouvons faire de glorieux pour la Divinité et de méritoire pour nous, c'est Lui qui nous l'inspire et qui en est le principal auteur.

C'est avec lui, *cum Ipso*, dont nous sommes les enfants, les cohéritiers, que nous nous présentons à Dieu ; nous unissons nos pensées à ses pensées, nos affections à ses affections, et nous sommes sûrs de plaire à son Père.

C'est en lui, *in Ipso*, que Dieu nous regarde et nous voit. Notre néant, nos misères sont comme absorbés et disparaissent dans l'abîme de ses perfections infinies.

Que ces paroles soient toujours l'écho de cœurs remplis de charité, de reconnaissance, et Dieu exaucera avec plaisir les prières et de la Victime et du sacrificeur.

Article 3. — La Communion.

La consécration a mis l'adorable Victime sur l'autel. Le célébrant l'a présentée à Dieu comme un magnifique hommage rendu à sa justice, à sa bonté, à toutes ses infinies perfections ; il a appliqué ensuite les fruits du sacrifice à tous ceux pour qui et par qui il est offert. Mais il sait que Jésus a voulu que son Corps et son Sang devinssent notre nourriture : *caro mea verè est cibus et sanguis meus verè est potus . . . manducate et bibite.* Son unique pensée doit être alors pour le banquet sacré auquel il va prendre part. *Oremus, prions*, dit-il aux fidèles ; il les

avertit qu'ils vont réciter la plus sainte, la plus salutaire de toutes les prières, une prière composée par Jésus-Christ lui-même qui nous a donné l'ordre de l'employer. Aussi avant de la réciter, nous sentons le besoin de dire : " Instruits par des préceptes salutaires et suivant la forme de l'institution divine, nous osons dire : *præceptis salutaribus moniti et divinæ institutione formati, audemus dicere.*

Avec quelle ferveur et quel respect devons-nous réciter cette prière sublime ! surtout à la messe où repose sous nos yeux Celui qui nous l'a enseignée et commandée ! Elle est aussi courte en paroles qu'étendue par le sens, dit Tertulien. "*Quantum substringitur tantum diffunditur sensibus.* Il la désigne comme l'abrégé de l'Evangile *breviarium totius Evangelii*, renfermant outre l'adoration de Dieu et la demande pour les hommes qui forment l'essence de la prière, le sommaire complet de la doctrine et des lois de Jésus-Christ. . . Cette glorieuse prière a une telle fécondité dans ses mystères, dit un grand Saint, une telle efficacité dans ses effets, un ordre si parfait, que nul ne le peut comprendre ni l'exprimer". Non seulement elle contient tout ce que nous pouvons implorer de Dieu, mais elle le distribue dans l'ordre où nous devons présenter à Dieu les diverses demandes que nous lui adressons ; elle règle aussi toutes nos affections et nos désirs, *est informativa totius nostri affectus.*

Ce fut à bien juste titre que saint Grégoire voulut et ordonna que cette prière composée et à nous apprise par le Verbe Incarné se récitât à la messe en sa présence, tout près de Lui. Nulle part elle ne trouve plus sa place que lorsque le prêtre, et avec le prêtre tous les fidèles, sont groupés autour du Fils unique immolé sur l'autel pour nous obtenir de son Père toutes les demandes qu'elle contient. A la vue de son Fils immolé pour sa gloire aussi bien que pour notre salut et dont l'état de profonde humiliation sur l'autel est déjà une prière si touchante, comment nous refuserait-il les grâces que nous lui demandons ?

Avec quelle confiance devons-nous réciter cette prière ? Notre Père, lui disons-nous. Aux Juifs, son peuple de choix, il permettait de lui dire : *Seigneur.* A nous il a donné l'Esprit

de son Fils qui est l'esprit d'adoption. Et cette invocation est pour nous rappeler sa bonté, pour nous donner espoir en Dieu qui, avant tout, est un père aimant. *Qui êtes aux cieux*, comme dans le lieu de sa gloire et de sa puissance. Qu'il fait bon de penser au ciel ; nous allons bientôt manger le Pain qui confère la vie éternelle ; cette pensée est de nature à aiguillonner la faim qui doit nous faire désirer cet aliment. *Que votre nom soit sanctifié*, qu'on lui rende tout l'honneur et tout le respect qu'il mérite. *Que votre règne arrive*, qu'il s'établisse en tous et sur tous ; car vous êtes vraiment roi. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, c'est-à-dire, par les hommes aussi bien qu'elle est accomplie au ciel par les Anges et par les Bienheureux.

Après avoir offert d'abord à Dieu les adorations et les hommages qui lui sont dus, il est bien juste et légitime que nous pensions à nous-mêmes. Dieu connaît nos misères et Lui seul peut nous secourir. Aussi nous lui disons avec la conviction de notre insuffisance : *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour* ; donnez-nous non seulement le pain qui restaurera notre vie corporelle, donnez-nous aussi la nourriture appropriée à la vie divine reçue au baptême. Cette nourriture merveilleuse, c'est la sainte Hostie ; elle est sur l'autel ; elle y est pour nourrir nos âmes et c'est bien le moment de la demander à Dieu.

Puis nous sommes pécheurs ; nous devons demander pardon. *Pardonnez-nous nos offenses*, disons-nous à Dieu et nous donnons nous-mêmes la mesure de ce pardon en demandant qu'il nous pardonne *comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés*.

Et pour que nous ne commettions plus de fautes, nous lui disons : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* ; donnez-nous les grâces dont nous avons besoin pour y résister ; car nous sommes faibles et nous pourrions facilement tomber.

Enfin : *Délivrez-nous du mal* ; délivrez-nous ô Seigneur, de ces revers, de ces disgrâces, de ces maladies, de ces peines, de ces chagrins, de ces infortunes, de ces fléaux qui parfois sont déchainés, contre notre pauvre humanité ; délivrez-nous surtout du pire de tous les maux, du péché qui tue l'innocence

dans les âmes et qui leur prépare de cruels remords sur cette terre et des tourments plus cruels encore dans l'éternité.

Ces dernières paroles ont été dites par les assistants ; elles ont surexcité la compassion du célébrant qui doit porter toutes les infirmités de son peuple. Il revient sur cette plainte suppliante ; il s'en empare et, la développant par une autre prière qui n'en est que l'extension, il dit : " O Seigneur, puisque vous êtes si bon père, délivrez-nous de tous les maux présents, passés et à venir : *libera nos quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, presentibus et futuris*. Oui, délivrez-nous des péchés commis dans le passé, de leurs peines, des mauvaises impressions qu'ils ont produites en nous ; délivrez-nous des maux présents, des tentations, des peines d'esprit, des peines du cœur, des maladies, des maux dont on peut être affligés présentement. Délivrez-nous des maux futurs, des nouveaux pièges, des nouvelles attaques du démon, de la damnation.

Donnez-nous la paix, *da propitius pacem in diebus nostris*. " On ne peut rien imaginer de plus agréable, dit saint Augustin, rien souhaiter de plus désirable, rien trouver de meilleur que la paix ". Et la paix que nous sollicitons tout d'abord, c'est la paix intérieure de l'âme ; nous la demandons à l'aide de la miséricorde divine, *ope misericordie adjuti* ; nous demeurerons alors toujours éloignés du péché, *a peccato simus semper liberi* ; nous nous maintiendrons dans la charité et l'amitié de Dieu et nous goûterons les suaves consolations de sa grâce. Nous demanderons cette paix de l'âme que l'impie ne connaît pas (Isaïe, 48-22) ; car il vit dans le trouble de l'esprit et dans l'agitation des sens ; cette paix que Dieu n'accorde " qu'à ceux qui chérissent sa loi " (Ps 115), cette paix qui est la source de la joie, (Prov, X11-20) ; cette paix intérieure qui " surpasse toutes les sensations du bonheur que l'on peut goûter en ce monde " (Phil. 1V-7).

Nous demandons aussi la paix extérieure de la vie enfin que, soutenus par la protection divine, nous soyons en sûreté contre les désordres, les attaques et les persécutions du dehors, *ab omni perturbatione securi*.

Et pour obtenir plus facilement et avec plus d'abondance

cette paix si douce et si désirée, nous recourons d'abord à l'entremise de la Vierge Marie qui est la mère de Jésus et la nôtre, qui est le refuge et l'avocate des pécheurs, le secours des chrétiens. L'Eglise prévoyante lui a confié le soin d'assister et de défendre les âmes pécheresses auprès de son Divin Fils et on sait ce que peuvent obtenir les supplications d'une mère.

A l'intercession de la glorieuse Mère de Dieu, se joint dans cette prière celle de tous les saints et principalement celle des bienheureux Apôtres Pierre, Paul et André. *Intercedente beatâ et gloriosa semper virgine Dei Genitrice Maria cum beatissimis Apostolis Petro, Paulo et Andrea et omnibus sanctis.* Ces intercesseurs nous vaudront une plus grande richesse des bienfaits de Dieu et, par égard pour eux, notre prière sera entendue et exaucée.

La paix, le célébrant continue à la solliciter. Il la souhaite aux fidèles lorsque, tenant en mains une parcelle de l'Hostie sainte, qui a pacifié le ciel avec la terre, il leur dit : *Pax Domini sit semper vobiscum, que la paix du Seigneur soit avec vous, qu'elle y soit toujours.*

Il la demande encore lorsqu'humblement incliné et les yeux tendrement fixés sur la Sainte Victime, il lui dit dans un langage où tout respire le respect, la confiance et l'amour : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Agneau de Dieu qui effacez par votre sang les péchés du monde, touché de compassion pour moi, faites-en distiller seulement une goutte dans mon cœur pour le purifier et pour l'embraser des ardeurs du saint amour.* Je reconnais qu'après tout cela, je ne laisserai pas d'être encore indigne de me nourrir de votre Chair ; quand j'aurais toute la pureté des Anges et tout l'amour des séraphins, je ne mériterais pas encore une si grande faveur. Mais vous avez promis, ô mon Dieu que vous rassasieriez ceux qui auront faim et j'ai un extrême désir de manger ce pain vivant qui conserve et perfectionne la vie sainte. *Agneau divin donnez-nous la paix.*

Cette paix, le célébrant la demande avec une nouvelle insistence dans la première des trois belles oraisons qui précèdent immédiatement la communion et par lesquelles nous mettons, pour ainsi dire, la dernière main à toutes nos préparations, les

maines jointes reposant sur l'autel, il s'adresse à Jésus immolé qui va bientôt descendre dans son âme dans la sainte communion et il lui dit : "*Seigneur Jésus, vous qui avez dit à vos Apôtres : je vous donne la paix, ne regardes pas mes péchés mais la foi de votre Eglise et, selon votre volonté, daignez lui donner la paix et l'union.*"

Demandons, ne cessons de solliciter cette paix que le Sauveur a laissée aux siens et que le monde ne peut ni donner ni ravir. Il ne peut la donner, car il ne possède que des trésors qui ne rassasient pas : des biens terrestres, de vains honneurs et des plaisirs sensibles. Ce ne sont là que des fantômes de biens, ce n'est que vanité et tourments d'esprit (Eccl, XI, 17); ils ne produisent pas de paix véritable, mais un semblant de paix, une paix fragile et passagère. Le monde ne peut ravir cette paix ; elle a de profondes racines dans le cœur ; elle descend du ciel et conduit au ciel ; elle n'est atteinte ni par les sollicitations de la jouissance, ni par les fardeaux des peines de la vie du temps. L'esprit et le cœur sont-ils fortement établis en Dieu, ils demeurent même au milieu des tempêtes de la persécution et de la tentation, calmes, doux et sereins, remplis d'une sainte paix. C'est à cette paix que nous exhorte sainte Thérèse : "*Que rien ne vous trouble ni ne vous effraie, tout passe, Lui reste le même. La patience obtient tout. Celui qui possède Dieu ne manque de rien, lui seul suffit.*"

Les deux oraisons qui suivent sont directement préparatoires à la sainte communion. La première demande à Notre Seigneur le grand don de la persévérance finale, une union intime avec lui, une union que réalisent la fuite du péché et l'attachement inviolable à la loi de Dieu, l'horreur d'une communion indigne et aussi l'humilité requise pour approcher de Dieu ; elle sollicite les fruits salutaires qu'apportera l'Emmanuel si attendu.

Ces deux prières dont la beauté et la tendresse ne peuvent être surpassées dégagent un suave parfum d'humilité et de saint effroi, sentiments plus justifiés en ce moment. Qu'on y songe ! Le sacrifice éternel qui ne se célèbre que sur un autel sublime, *in sublime altare*, va être transféré par la communion de la pierre

de l'autel terrestre dans le cœur du communiant ; or, de se voir ainsi devenir le centre duquel le Christ fait monter vers le Père toute la gloire que peut lui adresser l'univers, il ne peut résulter en l'Âme qu'une profonde impression d'indignité.

Le célébrant dit . “ *Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par la volonté du Père et la coopération du Saint Esprit avez donné la vie au monde, délivrez-moi par ce très saint Corps et ce très saint Sang de tous mes péchés et de toutes sortes de maux. Celui qui est là sur l'autel est le Fils de Dieu égal à son Père en bonté, en puissance, en sagesse ; il est immense comme son Père quoique contenue dans l'Hostie que nous avons sous les yeux ; il est glorieux comme son Père quoique caché sous de viles apparences. “ Le Père a la vie en lui-même et le Fils vivifie ceux qu'il veut, disait le Sauveur. (Jean V, 21). Nous voulons donc, au moment où nous allons nous incorporer l'auteur de notre salut, aller à cette source de la vie, étancher la soif du bonheur qui nous consume. Nous pouvons lui demander avec confiance de nous délivrer de tous nos péchés, passés et présents, en eux-mêmes et en leurs conséquences, et de nos maux présents et futurs.*

Faites que je demeure toujours attaché à vos commandements et ne permettes pas que je me sépare jamais de vous. Cette prière si touchante, surtout au moment où l'Âme va célébrer son union la plus intime avec son céleste époux. “ Que peut vous donner le monde sans Jésus ? Etre sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices ”, dit l'Imitation de Jésus-Christ. Sans Jésus nous ne pouvons venir à bout de rien ; nous avons besoin de lui à chaque pas, à chaque instant.

La seconde prière, encore plus que la première, est inspirée par un sentiment de crainte et d'humilité. Le prêtre d'abord confesse son indignité, puis il supplie instamment le Seigneur de détourner de lui le malheur d'une communion indigne et de lui accorder avec abondance les bienfaits d'une bonne communion.

Seigneur Jésus-Christ, faites que la réception de votre Corps que je me propose de prendre, tout indigne que j'en suis, ne tourne pas

à mon jugement et à ma condamnation, mais que, par votre bonté, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, de remède salutaire.

Dans la prière précédente, le célébrant a supplié Dieu de lui pardonner ses fautes ; dans celle-ci il se les rappelle et il se demande s'il n'y a point de présomption de sa part à recevoir le Corps de son Seigneur et de son Dieu. Cette pensée le pousse à reconnaître qu'il n'est pas digne de recevoir l'adorable Sacrement, *quod ego indignus sumere præsumo*.

Il ne s'agit pas évidemment d'une indignité que causerait une faute mortelle et qui rendrait sacrilège la communion ; le prêtre est et il doit être en état de grâce, il est et il doit être exempt de tout péché mortel. L'indignité dont il s'agit dans cette oraison est le défaut d'une dignité parfaite qui manque à la réception de cet auguste sacrement. L'infirmité de la nature humaine, la faiblesse de notre volonté est telle que nos dispositions sont toujours plus imparfaites qu'elles ne devraient l'être. Quand bien même nous aurions fait tout ce qui dépend de nous, quand bien même nous nous serions préparés le mieux possible, nous avons raison de nous croire peu dignes de recevoir la sainte communion.

Nous nous confions alors en la bonté paternelle du Sauveur ; Nous lui disons :

" Agneau Divin, vous êtes la Victime
Qui de ce monde avez porté le crime ;
Achevez votre ouvrage, adorable Sauveur,
Lavez dans votre Sang les taches de mon cœur.

Nous lui demandons que cette communion soit pour nous une source de bien : *sed pro tua pietate prosit mihi* ; nous le prions de faire dans son infinie bonté que son Corps et son Sang servent à la défense de notre âme et de notre corps et nous soient un remède salutaire, *ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam*.

La défense de notre âme : notre intelligence a besoin d'être éclairée, notre cœur a besoin d'être échauffé par les ardeurs de l'amour divin ; notre volonté a besoin d'être fortifiée, et la Sainte Communion donne tout cela.

La défense de notre corps. La communion fait du bien au corps ; elle fait de nos membres des vases de la vie divine ; elle éteint en nous les penchants au mal, le feu dévorant des passions.

Nous demandons enfin que la Sainte Communion nous serve de remède ; *ad medelam percipiendam*. Le Saint Concile de Trente a fait ressortir admirablement cet effet de la Sainte Hostie : "*Antidotum quo a peccatis mortalibus præservamur et a culpis quotidianis liberamur ; le remède, l'antidote qui nous préserve à l'avenir des fautes mortelles et qui consume en notre âme les fautes légères de chaque jour.*" Jésus-Christ, en nous donnant sa chair à manger, détruit le poison de la nôtre : *antidotum*. Il apporte à notre âme, avec la vie divine, la lumière et l'énergie qui doivent la préserver des chutes mortelles ; il lui communique la chaleur, l'amour divin dont l'effet est de consumer les fautes légères qui la déparent.

* * *

Après que le prêtre incliné et les yeux fixés sur la sainte Hostie a récité ces belles prières par lesquelles il demande à Dieu la pureté de conscience, il sent la confiance renaître dans son âme ; il se relève rempli d'une sainte ardeur et, avec l'empressement d'un homme affamé : *je prendrai, dit-il, le pain qui peut rassasier tous mes désirs, ce pain céleste que le ciel donne et qui donne du ciel à ceux qui le mangent : panem caelestem accipiam*, et, dans la joie de mon âme, j'invoquerai le nom du Seigneur : *et nomen Domini invocabo*.

Il dit à Dieu : O que je suis indigne de vous recevoir ! Hélas ! qui suis-je et qui êtes-vous ? Vous êtes le plus beau, le plus parfait des hommes, vous êtes le Fils unique du Dieu vivant, égal en tout à votre Père ; vous êtes infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment saint ; ou plutôt vous êtes la bonté, la sagesse, la puissance, la sainteté même. Et moi, je ne suis qu'un ver de terre, qu'un grain de poussière, qu'un néant. Que dis-je ? Je suis encore quelque chose de plus méprisable que cela ; je suis un pécheur, un ingrat qui ai par-

fois abusé de vos bienfaits. O l'unique et souverain Maître de mon cœur, je ne mérite pas que vous me fassiez l'honneur de venir chez moi : *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

Mais après tout, vous n'ignorez pas mes misères et cependant vous m'invitez avec une tendresse et un empressement extrêmes à vous recevoir ; vous me le commandez, vous me menacez de la mort si je ne le fais pas. Souffrez donc que je le dise, s'il y a de la présomption et de la témérité dans ma conduite, c'est votre excessive bonté qui me l'inspire. Si mon indignité me fait trembler, vos aimables invitations si souvent répétées me rassurent. Je sais qu'il faudrait avoir la pureté des anges pour vous recevoir, mais je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour me priver de l'honneur que vous voulez me faire. Si j'ose vous recevoir, c'est que je sais que vous êtes un Dieu de miséricorde et que vous m'avez racheté en répandant pour moi votre Précieux Sang. *Apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio. Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.* "

Père éternel, votre Fils la vérité infallible, m'a promis que vous ne me refuseriez rien de tout ce que je vous demanderais en son nom ; je vous demande aujourd'hui ce Fils qui vous est si cher, je vous demande son corps, son sang, son âme, sa divinité... Il est vrai que je vous demande beaucoup, je ne mérite rien ; mais c'est en son nom et par ses mérites, et ce n'est que pour vous honorer d'une manière plus digne de votre grandeur que je vous le demande. Quand je le posséderai, je me sacrifierai avec lui à votre bon plaisir et à votre gloire, je vous le présenterai pour reconnaître tous les bienfaits que j'ai reçus de votre main libérale ; je vous demanderai par son entremise et avec lui tous les secours dont j'ai besoin pour vous aimer et vous servir plus parfaitement que je n'ai jamais fait ; je vous offrirai son Précieux Sang pour expier tous les péchés que j'ai commis. Pouvez-vous après cela me refuser ?

Esprit-Saint qui avez formé avec tant de perfection le Corps de mon Sauveur dans le chaste sein de votre épouse, qui avez enrichi son âme de vos plus excellents dons, pour les disposer

l'un et l'autre à cette union ineffable avec le Verbe, daignes préparer mon corps et mon âme à cette union étroite que le Verbe incarné veut bien contracter avec moi. Purifies ma chair, éclaires mon esprit, embrases mon cœur de votre feu sacré et soyes le nœud éternel qui m'unisse à jamais avec lui.

Le cœur rempli de ces sentiments, le prêtre empruntant les paroles du centenier, dit en se frappant la poitrine : *Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.* Il a confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, selon la parole de sainte Agathe : " d'un seul mot guérit toutes les maladies " ; il se jette dans ses bras, dans son cœur ; il lui ouvre le sien en disant : *que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle.* Alors saisi d'une joie mystérieuse et ravi de la saveur spirituelle de cette manne divine, le prêtre dit en son cœur : " mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. . . Je l'ai trouvé celui que mon cœur aime, je ne le quitterai plus. " (Cant. 11-16) Il lui dit avec sincérité :

Pasteur suprême,
Soumis à ta loi,
Pour toujours je t'aime
Et me donne à toi.

Et le pain qu'il va prendre est le pain vivant et vivifiant, *panis vivus et vitalis* : vivant, car il contient le Christ immortel ; vivifiant, car il nous fait vivre de sa vie divine.

C'est le pain très suave qui console les humains dans leurs douleurs, *pane suavissimo de caelo præstito* ; c'est le pain savoureux et délectable dont le goût dépasse toutes les délices de la terre : *omne delectamentum in se habentem.*

C'est le pain des Anges, mais il est offert aux pèlerins de la terre : *panis angelorum factus cibus viatorum.* La chair qui s'en nourrit devient elle-même, suivant le mot d'un Docteur, une chair angélique ou angelisée, *angelizata caro.*

Le cœur du prêtre déborde de reconnaissance et, dans un saint enthousiasme, il s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Il m'a fait un présent infini, il m'a donné

sa divinité et son humanité. Tout puissant qu'il est, il ne pouvait m'accorder davantage ; tout sage qu'il est, il ne pouvait imaginer un don plus parfait ; tout riche qu'il est, sa libéralité ne pouvait aller au delà.

Il éclate alors dans un sentiment de gratitude plus vif encore et il s'écrie : "*Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur, calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. Que le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie. Sanguis Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam aeternam.*

Oh ! ne dites pas, que je suis pauvre. Je suis riche désormais. Je possède dans cette coupe une pierre précieuse, le rubis d'un Sang divin qui vaut plus que tout votre ciel ! Ne dites pas, ô mon Dieu, que vous êtes au-dessus de toute louange, *major omni laude*. Votre majesté, si infinie soit-elle, n'est pas au-dessus de la majesté de votre Fils. Recevez donc avec le Sang divin que je vous offre dans ce calice une louange qui égale votre grandeur.

Le prêtre peut alors avec confiance invoquer le Seigneur ; il peut louer celui qui opère en lui de si grandes choses. En effet, il ne paraît plus devant lui avec les misères de notre nature ; nouveau Jacob, il se présente au Père céleste sous les traits de son premier-né. Dieu ne regarde plus ce qu'il est ; il s'arrête à voir le sang de son Fils bien-aimé qui l'inonde. Et avec quelle bienveillance ne doit-il pas écouter le cri de ce sang adorable ? Jadis il se laissait émouvoir par celui des boucs et des génisses ; il suffisait que le sacrificateur en fût teint pour qu'il exauçât toutes ses demandes et bénît la nation dont ce pontife était le médiateur. Serait-il maintenant moins sensible au spectacle de son Verbe immolé par le prêtre ? Et lorsque celui-ci approche de lui l'Âme pure et toute empourprée du Sang du Divin Holocauste, se pourrait-il que son œil restât sec et que son cœur l'accueillît avec indifférence ? Cette pensée serait également outrageante et pour la bonté du Très-Haut et pour la dignité de l'offrande eucharistique. Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, fut toujours exaucé, tant son Père le respecte et l'honore "*Exauditus est pro sud re verentid* (Heb. VI, 7). Au Calvaire

il prie pour les pécheurs au milieu des supplices et le monde est pardonné. Maintenant il vit encore dans les cieux pour intercéder en notre faveur ; il montre éternellement ses cicatrices comme une muette mais énergique supplication pour les humains : "*semper vivens ad interpellandum pro nobis*" (Lieb, V11-25). Et dans cet état, tous les vœux dont il est l'interprète où qu'il adresse lui-même à Dieu, obtiennent leur effet par le souvenir de sa mort et la vertu de ses blessures.

Le prêtre qui a élevé à l'autel l'Hostie sans taches entre le Tout-Puissant et les fidèles ne doit donc pas craindre que sa médiation soit sans fruits. Jésus qu'il a tenu dans ses mains innocentes est le même qui fut jadis attaché à la croix ; il est aussi le même Agneau que l'Apôtre saint Jean vit autrefois étendu devant le Très-Haut dans la gloire et se dévouant sans cesse pour nos iniquités. Il a sur l'autel la même nature ; il conjure son Père par les mêmes mérites et de la même voix. Comment n'exercerait-il pas sur son cœur un égal empire et n'emporterait-il pas à sa générosité des grâces aussi fécondes ?

* * *

Le célébrant, après avoir reçu un si grand bienfait, sent le besoin de commencer l'action de grâces. Pénétré du respect le plus profond pour le sacrement qu'il a reçu, il purifie ses doigts et le calice. Pendant ce temps, il est plongé dans le recueillement et la méditation de l'aliment qui vient de le réconforter et il récite deux prières qui ont pour but d'implorer de Dieu les effets bénits de la sainte communion.

Il possède Jésus-Christ il n'a plus qu'une chose à désirer, c'est de le posséder toujours, de le conserver au plus intime de lui-même et, pour ainsi dire, dans les entrailles de son âme, le retenir dans son cœur pur, détaché des choses de la terre et plein d'ardeur pour celles du ciel. "*Faites, Seigneur, dit-il, que nous conservions dans un cœur pur ce que notre bouche a reçu et que ce don fait pour le temps devienne un remède pour l'éternité. Quod ore sumpsimus, Domine, purâ mente capiamus et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum. Faites aussi, Seigneur,*

que cette communion produise en nous des effets permanents et nous délivre de toute souillure, *præsta ut in me non remaneat scelerum macula.*

Le célébrant récite ensuite les prières dites *La communion* et la *Post Communion*. Ces antiennes sont comme un bouquet spirituel composé de pensées sur la communion et l'esprit de la fête dont on a célébré la messe ; elles sont une action de grâces. Il remercie le Seigneur de ce qu'il a bien voulu le faire participer à de si saints et si grands mystères et le prie de lui en conserver le fruit.

Les antiennes sont toujours conçues au pluriel et dites pour tous et au nom de tous ceux qui sont présents à la messe. Cela suppose que tous les assistants ont pris part au banquet eucharistique, où par la communion sacramentelle, selon l'usage de la primitive Eglise de laquelle nous vient le plus grand nombre de ces oraisons ; où du moins par la communion spirituelle que les assistants ne devraient jamais omettre.

Le prêtre dit encore aux assistants : *Dominus vobiscum, que le Seigneur soit avec vous.* C'est son dernier souhait à ceux qui ont assisté et se sont unis au renouvellement du sacrifice de Jésus-Christ sacramentellement reproduit sous les espèces du pain et du vin pour être la nourriture des âmes. Il souhaite aux assistants de conserver pendant la journée, dans la joie comme dans la peine, la grâce et l'assistance de Dieu ; il demande au bon Pasteur de les conduire, de les paître, d'être leur appui, d'être avec eux à la chute du jour et à l'approche de la nuit, afin de veiller avec le Christ et de reposer en paix.

Puis il dit aux fidèles : "*Allez, la messe est dite, Ite, missa est*". Allez en paix dans vos maisons, retournes à vos occupations ; le Seigneur que vous venez d'invoquer sera votre lumière et votre force — Allez et portez au milieu du monde, dans la société de vos frères cette foi vive dont vous avez fait profession dans le commerce intime que vous venez d'entretenir avec Jésus-Christ. — Allez, votre sacrifice a été agréable au Très-Haut ; la grâce du ciel est descendue abondamment sur vous ; conservez maintenant un éternel souvenir de la part qu'il a plu à Dieu de vous accorder à une si auguste céré-

monie. — Allez où les devoirs de votre état vous appellent ; mais, tout en quittant le lieu saint, laissez toujours attaché à Jésus-Christ ce cœur que vous lui avez consacré et qui lui appartient à si juste titre ; laissez-le entre ses mains saintes et divines, afin qu'il le perfectionne et le purifie toujours davantage ; laissez-le attaché à son cœur adorable, afin qu'il s'embrase de plus en plus de célestes ardeurs. — Allez à la suite de Jésus et suivez-le dans cette voie de patience, de douceur, d'abnégation qu'il a menée sur la terre. — Allez et vivez de telle sorte que vous méritiez un jour d'entrer dans la céleste patrie, au ciel, dans cette assemblée où il n'y aura plus de renvoi, où à la place de *l'Ite missa est*, on entendra ces paroles : " Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous a été préparé, que je vous ai ouvert par mon sang et que vous méritez par votre constance et votre fidélité. "

Il en coûte au célébrant de se retirer de l'autel sans adresser à Dieu une dernière prière qui soit comme une sorte de récapitulation des prières précédentes ; voilà pourquoi il s'incline et, appuyant ses mains sur l'autel, il conjure le Seigneur de recevoir favorablement le sacrifice que tout indigne qu'il est, il vient de lui offrir au nom de tous et le rendre propitiatoire pour tous : " Agréez, ô Trinité Sainte, l'hommage de ma servitude et faites que ce sacrifice que j'ai offert aux regards de votre Majesté vous soit agréable malgré mon peu de dévotion et que, grâce à votre miséricorde, il opère l'expiation des péchés pour moi et pour tous ceux pour qui je l'ai offert. "

Le célébrant ne veut pas laisser sortir les fidèles sans leur donner une bénédiction particulière. Pasteur et troupeau étaient unis avant le sacrifice dans une même foi, mais il semble que la messe les ait rapprochés encore et les liens d'âmes sont si forts ! Peut-on rester étrangers l'un à l'autre quand on a prié ensemble, chanté ensemble, peut-être pleuré ensemble, pris place au même banquet, éprouvé le même tressaillement spirituel et fait ensemble un bond vers les sommets ? Ayant vu de plus près le trésor divin qui, de l'autel, du tabernacle, de la croix, se répandait sur les assistants, l'officiant veut qu'ils en profitent, qu'il soit pour leur bonheur et leur salut ; alors

il baise l'autel, comme pour recevoir de Jésus-Christ dont l'autel est la figure la bénédiction qu'il va transmettre au peuple ; il élève ses yeux et ses mains vers le ciel, comme pour implorer la toute puissance et la bonté divines, et, après s'être incliné vers la croix, il dit : "*Benedicat vos omnipotens Deus, que le Dieu tout-puissant, c'est-à-dire, celui qui possède par lui-même toute juridiction et toute souveraineté dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, vous bénisse, c'est-à-dire, vous rende participants des fruits merveilleux de ce saint sacrifice auquel vous avez assisté, qu'il vous accorde tout ce que vous lui avez demandé pour vous, pour votre famille, pour vos âmes, et pour votre corps ; qu'il vous préserve du péché ; qu'il vous maintienne dans sa grâce et que vous soyez enrichis de ses dons ; qu'il vous concède tout en abondance, ses faveurs, son appui, ses consolations, ses douceurs ; qu'il vous bénisse enfin comme il a béni les patriarches de l'ancienne loi, Abraham, Isaac, Jacob : Dieu le Père qui vous a créés, Dieu le Fils qui vous a rachetés, Dieu le Saint Esprit qui vous a sanctifiés. Amen, qu'il vous soit fait ainsi. C'est mon désir le plus ardent.*"

Toute bénédiction sacerdotale a son prix, mais ici elle est donnée par le prêtre dans l'exercice de ses plus augustes fonctions ; il porte encore dans sa poitrine le Dieu qui vient d'emprunter sa parole et sa main pour opérer les plus étonnantes merveilles. Dieu à ce moment ne peut rien lui refuser.

Quand les Apôtres eurent reçu la bénédiction du Seigneur sur le mont des Oliviers, "ils s'en retournèrent pleins de joie et on les voyait chaque jour dans le temple louant et remerciant Dieu". Munis de la bénédiction du prêtre, les fidèles peuvent quitter le lieu saint pour aller où le devoir les appelle. Mais la paix et la joie qui accompagnent la grâce du Sauveur devront resplendir en toute leur conduite. Ils s'en vont heureux ; car ils savent que Jésus est la joie de l'âme comme le soleil est la joie de la nature, le feu la joie du foyer, la fleur la joie du parterre, la patrie la joie de l'exilé, le sourire de l'enfant la joie de la mère.

La liturgie du saint sacrifice se termine par la lecture de l'évangile de saint Jean que saint Augustin désirait voir écrit

en lettres d'or sur tous les murs, Evangile que les fidèles portaient autrefois suspendu à leur cou, qu'ils se faisaient imposer sur la tête quand ils étaient malades ; Evangile qui est un merveilleux abrégé des principaux mystères de notre religion.

Cet Evangile nous remet en peu de mots sous les yeux ce que le sacrifice contient de plus auguste et de plus important. On y voit la génération éternelle du Verbe par qui son Père a créé toutes choses. On y voit l'ingratitude et la prévarication de l'homme qui a méconnu et offensé son Créateur. Mais on y voit aussi que ce même Verbe par un excès incompréhensible de bonté, a bien voulu se revêtir de notre chair, pour se sacrifier en notre faveur sur la croix et sur les autels pour nous réconcilier avec son Père et pour l'engager à mettre au nombre de ses enfants tous ceux qui seront régénérés en recevant par le baptême la grâce avec le saint Esprit et qui, en renonçant généreusement à la chair et au sang, auront le courage de se sacrifier aussi eux-mêmes.

Ainsi quand le prêtre a donné aux fidèles la permission de se retirer par ces paroles : *Ite, missa est*, il leur dit encore cet Evangile ; c'est comme s'il leur disait : allez, mais quelque part que vous alliez, souvenez-vous que Jésus-Christ vous a réconciliés avec le Père céleste et que vous venez de l'assurer de vos respects et de vos obéissances ; souvenez-vous que vous n'êtes plus les enfants d'Adam pour vivre selon les inclinations de la chair et du sang, mais que vous êtes les enfants adoptifs de Dieu et que vous devez désormais vous conduire selon les mouvements de son esprit ; en un mot, songez à quel degré d'honneur vous êtes élevés en vertu de votre adoption et ne dégénérez pas par des actions indignes d'une si haute naissance.

Voilà les sages avis que l'Eglise, comme une bonne mère, donne à ses enfants lorsqu'après la messe ils retournent à leurs occupations. Fasse le ciel qu'ils n'oublient pas de si salutaires instructions.

Le célébrant quitte alors l'autel pour regagner la sacristie. Il est tout pénétré de la grandeur de l'action qu'il vient de faire ; il se sent incapable de témoigner à Dieu une digne reconnaissance. Il emprunte alors le magnifique cantique des

trois enfants de la fournaise de Babylone : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, et, avec eux et comme eux, il invite toutes les créatures, célestes et terrestres, animées et inanimées, à s'unir à lui pour louer et glorifier le Dieu de toute bonté ; il les conjure de lui prêter leur cœur et leurs brûlantes ardeurs pour aimer et remercier son Divin Sauveur.

TROISIÈME PARTIE : L'ACTION DE GRÂCES

CHAPITRE UNIQUE

L'Action de grâces

Après la messe, le célébrant doit descendre les degrés de l'autel avec la gravité d'un homme qui vient du ciel, qui a vu et qui porte Dieu dans son cœur. C'est alors le moment de se mettre à l'écart et de pratiquer en silence l'avis de Notre-Seigneur "*Intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum qui videt in abscondito.*" L'Apôtre saint Jean a dit du perfide Judas : "*Quum accepisset buccellam, exivit continuo.*" Ne serait-ce pas une triste ressemblance que se donneraient les prêtres si, à peine descendus de l'autel, et rentrés dans la sacristie, ils se débarrassaient en toute hâte des ornements sacerdotaux qu'ils jetteraient sans plus de respect que s'ils étaient des vêtements profanes, s'ils donnaient sur le champ audience à quiconque voudrait leur parler, n'exceptant que Jésus-Christ qui aurait tant de choses à leur dire, tant de bien à leur faire, et si, après quelques courtes formules récitées sans attention, ils s'échappaient de l'Eglise comme des captifs de leur prison, emportant l'Hôte adorable au milieu des affaires et des conversations frivoles, et l'oubliant dans leur poitrine comme un mort est oublié dans son tombeau : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.*"

Après la messe, le célébrant doit donc rester avec Jésus pour le remercier, avec Jésus pour l'adorer, avec Jésus pour le prier, avec Jésus pour n'être qu'un dans la fusion, dans la communion de l'amour. Tous les actes de vertus qu'il produit alors ont un mérite spécial, une valeur particulière, comme étant produits par une âme substantiellement unie au Fils de Dieu, tout doit se taire en présence d'une Majesté si grande et

si aimable : “ *Dominus in templo sancto suo ; sileat a facie ejus omnis terra.* ”

Il doit passer au moins quelques instants dans le silence du recueillement et de l'amour pour bien s'acquitter de ses devoirs envers Jésus-Christ qui est venu le visiter, se donner à lui. Agir autrement serait une impolitesse bien plus monstrueuse que si nous laissions seul dans notre appartement un roi qui nous aurait fait l'honneur de nous visiter.

Ce serait manquer aux plus vulgaires bienséances. Quand on est invité à la table d'un grand de la terre, n'est-il pas pour le moins convenable de s'entretenir au moins quelques instants avec son hôte avant de prendre congé de lui ? Dieu nous invite à sa table et, après un si grand honneur, nous nous irions précipitamment sans le saluer ! “ Voulez-vous savoir, dit saint Jean Chrysostôme, à qui ressemblent ces personnes ? Eh bien ! Rappelez-vous Judas s'échappant après la communion d'au milieu des apôtres qui rendaient grâces à Dieu avec Jésus-Christ pour aller, lui traître, consommer son acte impie et livrer le Sauveur aux mains de ceux qui avaient conspiré sa mort. ”

Et de quelle ingratitude se rendrait coupable celui qui ne ferait pas son action de grâces !

Une loi dont on ne peut étouffer la voix quand on n'a point abdiqué tout sentiment de nature, une loi gravée au fond de tous les cœurs, c'est la loi de la reconnaissance et du merci. “ Pour le moindre bienfait, dit saint Jean Chrysostôme, les hommes exigent de notre part des témoignages de reconnaissance ; ils veulent être payés de retour. Combien, pour ses immenses bienfaits, Dieu n'a-t-il pas plus droit à notre reconnaissance qu'il réclame du reste uniquement pour avoir une nouvelle occasion de nous faire du bien ? ” Si vous ne pouvons pas, ajoute-t-il, remercier Dieu autant qu'il en est digne, remercions-le au moins autant qu'il est en notre pouvoir. Quel bienfait peut égaler celui que nous avons reçu de lui ! Ce ne sont pas des trésors, ce n'est pas un empire qu'il nous a donné ; c'est Lui-même. Or qui est comme Dieu, *quis ut Deus* ? Et nous ne lui témoignerions pas notre reconnaissance ?

Les apôtres ne quittèrent le Cénacle, dit l'Evangile, qu'après avoir prié avec leur Maître et remercié Dieu du don qu'ils avaient reçu : *hymno dicto, exierunt* (Math. 26-30). Comment le prêtre qui n'a pas seulement participé aux saints mystères, mais qui vient d'offrir le saint sacrifice pourrait-il s'éloigner de l'autel sans témoigner sa reconnaissance au Seigneur et sans lui renouveler l'assurance de sa fidélité ?

Rien ne serait plus blessant pour notre Divin Sauveur. On peut voir dans l'Evangile combien il est sensible aux témoignages de la reconnaissance. On sait ce qu'il dit au lépreux de Samarie qui vint le remercier de sa guérison ; on sait quelle affection il garda pour Zachée et pour Madeleine, quelle prière il fit en faveur des apôtres, après qu'ils eurent rendu grâces avec lui au Cénacle du don qu'il leur avait fait. Comment donc un prêtre envers qui il se montre chaque jours plus généreux qu'il ne l'a été envers Zachée, envers Madeleine et même envers ses apôtres à la dernière Cène, pourrait-il répondre à son amour par une froideur si déraisonnable ? Quoi, le Fils de Dieu vient de renouveler en lui et par lui l'œuvre de la Rédemption du monde ! Il lui offre la principale part aux fruits de son immolation ; non content de s'être mis entre ses mains, comme sa victime et sa rançon, il est descendu dans sa poitrine pour être son aliment et sa vie ! Ce prêtre le sait ; il sait que Notre Sauveur est présent dans son cœur, qu'il y est présent et vivant comme son Dieu, qu'il y est prêt à recevoir ses hommages, à exaucer ses prières, qu'il n'aspire qu'à demeurer en lui, qu'à se communiquer à lui pour être sa consolation, sa force et sa lumière ! Et il le délaisse ! Il ne pense ni à lui rendre ses devoirs, ni à lui exprimer ses vœux ! Il préfère s'occuper de frivolités où perdre son temps dans la langueur et l'ennui ! Sa conversation le fatigue ; sa société lui est à charge ! Est-il possible que ce Divin Maître ne ressente pas l'ingratitude de son ministre, qu'il ne lui reproche pas vivement son insensibilité, qu'il se résigne longtemps à rester dans ce cœur indifférent et glacé que tout son amour ne peut ni échauffer ni émouvoir ?

Si le plus petit bienfait veut être reconnu et par un sentiment de gratitude intérieure et par un témoignage extérieur, parole

où geste, quels remerciements partis du fond de l'âme et longuement exprimés, abondamment répétés, ne doivent pas être rendus à notre infatigable bienfaiteur pour le don ineffable qu'il daigne nous faire chaque jour de lui-même ! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (11 Cor. 1X-15).

Grâces au Père qui nous aime tant que de nous donner son propre Fils pour nous faire vivre de sa vie divine. Grâces à Jésus qui se donne lui-même avec tous ses pardons, avec tous ses mérites, avec toutes ses vertus et toutes ses forces pour le bien ; qui se donne aujourd'hui comme il s'est donné hier et, depuis si longtemps, tous les jours ; qui se donne avec la ferveur et l'élan du même généreux amour, malgré nos froideurs, avec le même désir de nous faire du bien, de nous sanctifier, d'opérer en nous la rédemption et de nous faire avancer d'un grand pas vers notre salut éternel, malgré souvent le peu de correspondance fournie de notre part.

Ah ! ce bienfait qui nous met en possession du Dieu infini, ce bienfait toujours gratuit, toujours répété, n'est-il pas de nature à faire jaillir de nos cœurs les flammes de la reconnaissance, à créer en nous le besoin de la dire et de la redire encore, afin de trouver au moins dans la répétition de nos sentiments une compensation à leur trop réelle faiblesse : "*Benedic anima mea Domino et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus, . . . Benedic anima mea Domino et noli oblivisci retributiones ejus*".

Disons-lui donc :

O Divin Jésus, quelle reconnaissance
Peut égaler votre munificence !
Possédés à jamais, pour marque de retour,
Mon âme, mes désirs, mon cœur et mon amour."

C'est vrai, nous nous sentons incapables de remercier nous-mêmes comme il faut, d'offrir à Dieu un merci digne de lui ; offrons-lui le merci de Jésus. A la messe, Jésus est nôtre ; il nous est donné et il devient notre propriété. Prenons-le entre nos bras, comme autrefois le vieillard Siméon dans le temple ; prenons-le dans nos cœurs, comme Marie lorsqu'elle le portait dans son sein virginal ; offrons-le à Dieu comme Marie à la croix le lui offrait, sanglant et immolé ; offrons-le en action de

grâces ; offrons-le en témoignage de notre reconnaissance et surtout de notre amour ; car l'amour est la perfection de la reconnaissance. Offrons à Dieu la reconnaissance et l'amour de Jésus ; offrons-lui le merci de Jésus, le cœur immolé de Jésus et nous serons quittes envers la majesté divine ; notre action de grâces ainsi faite égalera ses bienfaits.

* * *

Le prêtre, après la messe, possède en lui-même non seulement toutes les grâces, mais le principe même de tous les dons, l'auteur de la vie, le Fils unique de Dieu, le Rédempteur des hommes. *Ego in eis*, disait le Sauveur en parlant de ses Apôtres après la Cène, c'est moi-même qui suis en vous. Le prêtre qui vient de célébrer les saints mystères a, comme eux, Jésus-Christ dans son cœur. Cette présence de Dieu ne doit-elle pas éveiller en lui les sentiments de l'adoration ?

Dans les cieux saint Jean aperçut le Verbe sous la figure d'un ange et les célestes phalanges étaient groupées en chœurs autour de son trône, elles l'adoraient. A la crèche, nous voyons un petit enfant et, à ses pieds, sont prosternés les bergers et les rois ; ils l'adorent. Après la messe, ce Créateur des mondes, ce Maître de l'univers, est dans nos âmes ; pouvons-nous ne pas nous anéantir devant lui et ne pas l'adorer en silence ? Dans cette solitude intime où Jésus est venu établir son trône, ne devons-nous pas appeler notre raison, notre foi, notre intelligence et notre volonté pour l'adorer : *Venite, adoremus et procidamus ante Deum*. Contemplons le Divin Sauveur dans le silence de l'adoration et de l'amour ; oublions tout le reste pour ne penser qu'à lui ; tenons-nous à ses pieds sous l'impression de sa présence et offrons-lui, avec l'humilité dont nous sommes capables, les hommages les plus profonds de l'adoration. Abaissons-nous, anéantissons-nous devant la Divinité et disons-lui avec l'Eglise :

*Adoro Te devôte, latens Deitas
Quæ sub his figuris vere latitas ;
Tibi æ cor meum totum subjecit
Quia te contemplans totum deficit.*

Et nos adorations, unissons-les à celles de Marie lorsqu'elle reçut le même Fils de Dieu dans son sein virginal, à celles des anges prosternés alors autour de nous comme autour du tabernacle ; invitons toutes les hiérarchies célestes à l'adorer en nous et avec nous : *Adorate eum, omnes angeli.* (Ps. 96). Anéantissons-nous devant ce Dieu anéanti en nous et pour nous ; adorons cet adorateur. Plus il s'abaisse dans nos intérêts, plus il mérite que nous compensions, autant que nous le pouvons, son abjection par nos adorations. *Adoro Te... Jesu, quem velatum nunc aspicio.*

Et c'est alors qu'il faut prier avec confiance. Notre âme est unie à Jésus-Christ selon ce qu'il a déclaré lui-même : "*Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.*" (Jean VI, 57). Qu'alors, dit saint Jean Chrysostôme, l'âme ne forme plus qu'une seule chose avec Jésus-Christ ; aussi les actes ont plus de mérites, parce qu'ils sont faits par une âme unie à Jésus-Christ qui s'empare de nos prières et leur donne une valeur immense. "Sainte Thérèse disait que Jésus-Christ est alors dans l'âme comme sur un trône de grâces et qu'il lui dit : "*Quid vis ut tibi faciam ?*"

Comment se faire une juste idée de la puissance de cette prière de Jésus ? Rassemblons par la pensée les prières de tous les anges et de tous les saints ; figurons-nous entendre ce concert universel, formé des accents les plus émouvants et des harmonies les plus douces et les plus profondes ! Une seule note de la prière de Jésus les surpasse en pureté, en force, en influence sur le cœur de Dieu. Il obtient plus par sa prière que toutes les créatures ensemble. Aux jours de sa vie mortelle, quand il offrait au Père ses supplications, il criait, dit saint Paul, et pleurait, et le Père exauçait sa prière par déférence pour la Sainte Victime et à cause de l'hommage qu'il en recevait". Quelle irrésistable éloquence, en effet, que celle d'un Dieu tout en larmes, teint de son propre sang et murmurant pour nous le *Pater noster* de la messe ! Mêlons donc notre voix à sa voix, que notre prière ne soit pas autre chose qu'une expansion de son cœur.

"C'est le sentiment des plus graves théologiens, dit le Père

Chaignon, que les actes de vertu produits immédiatement après la communion ont un mérite spécial, une vertu particulière, comme étant produits par une âme substantiellement unie au Fils de Dieu. Tout ce que vous faites dans ces heureux moments par l'inspiration de Celui qui devient la vie de votre vie, l'âme de votre âme, Jésus-Christ le fait avec vous ; vous adorez, il adore ; vous remerciez, il remercie ; vos actes, comme les siens sont, en quelque sorte, théandriques, ou divinement humains. Et voilà ce qui attire, ce qui fixe sur vous les regards et la complaisance de Dieu. ”

Puisque notre visiteur est riche et puissant, puisqu'il vient pour donner, il convient de demander. Entendons tomber de ses lèvres ces paroles de l'Evangile : “ Ne craignes rien ; que voulez-vous que je fasse pour vous ? Vous ne me demandez rien ; voilà pourquoi vous ne recevez rien. Demandez et vous recevrez. ”

“ Considérez ses mains, dit saint Bernardin, elles sont pleines de bienfaits ; elles lui pèsent ; il a besoin de les décharger. Que dis-je, elles sont perforées, de sorte que la bonté en découle, presque que malgré lui, mais non pas malgré son cœur qui, lui aussi, est largement ouvert pour la répandre. Demandez donc avec confiance. ”

Parlons à Dieu de nous, de nos besoins, de notre âme, de notre corps, de notre avenir, du bien que nous voulons faire, des âmes au salut desquelles nous voulons travailler.

Tout ce qui nous intéresse l'intéresse ; Il attend de nous un cœur où nous lui parlerons de tout. Causons-lui donc de nos peines, de nos épreuves... La familiarité qui vient de la souffrance lui plait. On trouve dans la vie des saints de ces causeries si tendres, si naïves qui scandalisent les sages du siècle ; mais Jésus les approuve ; il aime à converser avec les petits et les humbles. Présentons-lui nos plaies ; il y versera le baume qui adoucit. Parlons-lui de nos croix ; s'il ne juge pas à propos de nous les enlever sur l'heure, il y ajoutera l'onction qui les rend supportables.

Donnons-nous entièrement à Celui qui s'est donné à nous. Donnons notre cœur à Celui qui emploie des moyens si puis-

sants pour l'obtenir. Résisterons-nous aux attraits d'une bonté si ravissante ? C'est son amour qui nous l'a donné ; que notre amour nous donne à Lui. Faisons à un ami si généreux une entière et pleine cession de tout nous-mêmes, nous abandonnant entre ses mains, lui confiant toutes nos sollicitudes, tous nos intérêts pour le temps et pour l'éternité, n'ayant plus d'autres soucis que de lui plaire, le laissant agir et vivre en nous comme dans une demeure où tout lui appartient, où il est le maître absolu, où il sera désormais le seul obéi, le seul aimé, disons-nous : "*Delectus meus mihi et ego illi*. Prenez-moi, mon Dieu, prenez-moi ; je veux être à vous, rien qu'à vous. Je ne veux plus faire que ce que vous voulez. Vous vous donnez à moi : *Delectus meus mihi*, il est bien juste que je me donne à vous : *Et ego illi*. Vous serez mon père, ma mère, mon frère, ma sœur ; vous serez ma science, ma richesse, mon honneur, ma gloire, ma vie. "*Tu eris mihi omnia, Deus meus et omnia*." Rien ne sera capable de nous séparer jamais : "*Quis nos separabit a charitate Christi*." Ensemble nous serons sur la terre pour être ensemble durant toute l'éternité.

Mane nobiscum, Domine, demeurez avec moi dans mes joies pour les sanctifier ; dans mes tristesses pour les consoler, dans mes tentations pour m'aider à les vaincre. Demeurez avec moi dans mes prières pour leur donner la ferveur et la force ; dans mes travaux et mes œuvres pour les inspirer et les bénir ; dans mes espérances et mes désirs pour les désintéresser de la terre, me faire agir uniquement pour vous. Avec vous tous les maux de la vie me seront supportables ; avec vous, je veux vivre et mourir, *Mane nobiscum Domine*.

Offrons-nous d'abord à Jésus et offrons ensuite Jésus à son Père. Disons à Notre Divin Sauveur : " recevez le don de tout moi-même. Acceptez ma mémoire et gravez-y le souvenir ineffaçable de toutes vos bontés ; mon intelligence et que sa plus chère occupation soit de méditer votre loi et de penser à vous ; ma volonté que je soumetts pour toujours à la vôtre. Disposez de moi comme il vous plaira dans l'intérêt de votre gloire ; santé et maladie, succès et revers, joies et peines, vie et mort, gouvernez tout selon votre bon plaisir ; je ne suis

plus à moi, je suis à vous ; toute mon ambition désormais sera de pouvoir dire avec votre apôtre : *Mihi vivere Christus est.*

Après avoir dit la sainte messe avec ferveur, après avoir bien fait notre action de grâces, nous nous éloignerons de l'autel pour aller là où le devoir nous appelle et, durant le jour, ceux qui nous approcheront respireront la bonne odeur de Jésus-Christ et cette vertu divine qui s'échappera de nous dans nos paroles et dans nos actions les portera au bien, à la vertu, à Dieu.

QUATRIÈME PARTIE : L'ASSISTANCE À LA MESSE

CHAPITRE UNIQUE

L'Assistance à la Messe

L'illustre Souverain Pontife Pie IX écrivait dans une admirable Encyclique à l'épiscopat français : " Comme vous savez bien, vénérables Frères, que le très saint sacrifice de la messe est d'un grand enseignement pour le peuple fidèle, ne cessez jamais d'avertir et d'exhorter les curés, principalement les prédicateurs de la parole divine et tous ceux qui sont chargés d'instruire le peuple chrétien, qu'ils ont à exposer et expliquer aux fidèles, avec tout le zèle et le soin possible, la grandeur et l'efficacité, la fin et les fruits de ce saint et admirable sacrifice ; qu'ils pressent et excitent les fidèles à y assister le plus fréquemment qu'ils puissent, avec la foi, la religion et la piété convenables, afin d'appeler sur eux la miséricorde divine et tous les biens dont ils ont besoin. "

Nous voulons nous rendre à ce désir du Souverain Pontife et nous vous prions de faire de l'assistance à la messe le sujet fréquent de vos exhortations, de rappeler souvent à vos fidèles qu'il n'y a pas d'œuvre plus grande que la sainte messe, qu'il n'y en a aucune à laquelle il leur faille davantage et plus fréquemment participer. Profitez de toutes les occasions qui se présentent — et ces occasions sont nombreuses dans le ministère — pour rappeler aux fidèles, les convaincre que la sainte messe est de tous les biens le plus grand et le plus excellent, que son excellence est telle que toutes les autres bonnes œuvres et la pratique des meilleures vertus sont presque sans valeur en comparaison.

" Comme le soleil, dit saint François de Sales, surpasse en éclat et en force toutes les planètes et est lui seul plus utile à la terre que toutes les autres ensemble, de même l'audition de

la messe surpasse en dignité et en mérites toutes les autres actions de la journée."

Saint Bonaventure disait : Autant le soleil a de rayons, la mer de gouttes d'eau, la terre de grains de sable, les arbres de feuilles, autant la messe renferme de richesses."

Un autre grand Docteur dit : " La prière de celui qui entend pieusement la messe l'emporte sur toutes les autres prières et même sur la contemplation céleste. "

L'histoire nous raconte qu'une sainte âme, se sentant dans l'impuissance de louer Dieu comme il le méritait, se répandait en regrets : " O mon Dieu, disait-elle, que n'ai-je autant de cœurs et de langues qu'il y a de feuilles dans les arbres, d'atômes dans l'air, de gouttes d'eau dans l'Océan, pour vous aimer et vous louer autant que vous le méritez ! Oh ! si j'avais en mes mains toutes les créatures, je voudrais les déposer à vos pieds pour que toutes se consomment d'amour pour vous ; mais en même temps je voudrais vous aimer plus que toutes ensemble, plus que tous les anges, plus que tous les saints, plus que tout le paradis. " Voici ce que le Seigneur daigna lui répondre : " Console-toi, ma fille, par une seule messe que tu entends avec dévotion, tu peux me rendre toute la gloire que tu désires et infiniment plus encore. "

Et cela ne doit pas nous étonner. " Quand nous assistons pieusement à la messe, dit saint Alphonse de Liguori, nous donnons plus à Dieu que les adorations de tous les anges et de tous les saints réunis. Après tout, ils ne sont que de simples créatures et dès lors leurs hommages sont limités, tandis qu'à la messe, Celui qui s'offre est Jésus, l'Homme-Dieu. Dès lors son offrande a une valeur et un mérite infinis ; dès lors aussi l'hommage que nous rendons par lui à Dieu est un hommage infini. "

Qu'ils sont donc à plaindre ceux qui ne vont pas à la messe quand ils pourraient y assister ! Ils se privent du moyen de glorifier Dieu comme il convient. En vain essaieraient-ils d'y suppléer par leurs prières et leurs pénitences. Toutes nos œuvres n'ont qu'une valeur personnelle, c'est-à-dire, bien limitée, tandis que la messe a une valeur infinie en vertu des mérites de Jésus-Christ offert à Dieu sur l'autel.

Ils ne comprennent pas que tout ce que l'on peut offrir à Dieu en entière satisfaction des péchés commis n'est rien de comparable à la sainte messe. Plaçons d'un côté le sang de tous les martyrs, la pénitence de tous les confesseurs, la pureté de toutes les vierges, le zèle des apôtres, l'amour dont brûlent tous les anges et tous les saints ; et de l'autre côté, plaçons un seul soupir que Notre Divin Sauveur a adressé à son Père pour le pardon de nos péchés, une seule larme qu'il a répandue, une seule goutte de son sang qu'il a versé pour cette fin. Cela seul vaut infiniment plus pour effacer les péchés que toute autre chose. Et à la sainte messe, nous lui offrons toute la vie et la passion, toutes les douleurs et tous les tourments, toutes les larmes et tout le sang, toutes les vertus, tous les mérites, le corps et l'âme la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, son Fils unique et bien-aimé.

Comment un homme qui a la foi, s'écriait l'éloquent Père Lejeune, qui a commis des péchés, qui n'a aucune occupation pressante, et qui sait que l'on dit la messe assez près du lieu où il se trouve, comment, dis-je, cet homme peut-il rester chez lui ou dans la rue à perdre son temps en amusements où en occupations frivoles ? Si un riche personnage faisait de grandes distributions d'argent et qu'un pauvre accablé de dettes négligeât de se présenter et préférât de rester dans la honte et la misère, que diriez-vous de l'incroyable stupidité de cet homme ? Ne mériterait-il pas que ses créanciers le fissent jeter sans pitié dans les horreurs d'une prison ? Or vous êtes encore plus insensés que cet homme : vous êtes responsables devant Dieu d'une dette dont ne peuvent approcher toutes les dettes de la terre ; vous n'avez rien absolument rien en vous qui puisse en acquitter la moindre partie. On distribue à la messe les mérites de Jésus-Christ ; il y a là de quoi satisfaire abondamment pour vos péchés et vous ne vous y présentez pas ! Il ne faudrait faire pour cela que quelques pas et vous ne les faites pas ! Y a-t-il un aveuglement pareil au vôtre et ne méritez-vous pas qu'au grand jour le Père de famille, malgré vos lamentations et vos pleurs, vous fasse rendre compte jusqu'à la dernière obole ?

Quel malheur, s'écrie le Père de la Colombière, que nous ayons au milieu de nous un trésor immense, inépuisable, et que, faute de le connaître, nous vivions dans l'indigence ; que nous ayons en notre pouvoir un remède à tous les maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non seulement la santé, mais l'immortalité même, et que cependant nous soyons accablés d'infirmités ! La messe est ce remède universel, cet arbre de vie, ce riche trésor ; il appartient à chacun de nous ; il ne tient qu'à nous d'en jouir. "

Un trop grand nombre de fidèles n'assistent pas à la messe aussi souvent qu'ils le pourraient ; ils s'excusent sur leurs occupations ; ils n'ont pas de temps, disent-ils. Sans doute ils n'ont pas de temps pour Dieu quand ils l'ont tout donné au monde ; ils n'ont pas de temps pour leur âme quand ils le consacrent entièrement à leur corps.

Saint Louis était très occupé, puisqu'il était roi, et cependant il assistait chaque jour à la messe.

O'Connell, le libérateur de l'Irlande, était très occupé et cependant il entendait la messe tous les jours.

L'illustre chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, avait lui aussi la passion de la messe. Il s'y rendait chaque matin, si urgentes fussent ses occupations. Un jour, pendant qu'il priait au pied de l'autel, un messager vint le demander de la part du roi et le pria de faire diligence : " Patience, répond le Lord Chancelier, je dois d'abord rendre mes hommages à un plus grand prince et assister jusqu'au bout à l'audience qu'il veut bien m'accorder. "

Garcia Moreno était très occupé puisqu'il était le président de la république de l'Equateur et cependant c'était son bonheur d'assister à la messe chaque matin.

Quelles belles paroles sont celles d'Ozanam ! " La meilleure manière d'économiser du temps, disait-il, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de dissipation, en effet, ne retranche pas pour le reste de la journée cette demi-heure consciencieusement perdue ! "

Le proverbe a donc raison : " L'aumône n'appauvrit pas, la messe ne retarde pas. "

Voici ce que dit l'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, déplorant l'isolement dans lequel on laisse le prêtre seul célébrant en semaine les saints mystères : " si ce sacrement ne se célébrait qu'en un seul lieu et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde, avec quelle ardeur pensez-vous que les hommes courraient en ce lieu et vers ce prêtre pour être présents à la célébration des saints mystères ? Or maintenant il y a plusieurs prêtres et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grâce de Dieu et son amour se manifestent d'autant plus. Mais chose profondément triste à constater, une foule de personnes restent indifférentes pour ce sacrement qui fait la joie du ciel et le salut de monde. O aveuglement, ô dureté du cœur humain si peu attentif à ce don ineffable et d'en être si peu touché !... Plusieurs font des pèlerinages en divers endroits pour vénérer les reliques des saints. Ils admirent les édifices qu'on a construits en leur honneur ; ils baissent avec respect leurs ossements sacrés enveloppés dans l'or et dans la soie. Et voici que le Fils de Dieu, égal à son Père, le Saint des saints, le créateur des anges et des hommes, s'immole pour nous sur les autels. Serions-nous excusables de ne point aller jusqu'à Lui ? "

Que le prêtre profite donc de toutes les occasions possibles pour engager les fidèles avec lesquels il est en relations à assister souvent à la sainte messe, pour les persuader que loin de nuire au travail, la messe l'avance et le rend fécond ; car là ils rendent à Dieu un hommage éclatant et ils seront récompensés par ce Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité, qui ne laisse aucune bonne œuvre sans récompense, pas même un verre d'eau froide donné en son nom. Leurs affaires domestiques n'en souffriront pas ; loin de là ; elles seront enrichies des fruits de la sainte messe, des bénédictions divines. Leurs intérêts spirituels y trouveront leur profit, leur âme puisant là à pleines mains la monnaie céleste pour acquitter ses dettes à la justice divine, le Sang de Jésus-Christ pour y laver ses iniquités.

A la sainte messe, ils seront introduits dans l'intimité du Christ ; ils tireront de ce contact plus de pureté, plus de lumière, plus d'amour ; ils se réchaufferont à ce foyer divin, ils

en apporteront un arôme, un réconfort pour la journée pendant laquelle ils resteront sous le charme du céleste colloque.

Que les prêtres persuadent les fidèles que durant la messe, ils ont la main sur le cœur de leur Dieu, qu'ils peuvent puiser sans compter dans le trésor de ce cœur. Jésus ne leur reprochera jamais de mettre trop de hardiesse dans leurs demandes ; ils se plaindra plutôt s'ils apportent trop de réserve dans l'expression de leurs désirs. Qu'ils soient des solliciteurs intrépides à la messe, se souvenant, selon la parole de saint Thomas, que l'on obtient de Jésus dans la mesure où l'on a espéré de sa bonté.

“ Pour moi, disait un protestant converti et devenu un fervent chrétien, une journée sans messe me fait l'effet d'un jour sans soleil. ”

“ Ah ! s'écrie Mgr de Ségur, qu'une journée commencée pieusement au pied de l'autel, accompagnée de la bénédiction du Divin Jésus est facilement chrétienne, pure, chaste, féconde pour le temps et pour l'éternité ! Que de provisions de patience, de force, de résignation viennent puiser là pour la journée les âmes fidèles à une si sainte pratique ! ”

* * *

Mais c'est aussi le devoir du prêtre de rappeler aux fidèles que toute la vie a besoin d'être alimentée. A l'arbre, il faut les sucs de la terre que ses racines vont puiser dans le sol ; à la fleur, la goutte de rosée ; à notre corps la nourriture de chaque jour. Alors l'arbre verdoie, il se couvre de feuilles et de fruits, la fleur s'épanouit, le corps devient robuste en proportion de la qualité des aliments qu'il reçoit.

L'homme est un être vivant, immatériel par son âme ; il se soutient et se perfectionne en s'assimilant le vrai, le beau, le bien ; plus il s'en nourrit et plus il acquiert d'ampleur et de fécondité dans son intelligence, d'élévation dans ses pensées, de fermeté dans ses jugements, de rectitude dans sa volonté, de délicatesse dans sa conscience, de générosité dans son cœur.

Au-dessus de sa vie physique et de sa vie intellectuelle, l'homme possède une troisième vie, une vie surnaturelle qui est entre-

tenue en lui par un pain vivant, un pain venu du ciel et mis à sa portée : et ce pain c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

“ Lorsque Dieu, dit le saint Curé d'Ars, voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner. O mon âme que tu es grande puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse te contenter ! La nourriture de mon âme, c'est le Corps et le Sang d'un Dieu ! Oh ! la belle nourriture ! L'âme ne peut se nourrir que de Dieu ! Il n'y a que Dieu qui puisse la remplir ! Il n'y a que Dieu qui puisse apaiser sa faim ! Elle a faim, elle a soif de Dieu ! ”

Oui, Notre-Seigneur dans sa bonté s'est fait homme : “ *Et Verbum caro factum est* ; il a vécu parmi nous : *et habitavit in nobis*. Il a conversé avec les hommes, ses frères, ses enfants, leur distribuant le pain de sa présence, de sa parole et de sa grâce. Un jour vint où il dut les quitter, mais il trouva le moyen de rester avec eux pour les faire vivre, pour nourrir constamment leur âme avide de lui. Il enferma sa divinité sous les apparences du pain : *hoc est corpus meum*, et il nous permet, il nous commande de nous en nourrir : *prenez et mangez*.

Comme ce don de Dieu n'est pas suffisamment apprécié ! “ Si nous estimons bienheureux ceux qui reçoivent sous leur toit le Christ mortel, ceux qu'un simple contact de sa robe pût guérir, dit le catéchisme romain, combien plus ne devons-nous pas nous réjouir, nous en qui descend Jésus-Christ glorifié, nous dont le Sauveur vient panser les blessures, nous dont Jésus vient épouser les âmes. ”

Au prêtre incombe le devoir de faire aimer ce don de Dieu par les fidèles confiés à ses soins ; à lui de les encourager à aller à la messe quotidienne et aussi à y recevoir la sainte communion ; à lui de leur rappeler souvent qu'ils ont besoin de cette nourriture divine pour se tenir sur le chemin de la vertu et du devoir ; à lui de leur faire bien comprendre que leur âme est comme une lampe, comme un foyer, comme une citerne. Or la lampe pour éclairer a besoin d'huile, le foyer, pour donner

de la chaleur, a besoin de combustible ; une citerne, pour arroser un jardin, a besoin d'être remplie d'eau du ciel ou du ruisseau. Or ce qui éclaire leur esprit, ce qui réchauffe leur cœur, ce qui vivifie leur âme, c'est ce pain délicieux que nous donne Jésus-Christ. Et de même qu'une lampe sans huile s'éteindrait, qu'un foyer sans combustible serait froid, qu'une citerne sans eau serait desséchée, ainsi sans le pain eucharistique leur âme serait condamnée à l'obscurité, au froid, à la mort. Voilà pourquoi saint Augustin s'écriait : " O Jésus, viens en moi pour que cette nourriture qui est la chair de mon Dieu, serve au salut de mon âme ; afin qu'en te mangeant je vive de Toi, je vive pour Toi, je parvienne jusqu'à Toi, je demeure en Toi. "

Que de chrétiens s'abstiennent de la communion fréquente parcequ'ils s'en croient indignes. Ils regardent la communion comme une récompense et non comme un remède, la sainteté comme la condition de la communion et non comme son fruit ; ils ressemblent, en se tenant éloignés de la sainte Table, à des hommes qui diraient : j'attends d'être guéri pour appeler le médecin.

C'est au prêtre à enseigner aux fidèles que la communion n'est pas le salaire de la vertu, la récompense de la sainteté ; elle est avant tout le viatique du voyageur, le soutien des faibles, le remède des malades, la vie et la résurrection des mourants. " Venez à moi, disait Jésus-Christ, vous tous qui êtes couverts de blessures et je vous guérirai, *et ego reficiam vos ;* " car, ajoutait-il, c'est aux âmes meurtries et non aux âmes justes que je suis venu apporter le salut : *Non veni vocare justos sed peccatores.*

Et dans l'Evangile, qui voyons-nous accourir à ses pieds ? Les sourds et les muets, les aveugles et les lépreux ; ils l'entourent avec amour, ils baisent avec respect les bords de son manteau et Jésus-Christ les touche, les bénit de sa main puissante et tous s'en retournent guéris. Or Jésus-Christ est aujourd'hui sous les voiles eucharistiques ce qu'il était il y a vingt siècles sous les voiles de son humanité et ce sont les infirmes, dit l'Evangile, les pauvres et les mendiants surtout qu'il invite à sa table ; "*pauperes et debiles introduc.*"

Dans le plan de l'institution divine, l'Eucharistie est une nourriture et un breuvage offerts à tous les chrétiens : "*bibite ex hoc omnes*". Et pour mériter de manger ce pain et de boire ce calice, il n'est pas nécessaire d'avoir péniblement amassé des trésors de vertus, il suffit, disent tous les docteurs, de posséder actuellement l'innocence de l'âme et de vouloir faire son possible pour ne pas la ternir.

Par conséquent un chrétien a-t-il une âme purifiée par l'amour ou par le repentir ? A-t-il le désir d'être à Dieu, d'accomplir sa volonté comme un serviteur fidèle et d'éviter ce qui blesse la sainteté de son regard ? C'est assez. Qu'il bannisse toute crainte, toute peur de Dieu, et l'âme dilatée par la confiance et l'amour, qu'il aille partager avec le prêtre le pain du sacrifice. Il ne doit pas craindre de s'approcher de Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attirait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient.

Que le chrétien s'approche donc souvent de la Sainte Table, qu'il communie souvent. Là, Jésus vient à ses frères, à ses enfants, pour les changer en lui-même ; il unit son corps et son sang, son âme et sa divinité à tout leur être pour le purifier... Là, cet aliment divin pénétrera leur âme, éclairera leur intelligence d'une vive clarté sur la grandeur des biens divins et sur le néant de choses de ce monde ; il y allumera un grand désir de Dieu ; il mettra en leur cœur, en leur volonté un grand besoin, une force puissante de pratiquer la vertu, d'imiter Jésus-Christ, de reproduire sa sainte vie.

Là, il expérimentera combien le Seigneur est doux. Son âme, ravie de la présence de son époux, sera comblée d'un contentement incroyable. Abîmée dans son néant, inondée de lumière, pénétrée des sentiments de la plus suave dévotion, tranquille dans le plus ineffable repos, elle goûtera l'inénarrable satisfaction de cette union céleste avec son Bien-Aimé dans laquelle comme dit saint Thomas, elle ravit et elle sera ravie, elle prend

et elle est prise, elle embrasse et elle est embrassée : *Indecibili modo rapti et rapitur, tenet et tenetur, strengit et strengitur.*

Ne cessons donc pas de prier, de faire tous les sacrifices possibles pour obtenir de Dieu qu'il allume dans le cœur de tous ses enfants l'amour de l'Eucharistie, qu'il leur donne la nostalgie de l'autel, l'enthousiasme de la communion. Qu'il serait heureux si tous, sans se tromper eux-mêmes et sans mentir à Dieu, pouvaient, avec saint Ignace d'Antioche, s'écrier : " Le feu qui me brûle ne peut souffrir aucun aliment terrestre ; aucune nourriture corruptible ; nulles délices et saveurs mondaines ne me peuvent satisfaire. Ce que je désire, ce que je veux, c'est le Pain de Dieu, le Pain céleste, le Pain de vie qui est la chair de Jésus-Christ ; ce que je désire, ce que je veux, c'est le breuvage de Dieu, le Sang de Jésus qui est la charité indéfectible et la vie éternelle. "

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : PRÉLIMINAIRE

PRÉFACE :	A mes prêtres.....	Pages 7
CHAPITRE I	Grande du saint sacrifice de la Messe.....	11
" II	Dignité du prêtre qui offre le saint sacrifice de la messe.....	20
" III	Sainteté requise chez le prêtre.....	27
" IV	Préparation requise.....	31
" V	Noblesse du rite de cette haute fonction.....	43

DEUXIÈME PARTIE : LA SAINTE MESSE

CHAPITRE I	Préparation au Sacrifice.....	54
" II	Messe des catéchumènes.....	61
" III	Messe des fidèles:	
art. 1. —	<i>L'Oblation</i>	70
" 2. —	<i>L'Action du Sacrifice</i>	77
" 3. —	<i>La Communion</i>	94

TROISIÈME PARTIE : L'ACTION DE GRÂCES

CHAPITRE I	L'Action de Grâces.....	112
-------------------	-------------------------	-----

QUATRIÈME PARTIE : L'ASSISTANCE A LA MESSE

CHAPITRE I	L'Assistance à la Messe.....	121
-------------------	------------------------------	-----